PER
V-213
EX.2



Christiane Rochefort
LA VIE D'ABORD

LA VIE EN ROSE

Le magazine féministe

LA GARDE PARTAGÉE
PIÈGE OU LIBÉRATION?

Courrier de 2e classe • Enr. no. 5188 • Port payé à Montréal
avril 1985 no 25 • 2,50$ • 20F

REPRODUCTION
Serons-nous des incubateurs ambulants?

JUIVES ET ARABES
Des «ennemies» se parlent

Journal intime d'une accouchée

99/12 000 1000 909606
BIBLIO NAT DU QUEBEC
1700 ST DENIS
MTL
PQ H2X 3K6



UN REGARD NEUF SUR LE MONDE

...regard neuf parce qu'il y a du sang neuf au journal Le Devoir! Une nouvelle équipe de journalistes dynamiques et chevronnés qui s'ingénient à tamiser la masse d'information quotidienne pour ne vous en livrer que l'essence. Une substance digne d'intérêt. La meilleure vue d'ensemble des événements dans le monde politique, social et culturel.

Un regard neuf sur les affaires

Avec la récente publication d'un nouveau cahier exceptionnel: Le Devoir Économique, le journal Le Devoir devient le seul quotidien à vous offrir un contenu économique et financier exhaustif. Tout y est! À tous les jours! Dans une mise en page intelligemment structurée, pour un maximum d'efficacité et un minimum de temps de lecture.

Jetez-y un coup d'oeil! Le Devoir pourrait bien être le seul quotidien dont vous ayez besoin désormais...ABONNEZ-VOUS!

LE DEVOIR ESSENTIEL!

no 25

SOMMAIRE

avril 1985

ÉDITORIAL 4

COURRIER 6

COMMUNIQUÉS 9

COMMENTAIRES
Rire ou racisme?
Les années bidon 10

CHRONIQUE DÉLINQUANTE 13
Y a-t-il une sabbatique dans la salle?
Hélène Pedneault

ACTUALITÉ FÉMINISTE
Reproduction: serons-nous des incubateurs ambulants? 14

Politique familiale: non à la consultation 16

Handicapées: passer la rampe 16

Les femmes et la torture 17

Services publics: d'abord une bataille de femmes 18

Des nouvelles des Îles-de-la-Madeleine 20

La contraception de l'an 2000? 21

Pro-Choix répond à Pro-Vie 21

ÉCOLOGIE 38
Comment pulvériser la tordeuse?
Magali Marc

JOURNAL INTIME ET POLITIQUE 40
Suites en seule majeure
Monique Trottier

22
ENTREVUE
Christiane Rochefort
La vie d'abord
Hélène Pedneault



28
ACTUALITÉ
La garde partagée
Piège ou libération?
Dominique Pineault, Dominique Legault



34
INTERNATIONAL
Juives et Arabes
Les soeurs ennemies se parlent
Shirley Sarna





FICTION
128 Park Aveniou 42
Hélène Le Beau

CINÉMA
Cinéma d'hiver 44

Sally Potter 47
Diane Poitras

LITTÉRATURE 48
L'art meurtrier de Sylvia Plath
Anne-Marie Alonzo

ARTS 50
Nancy Spero, Harmony Hammond
Les pionnières sont parmi nous
Rose-Marie Arbour, Nathalie Watteyne

MUSIQUE 52
Angélique Ionatos
L'autre enfant du Pirée
Anne-Marie Alonzo

FLASHES 53
Livres, cinéma, spectacles

CALENDRIER 60

Photo CR : Hélène Pedneault

Alice Nemo Bobin-Vendette photographié à la garderie Lafontaine par Louise Lemieux



La riposte

Les femmes excellent à s'occuper des enfants et à prodiguer des soins, pendant que les hommes font la guerre et s'inquiètent du déficit. C'est ainsi que la nature l'a voulu et cela a merveilleusement marché jusqu'à présent. Pourquoi devrions-nous balancer tout ça ?[1]» C'est ce que pense Grace Petrasek, originaire de Chicoutimi, épouse et mère de quatre enfants, membre de Pro-Vie et aujourd'hui présidente de l'association canadienne *Real Women*, basée à Toronto.

Real Women, ou les Vraies Femmes, est aussi un acronyme pour Réalistes, Égales, Actives et pour la Vie (life). C'est surtout, ni plus ni moins, la réponse de la droite au mouvement des femmes, un peu comme la rencontre des 15 000 Yvette au Forum en 1980 était la réponse ponctuelle de ménagères offensées par un discours féministe qu'elles jugeaient dévalorisant pour elles. Faut-il s'étonner de cette réaction alors que le féminisme est de plus en plus articulé et influent ?

D'ailleurs, de telles associations ont déjà vu le jour ailleurs : le *Eagle Forum* de Phyllis Schlafly aux États-Unis, qui joua un rôle majeur dans la défaite de l'Equal Rights Amendment (ERA, l'amendement pour l'égalité des femmes), la *Society for the Protection of the Unborn Child* et la *Responsible Society* en Angleterre, et la *Women Who Want to Be Women* (!) en Australie. En fait, il faudrait plutôt se demander pourquoi *Real Women* ne s'est pas manifestée avant. C'est que jusqu'à maintenant, les «vraies» femmes semblaient se satisfaire de leur lutte contre l'avortement. Jusqu'au jour de février 1983 où Judy Erola, alors ministre fédérale responsable de la Condition féminine, laissa entendre que le gouvernement libéral pourrait abolir l'exemption d'impôt pour épouses à charge...

C'était tout ce qu'il fallait pour que Gwen Landolt, avocate et fondatrice à Toronto de l'association Pro-Vie et de son bras politique, Campagne-Vie, suivie de Grace Petrasek et de cinq autres femmes, parte et fonde, un an plus tard, une «organisation de femmes indépendantes préoccupées par la préservation des valeurs familiales».

Quoique ce soit toujours son dada, la lutte contre l'avortement n'est donc plus le seul cheval de bataille de cette association qui prétend aujourd'hui rassembler 20 000 femmes à travers le pays. Fatiguées d'entendre les «féministes radicales» parler pour elles, les Vraies Femmes ont décidé de répondre, point par point, au discours féministe. Pour ce faire, l'organisation a identifié le Comité canadien d'action sur le statut de la femme (CCA) et le Programme de la promotion de la femme du Secrétariat d'État, à Ottawa, comme ses premières cibles. Pourquoi viser ces organismes, par nature loin d'être radicaux ? Simplement parce qu'ils promouvoient très visiblement l'égalité des sexes. Mais comment peut-on s'opposer à l'égalité des sexes en 1985 ? D'après Gwen Landolt, «l'égalité mène théoriquement à l'avortement sur demande, au service obligatoire pour les femmes et au début d'une société aseptisée.»

C'est ainsi qu'il faut comprendre le slogan de *Real Women*, «Women Rights but Not at the Expense of Human Rights» (les droits des femmes mais pas au détriment des droits humains). Slogan passablement ingénieux, puisqu'il mélange habilement tradition et contestation. En ce sens, *Real Women* représente plus qu'un anachronisme, qu'un discours primaire et réactionnaire. Ces femmes vivent bel et bien dans les années 80, comme en témoigne leur plate-forme.

Le but fondamental de *Real Women* est de revaloriser les femmes à la maison, les mères de famille, et avec elles toute l'institution familiale. De là leur opposition à l'avortement, au travail à l'extérieur, aux garderies, au divorce et à l'action positive. Si on ajoute à ces prises de positions une condamnation de la pornographie (il fallait s'y attendre) et de la prostitution (encore plus), il est impossible de ne pas reconnaître là le bon vieux discours de la droite.

Comme la féministe américaine Andrea Dworkin l'explique dans *Right-Wing Women* (les femmes de la droite), ce que la droite promet – implicitement – aux femmes, c'est la sécurité, le refuge, l'amour, mais

des «vraies» femmes

par Francine Pelletier

selon des règles établies, dont le maintien du foyer conjugal et la maternité obligatoire. «Vivant dans un monde qu'elle n'a pas fabriqué et qu'elle ne comprend pas, une femme a besoin de règles pour savoir comment faire dans la vie (...) La droite, très gentiment, révèle aux femmes les règles du jeu dont dépendent leurs vies. La droite va jusqu'à dire que, malgré leur domination absolue, les hommes doivent aussi suivre certaines règles[2].»

Cette montée d'un activisme politique féminin et antiféministe est à certains égards ironique. Ces femmes auraient-elles eu le réflexe de s'élever ainsi contre le féminisme si elles-mêmes n'en avaient pas profité depuis 20 ans ? Le plus absurde est que cette revalorisation par la droite de la femme au foyer coïncide avec une revendication semblable issue du mouvement des femmes. Courant plutôt timide au début des années 70, la reconnaissance économique du travail à la maison est une revendication féministe de plus en plus populaire.

Or, l'émergence d'un groupe comme *Real Women* est d'autant plus inquiétante – plus intéressante aussi – que les frontières ne sont pas toujours très claires entre nous et elles, c'est-à-dire entre les femmes qui aspirent à la «libération» et celles qui ne veulent surtout pas y être associées.

Par exemple, *Real Women* se dit d'accord pour «un salaire égal à travail égal»[3] et pour des pensions de retraite aux ménagères, une revendication défendue par le Comité canadien d'action sur le statut de la femme. Et, bien, que les fondatrices du mouvement se ressemblent étrangement – de 35 à 45 ans, mères de famille, vivant très confortablement des revenus de leur mari – il n'y a pas de portrait-type des *Real Women*, selon l'enquête de la journaliste Charlotte Gray. «Une réunion de *Real Women* n'est pas si différente d'allure d'une réunion du CCA», dira une personne-ressource du Secrétariat d'État. «Des femmes de tous les âges, bien mises, éduquées, articulées...»

N'est-ce pas d'ailleurs ce qui agace le plus dans cette affaire : voir les acquis du mouvement des femmes à la fois récupérés et attaqués par d'autres femmes ? *Real Women* menait en février toute une campagne afin d'être subventionnée par l'État à la place des groupes de femmes actuels. Heureusement, les pressions des groupes féministes aidant, le gouvernement n'a pas encore répondu à ces demandes et ne semble pas enclin à le faire. Il faut préciser que *Real Women* est pour l'instant amplement soutenue, financièrement et moralement, par Pro-Vie, par plusieurs Églises et probablement par ses vis-à-vis des États-Unis et d'ailleurs. Ces nouvelles activistes ont ainsi un pouvoir de mobilisation considérable.

Pour leur part, Gwen Landolt et Grace Petrasek sont sûres de détenir la formule gagnante : «Le vent a tourné... nous sommes la vague du futur», disent-elles. Une telle affirmation de la droite est peut-être justement ce qu'il fallait pour enflammer les troupes féministes ? Gisèle Tremblay l'écrivait en 1981 dans son *Manifeste pour les femmes* : «Nos adversaires sont non pas tous les hommes (...) Ce sont les hommes et les femmes qui, figés dans les privilèges de la domination, cherchent (...) à s'approprier encore le monde. Il y a donc des femmes parmi nos adversaires, car certaines ont intérêt à défendre dans le pouvoir des hommes la part de pouvoir qu'elles y trouvent elles-mêmes par association et qui repose sur l'exclusion du plus grand nombre.

«Or, nous le publions, nous combattrons nos adversaires, fussent-elles des femmes, contre la duperie de l'immunité féminine. Nous revendiquons ce droit. (...) Et nous leur ferons l'hommage de les combattre.»

1/ «Traditionalists vs Feminists», Charlotte Gray, *Chatelaine*, mars 1985.
2/ *Right-Wing Women*, Andrea Dworkin, Perigree Books, New York, 1983.
3/ Tout en se disant en désaccord avec le salaire égal pour un travail d'égale valeur.

COURRIER

*L*uxure à *La Vie en rose ?*

Les photos d'accouchement illustrant nos articles sur les sages-femmes (février) ont paraît-il soulevé bien des commentaires, verbaux (l'animatrice de radio Suzanne Lévesque, par exemple, considérait même très dégradant de livrer ainsi l'intimité d'accouchées – pourtant consentantes) ou écrits...

Ainsi, madame Georgette Nassif Haddad, selon sa lettre publiée dans *Le Soleil* de Québec, y a vu des «photos assez juteuses (...) montrant une femme ayant une tenue et des poses assez provocantes». Humaniser la naissance ne nécessite point l'exhibitionnisme, poursuit madame Haddad : «Pour le reportage, la femme vivant l'accouchement aurait pu cacher ses formes un peu plus. N'est-ce pas que nous les femmes aurions crié au scandale si nous avions vu ces photos dans *Hustler, Penthouse*, etc. ? C'est déplorable de constater que même dans les revues féministes, «Skin is in». Car, malheureusement, une fois de plus les hommes en ont plein la vue !»



Denise Proulx

D'accord avec madame Haddad, au moins une de nos abonnées, «déçue», a annulé son abonnement. Mais un lecteur de Sainte-Foy, Omer Landry, a décidé de lui répondre dans *Le Soleil* (avec copie à LVR) :

«Merci, chère dame, de m'avoir ouvert les yeux. En effet, suite à la lecture de votre lettre dans *Le Soleil* du 17 février, je suis retourné à ma revue *La Vie en rose* pour voir ce que j'avais manqué en la lisant la première fois. Cet article sur l'accouchement m'avait intéressé, mon amie accouchant dans deux semaines. Et voilà que vous m'apprenez que mon oeil n'avait pas su y déceler la luxure. Je relis, je regarde à nouveau et je dois vous avouer que le seul jus, comme vous dites, que j'y aperçois est le sébum recouvrant le bébé. Pour vous contenter ou me conformer à votre schème de pensée, j'ai bien essayé de m'exciter mais je n'y arrive pas. Mille excuses si je n'y aperçois que des femmes accouchant à ce qu'il me semble dans la joie. Elles sont nues, il est vrai. Je ne me serais pas attendu à les voir habillées, pas plus que le bébé qui naît. Si l'article ne m'en a pas mis plein la vue, votre lettre par contre, me dépasse. Si c'est dans la tête qu'on est beau, c'est souvent là aussi qu'on est malade.»

Et vous, ces photos vous ont-elles choquée ?

*L*es féministes d'État, suite

J'aimerais amener des précisions à l'article *Où nous mènent les féministes d'État ?* (février) où il est question du CSF. Je suis de celles qui ont demandé une mutation à l'automne dernier et j'ai eu la chance de pouvoir quitter le CSF rapidement. Quand je suis entrée au Conseil en août 80, je ne pensais jamais en arriver à dire une chose pareille. Mais, depuis l'entrée en fonction de la nouvelle présidente et ensuite d'une nouvelle directrice des communications, le climat est devenu insupportable.

Jusqu'à récemment, j'ai beaucoup aimé travailler au Conseil. C'était motivant et enrichissant. Pour la première fois en 10 ans de service, je travaillais dans un organisme gouvernemental qui n'en avait pas l'air. J'y ai connu des femmes extraordinaires et j'avais l'impression de contribuer à l'amélioration de la condition des femmes. Mais cette motivation s'est envolée quand trop d'attitudes et de mesures sont venues me faire douter des objectifs réels poursuivis par la présidente.

Vous avez mentionné la résistance passive des employées. Toutes celles qui sont parties pourraient avoir l'air de s'être sauvées plutôt que d'affronter. Mais je ne sais pas comment nous aurions pu changer ce qui se passe présentement au Conseil car, depuis quelques mois, on nous a rappelé l'importance des titres. On n'entre pas dans le bureau de la présidente quand on est secrétaire, les employées de soutien sont exclues des réunions du Service de l'information, etc. J'ai vu plusieurs fois des femmes surchargées de travail pleurer parce qu'on les traitait comme des machines. La collaboration et les conversations non hiérarchiques sont devenues choses du passé. Il a fallu se taire car on nous a fait sentir très clairement que nous n'étions plus écoutées. Et pour s'assurer de notre «passivité», tout est devenu confidentiel. Même l'organigramme du Conseil ! Je vous laisse le soin d'imaginer le climat de méfiance qui s'est installé.

Je trouve cette constatation regrettable, mais je pense que le souhait de l'exministre Denise Leblanc-Bantey, «que le Conseil en prenne pour son rhume», s'est réalisé. Le Conseil est devenu un organisme fantôme.

Heureusement, on peut continuer de se battre ailleurs.

DENYSE ST-ONGE
BEAUPORT

Photo : Antoine Désilets



Francine Lalonde, ministre à la Condition féminine

Photo : Michel Siry

L'analyse de Lise Moisan, dans *Où nous mènent les féministes d'État ?*, malgré sa justesse, m'a paru incomplète. (...) La complexité de la question n'en ressort pas (...).

Le féminisme d'État au Québec est loin d'être monolithique et il est essentiellement différent de celui d'ailleurs, pour des raisons liées à la société québécoise. L'État a été perçu, ici, comme un moteur important du développement social, économique et culturel. C'est ce qui peut expliquer, d'une part, que des militantes au début des années 70 aient ressenti le besoin de s'y donner un lieu d'action et que, d'autre part, ce lieu, le CSF, ait pendant un certain temps déjoué l'inévitable institutionnalisation. Pour avoir été au CSF pendant ses bonnes heures (de 1976 à 1981), je puis témoigner que nous ne croyions pas nécessairement au «bateau dans lequel nous ramions» : nous croyions plutôt aux femmes qui, elles, savent ramer ! Il s'agissait, pour plusieurs, d'utiliser un instrument pour les femmes et non pas de réformer la machine. La distinction est selon moi fondamentale.

Le constat de Lise Moisan, à savoir que l'on cherche maintenant à imposer des priorités aux femmes et à contrôler les groupes, m'apparaît plausible. Personnellement, je fais une croix sur la structure gouvernementale et formelle de la condition féminine, devenue le lieu «d'une job comme une autre» et, tristement, le jalon de certaines carrières (les nominations récentes sont éloquentes). Par contre, l'information et le fric sont toujours là et, à l'intérieur même de la structure, on retrouve encore un réseau informel de féministes qui, lui, se maintient.

Cette dimension est essentielle parce que son existence même tient du mouvement des femmes et non pas de l'institution ; surtout, elle nous est propre en tant que pratique. Impuissant face au gouvernement, ce réseau ? Bien sûr, nulle n'en a jamais douté. Mais utile aux groupes de femmes ? Oui. Quoiqu'il y ait des jours où...

La fragilité du Conseil et le développement champignon du secrétariat à la Condition féminine nous enseignent qu'un lieu n'est qu'un lieu, et qu'il faut s'en donner d'autres quand le pouvoir l'avale. Cela nous enseigne aussi que nos acquis ne sont jamais assurés si nous n'en avons pas l'entier contrôle (l'avortement, par exemple). Je maintiens toutefois que la présence de féministes dans les structures (et non pas les structures), en autant qu'elles répondent d'abord aux femmes, demeure encore un atout et qu'au Québec, compte tenu de notre type de bureaucratie, elle s'avère par moments efficace.

La tentative de récupération de la question des femmes par le gouvernement actuel a malgré tout un côté rassurant : l'analyse critique s'est manifestée rapidement, les femmes se sont vite distanciées de cette entreprise. La vitalité et l'autonomie du mouvement sont plus évidentes que jamais. Il reste évidemment un énorme boulot : comment avec peu de moyens opposer un contre-discours à celui qui est officiel et soutenu par une organisation privilégiée ? Comment récupérer tous ces sous à d'autres fins ?

MARIA DE KONINCK
QUÉBEC

La moulinette doctrinaire

Mario, le film de Jean Beaudin, a fait l'objet en février d'une critique plutôt hallucinante. L'histoire de cet enfant autistique, en réaction agressive au monde, est passée dans une moulinette doctrinaire bien tranchante. Est-ce cela qu'on appelle une grille féministe d'analyse cinématographique?

En fait, l'article concentre en quelques lignes presque tous les clichés réductionnistes disséminés avec une belle constance dans votre chronique de cinéma, tenant lieu jusqu'ici d'analyses qu'on aurait souhaitées réfléchies, nuancées ou même documentées. Ont été victimes de ce couperet tous ceux et celles qui, de Zulawski à Doillon, en passant par Ottinger... ont donné une autre image que celle de "l'héroïne positive". Le cinéma n'est-il pas autre chose qu'un autel où immoler toute velléité de représentation créative ou intelligente de la réalité?

Sommaire ou strictement descriptive, souvent braquée, la chronique de cinéma n'a jamais brillé d'aucun feu. Sa faiblesse devient gênante.

Ah oui!, autre chose: ce gentil article sur Paris, *Y a-t-il un taxi dans la salle?* Coquin et humoristique, mais d'un racisme à hurler!

MICHEL BEAUCHAMP
CARMEN PALARDY
LORRAINE LEBLANC
MONTRÉAL

Et vlan ! Vous avez réussi à égratigner beaucoup de monde au passage. Bravo d'avoir soulevé des questions aussi importantes que la pertinence et les modalités de la critique féministe. Je m'abstiendrai d'y répondre rapidement et avec aussi peu de nuances que vous le faites. Mais j'y reviendrai, c'est promis. Entre temps, je vous invite à relire le texte sur Ottinger. Et de grâce, cessez de lui faire dire ensuite le contraire de ce qui est écrit... même si cela sert bien votre propos.

DIANE POITRAS

Une amour de délinquante

On me demanda récemment dans un sondage: «Pouvez-vous nommer une chronique de *La Vie en rose*?» Je répondis sans hésiter: «La chronique délinquante». Je l'adore, cette chronique, et je dois avouer que je lis rarement quelque chose qui me fasse autant de bien (...) Puis je trouve Hélène Pedneault, que vos analyses partent et parlent de l'expérience vécue des femmes. Alors, si jamais vous rencontrez le monsieur qui parlait de ses «ma tante» de 200 livres, dites-lui pour moi que 98 % des hommes, quels que soient leur âge et leur tour de ceinture, ont toujours les jambes écartées. Ça fait plus que toutes les «ma tante» de 200 livres mises ensemble. Quant aux Français, vous avez tout dit mais, comme vous concluiez, «Paris est si belle...»

HÉLÈNE SARRASIN
MONTRÉAL



Merci

Les trois articles de février consacrés aux femmes handicapées m'ont bien plu. J'y ai retrouvé le talent et la personnalité attachante d'amies et de collègues. Plus encore que les femmes «ordinaires», les femmes handicapées ont besoin de modèles et de connaître des femmes qui expriment ce qu'elles vivent.

La Vie en rose a répondu à ce besoin avec talent, justesse, sans fausse note et l'information sur la loi et sur l'Office des personnes handicapées du Québec est correcte. Je vous remercie.

LAURETTE CHAMPIGNY-ROBILLARD
PRÉSIDENTE DE L'OPHQ
DRUMMONDVILLE

Irrévérence

J'étais très contente de lire une critique de mon livre *Lily Briscoe : un autoportrait*, par Anne-Marie Alonzo, dans le numéro consacré aux féministes. D'ailleurs, je lis chaque numéro avec beaucoup de joie et des éclats de rire pour votre audace et votre salubre irrévérence.

Mais je voudrais corriger une petite erreur: vous dites que *Lily Briscoe* est paru sous le titre anglais *The Medusa Head*. En fait, ceci est le titre de mon deuxième livre, publié en 1983, et *Lily Briscoe* avait le même titre en anglais: *Lily Briscoe, A Self-Portrait*.

MARY MEIGS
MONTRÉAL

Illustration : Suzanne Côté

FEMMES PROFESSIONNELLES

Thérapie individuelle et de groupe

4581 Fabre H2J 3V7
Métro Mont-Royal
524-3289

marie cabana
psychologue

«La respiration est la corde pour aller au fond du puits»
disent les Orientaux

Rebirth
Une expérience de la profondeur

PAULE LEBRUN

thérapeuthe gestaltiste
formée au Breath Therapy

session individuelle et de groupe

Le Zorbou, centre de créativité et d'éveil, 844-0751

Bureau: (514) 272-0612
1214 avenue Van Horne
Outremont H2V 1K3

Monique Panaccio
PSYCHOLOGUE

psychothérapie et psychanalyse.

DENISE NOËL
PSYCHANALYSTE

5350 RUE WAVERLY
MONTRÉAL H2T 2X9

TÉL: (514) 495-3696

DANIÈLE TREMBLAY **M.A.P.s**

Psychologue
Thérapie individuelle et de couple

Expertise psycho-légale :
agression sexuelle divorce

426 est, boulevard Saint-Joseph,
Montréal, H2J 1J5 527-0974

Bur. Laval
(514) 688-1044

Luce Bertrand M.P.s.
PSYCHOLOGUE
«Une femme à l'écoute des femmes»

PEURS – DÉPENDANCES – CULPABILITÉ
HÉTÉROSEXUALITÉ – HOMOSEXUALITÉ
CROISSANCE – CHEMINEMENT

Tél. bur.: 274-8097

Nicole Reeves, **M.A.**
Psychologue
Psychothérapie individuelle

831, rue Rockland
Montréal, Qc H2V 2Z8

---

intervention féministe
consultation individuelle

Gisèle Legault
travailleuse sociale
psycho-thérapeute
et professeure
à l'Université de Montréal
277-1216 (Outremont)

COMMUNIQUÉS

Nouvelles publications

Ici l'Amérique latine. Une correspondante à Mexico, d'autres à Rio, au Nicaragua, au Chili, en Argentine, au Pérou. Des reportages et des témoignages en direct. Et cela chaque mois, à temps pour vous permettre d'agir sur l'actualité. Abonnement d'un an (11 numéros) : 4 $. Soutien : 8 $ et plus. Écrivez à *Ici l'Amérique latine, 3575, Saint-Laurent, Montréal H2X 2T7.*

Le mouvement pour le désarmement et la paix est le titre du numéro d'automne 84 de la Revue internationale d'action communautaire. Qualifiant ce mouvement «d'événement majeur des années 80», ce volumineux document «cherche à saisir ce que les diverses composantes du mouvement pour la paix apportent de nouveau dans la transformation des rapports sociaux et des modes de vie».

Aussi au CSF, *Explorons de nouveaux espaces*, à la fois un document écrit et un vidéo, s'adresse aux étudiantes du 2e cycle du secondaire afin de les aider à démystifier les emplois non traditionnels et ainsi à élargir leur choix de carrière. En vente au *Service de distribution du matériel didactique, Ministère de l'Éducation, 600, rue Fullum, 5e étage, Montréal H2K 4L1, (514) 873-3078.*

L'AFEAS vient de lancer deux brochures destinées au grand public: *La Puce à l'oreille... et au bout des doigts* vulgarise le fonctionnement d'un ordinateur et *Les Maladies cardio-vasculaires, les femmes aussi* tente d'expliquer pourquoi nous en sommes de plus en plus affectées. À 75 cents chacune, ces brochures sont disponibles à l'*AFEAS, 180, boul. Dorchester est, suite 200, Montréal H2X 1N6.*

Femmes et histoires : le silence éclaté est le titre d'une première revue publiée par Indiscipline historique, un collectif d'étudiantes de l'UQAM préoccupées par l'absence des femmes dans l'histoire. Disponible aux librairies suivantes: *Coop UQAM, Agence du livre français, Parchemin, Zone libre, Aube-épine, Androgyne (toutes à Montréal).*

Le répertoire des groupes de femmes, 1984-85, cet outil indispensable est maintenant disponible au *Conseil du statut de la femme, 8, rue Cook, 3e étage, bureau 300, Québec G1R 5J7.*

La Science et la Technologie est un numéro spécial des Cahiers de la femme qui traite «du rôle des femmes dans un monde de plus en plus changeant». *Inf. : Catherine Kellogg. (514) 879-8521.*



Prix Déméritas-Éméritas

Pour la 5e année consécutive, le CSF lance son concours du pire et du meilleur (en matière de publicité) sous le thème: Y a-t-il encore de la publicité sexiste? Vous êtes invitées à faire parvenir vos suggestions avant le 30 avril, au *Comité pour la publicité non sexiste, 1255 Carré Philippe, bureau 708, Montréal H3B 3G1. Tél: (514) 873-8384 ou 1-800-361-4349 (sans frais d'interurbain).*

Jeudis de l'histoire des femmes

11 avril: «Quand les femmes se retrouvent sur le marché du travail...». Trois panellistes abordent les métiers non traditionnels, la syndicalisation, les nouvelles stratégies de lutte. *Au 1212, rue Panet, à Montréal, à 13 h 30.*

Témoignages recherchés

Êtes-vous mère célibataire par choix ou par obligation? Votre témoignage servira à une recherche dans le but de mettre sur pied un centre de références, d'échanges et de soutien pour mères célibataires. *Contactez Brigitte Vandal, 52, rue Jarry est, Montréal H2P 1T1, tél: 381-1980.*

On cherche des témoignagnes de femmes ayant subi du harcèlement racial et sexuel en milieu de travail afin «d'élaborer des recommandations et une politique précise à ce sujet». Le Centre de recherche-action qui pilote le projet travaille conjointement avec des groupes de femmes et des groupes ethniques, les associations syndicales et patronales, les commissions des droits de la personne et les centres d'emploi. *Contactez Martine Contant, au CRARR, 1655, rue Berri, suite 295, Montréal H2L 4E4, tél: 843-3892.*

Karaté pour femmes

L'Atelier de karaté des femmes de Montréal continue sur sa lancée et vous offre une 3e session de cours pour débutantes, d'avril à juin. Coûts: 90 $ plus 10 $ de frais d'inscription. *Inf.: 524-7881 (jour), 527-9079 (soir).*

Des conseils gratuits

La Semaine nationale de la justice aura lieu du 15 au 19 avril, au Palais de justice de Montréal et au Complexe Desjardins. Toute la journée, des cliniques juridiques gratuites vous permettront d'avoir des consultations individuelles sur n'importe quelle question de droit matrimonial, corporatif, criminel, immobilier, etc.

Bientôt, Cinéma Femmes

L'événement *Silence, elles tournent*, organisé par le groupe Cinéma Femmes, s'en vient. Ce festival annuel, prévu pour juin, montrera ce que des femmes du monde entier réalisent en cinéma et en vidéo. Ouvrez les yeux et les oreilles... et pour plus de renseignements tout de suite: *Louise Martin, 522-3141.*

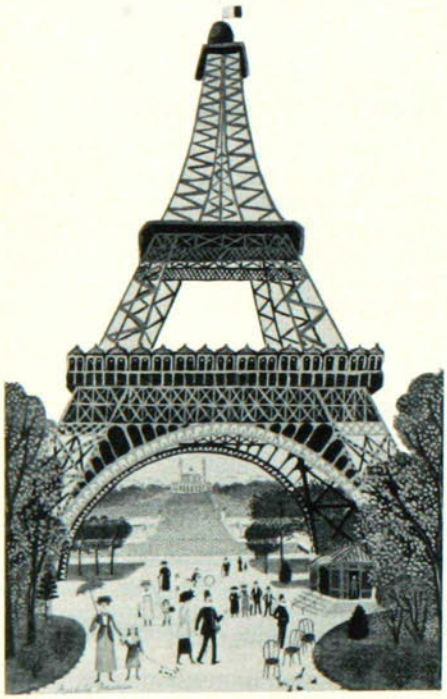
Personnel

Je cherche des femmes capables de composer de la musique sur mes textes de chansons d'inspiration variée: féministe, surréaliste, poétique et engagée. *Contactez Francine Bélanger, 2324, rue Dorion, Montréal H2K 4B2, tél: 524-8217 ou 351-0291.*

COMMENTAIRE

Rire ou racisme?

La chronique délinquante de février, où Hélène Pedneault évoquait la France et les Français-es, a suscité plusieurs commentaires partagés (voir courrier p. 7), quelques lectrices allant jusqu'à parler de racisme. Hélène Pedneault répond à monsieur Nérot et aux autres et, ce faisant, précise la raison d'être de sa chronique.



Hélène Pedneault, je me demande à quoi peut bien servir votre article rageur contre les Français. (Au fait, que signifie ce titre: *Y a-t-il un taxi dans la salle?*) La plupart des affirmations sont complètement non fondées.

Mitterrand, par exemple, n'a jamais caché ses origines bourgeoises et quand bien même, qu'est-ce que ça lui enlèverait? Pompidou était petit-fils d'agriculteurs, aurait-il dû être socialiste?

En 12 années de vie à Paris, les taxis m'ont emmené là où je voulais et s'ils m'interdisaient de fumer, mon droit de fumeur ne m'apparaissait pas supérieur à leur droit de ne pas être incommodés par la fumée.

Loin de se présenter comme les meilleurs et les plus forts, les Français annoncent chaque mois dans les journaux la montée «apocalyptique» de *leur* chômage. (...) Par ailleurs, il me semble rapide de dire que la société française se sclérose. La réflexion menée par le syndicat CFDT et par la gauche en général (même dans les rangs du Parti communiste) m'apparaît plutôt comme le signe du contraire.

Je pourrais réfuter ainsi, une à une, la plupart de vos affirmations, mais ce serait un contre-discours aussi oiseux que le vôtre: dans ce genre d'argumentation, chacun ne retient que ce qu'il a envie d'entendre. La question n'est pas là, mais plutôt, à mon avis, dans votre absence totale de recul et d'humour au sujet des Français. Car enfin, ils sont comme ils sont, ni pires ni meilleurs que les Québécois ou les Américains, les Japonais, les Philippins, etc. (...)

Il serait plus constructif en revanche de nous amener à réfléchir sur votre déception. «Ça fait mal parce qu'on y a cru, à la réputation qu'ils se faisaient», dites-vous. Mais pourquoi y avoir cru? Pourquoi avoir cru qu'un peuple est meilleur ou plus fort qu'un autre? (...)

Ceci dit, je continue de vous lire avec intérêt.

ALAIN NÉROT
MONTRÉAL

Cette chronique est qualifiée de *délinquante*. Je suis là pour casser des vitres, dessouffler des pneus, placer des «braquettes» sous les pieds nus, etc., toutes ces actions n'étant pas particulièrement objectives. Je tire des roches, je ne tiens pas une chronique politique.

Quant à *Y a-t-il un taxi dans la salle?*, je dois dire que c'est un cas d'exaspération plus que d'humour. Vous avez raison. Pour faire de l'humour, il faut sortir de l'exaspération. Mais de là à crier au racisme, il y a une marge. Ce n'est pas parce qu'on parle d'un autre peuple, même de ses défauts, qu'on tombe dans le racisme.

Ceci dit, après 14 ans de voyages fréquents en France - de trois semaines à six mois -, après toutes ces années de vaillante défense de la France et des Français-es contre les attaques habituelles, je me suis retrouvée à bout d'arguments. Comme si d'un coup, sans raisons particulières, tout ce que j'avais dû refouler, afin de prendre leur défense, remontait.

L'humour que je choisis de faire ici implique une certaine dose d'exaspération, soit dans le «vaste» général (je fesse dans le tas...!), soit dans le particulier (je grossis une tête d'épingle...). Dans ce cas-ci, j'ai utilisé la mauvaise foi, la généralisation à outrance. D'habitude, je le fais exprès: mais là je me suis laissée emporter à quelques reprises. Je ne m'en excuse pas. J'aurais dû dire Parisiens au lieu de Français? J'aurais dû parler de *quatre* chauffeurs de taxis plutôt que de *tous* les chauffeurs de taxis? J'aurais dû décrire la vie quotidienne et stressante d'un-e Parisien-ne pour expliquer sa mauvaise humeur chronique? La surpopulation de Paris? La peur? Le bruit excessif?

On peut toujours trouver mille raisons de comprendre. Et on peut en trouver autant de ne pas comprendre. Mais ce n'est pas dans ces morceaux de délinquance que je compatis. Je le fais ailleurs. Ou j'écrirai un autre article, tendre, parce que je veux aussi l'être envers ce peuple. J'essaierai de faire mieux - ou pire? La prochaine fois.[1] Mais attendez que je parle des Québécois-es... Dira-t-on alors que je suis raciste ou critique?

HÉLÈNE PEDNEAULT

1/ Il y a plus "anti-Français" que moi. Avez-vous lu *La France dans tous ses états*, par Pierre Daninos?

Les années bidon

Est-ce la conjonction de l'Année internationale de la jeunesse et de la Journée internationale des femmes? Février et mars nous ont apporté - enfin - des lettres et des commentaires de femmes plus jeunes. Des programmes gouvernementaux à la relève féministe, elles s'inquiètent justement.

Janvier 1985. J'ai 24 ans, bientôt 25. Les médias me rappellent que l'ONU a décrété 1985 Année internationale de la jeunesse. Je devrais être fière puisque je suis membre à part entière de cette belle jeunesse en mal d'avenir, mais pourtant le scepticisme me gagne.

Qui profitera de cette année? Les jeunes, me direz-vous. On soulignera leurs difficultés, leurs problèmes. Toutefois, aura-t-on le courage de poser les vraies questions au risque de provoquer des changements majeurs dans notre société? Va t-on répéter inlassablement que la situation économique des jeunes est précaire sans rappeler qu'il y a au moins dix ans que le taux de chômage officiel du groupe 15-25 ans atteint minimalement 20% au Québec? Alors, pourquoi s'en inquiéter aujourd'hui? Sans doute parce que le monde des adultes en subit de plus en plus les conséquences.

Et que fait le gouvernement face à une telle situation? Jusqu'à présent, il *occupe* les jeunes mais ne s'en *préoccupe* pas. Sinon, comment expliquer qu'il ait invité les jeunes assistés sociaux à nettoyer les berges du Saint-Laurent pour un maigre 250 $ par mois? Comment expliquer qu'il consacre près de 10 millions $ à des projets présentés par des jeunes dans le cadre de l'AIJ? Ce geste est plus noble, direz-vous. Certes oui, toutefois ces projets ne sont pas la panacée recherchée. En fait, ils ne serviront qu'à garder les jeunes dans un état d'infantilisation économique en attendant que d'ici quelques années la démographie vienne rétablir la situation en réduisant le nombre de jeunes arrivant sur le marché du travail.

Il n'y a pas de solution miracle. Le problème économique des jeunes demande des gestes concrets tels une politique de plein emploi. Evidemment, il s'agit d'un choix de société: ou bien on choisit le statu quo et on continue de nourrir la jeunesse de miettes gouvernementales; ou bien on cherche des solutions dans une politique de plein emploi qui demandera des efforts à toutes les couches de la société mais qui profitera aussi à d'autres groupes que les jeunes. Voilà les vraies questions.

MARYSE ROBERT
MONTRÉAL

Quand Schultz instaure une année du chien pour Snoopy, il y a peut-être beaucoup plus d'amour et d'humour là-dedans que... dans une Année internationale de la jeunesse. Enfin! L'année 1985, déclarée Année internationale de la jeunesse par l'UNESCO et par un peu n'importe qui tenté de «facilement dire», se définit par les trois thèmes *Paix, Participation et Développement*.

La paix: espérons qu'on aura le temps d'en parler avant que ça saute, et que les médias mettront en manchettes pactes et ententes au lieu des continuelles boucheries et «affrosités».

Le développement: espérons qu'on se fera un peu moins bouffer par les *entreprises privant* les gens de savoir même qu'ils existent à titre de personnes humaines: manufactures, syndicats, multinationales, GRC, CIA, ITT, séries télévisées type «comment tuer un Américain tout en trompant ses trois femmes», groupuscules totalitaristes, terroristes idéologiques du carcan limitatif à outrance (arrêtons ici avant le danger, toujours avant le danger).

La participation: espérons que le mythe de la suprématie basé sur le pouvoir de l'argent, la performance sexuelle, la supériorité dite des aînés, baisse de deux ou trois crans ses ambitions écrasantes et que cesse, aussi, le conditionnement qu'on impose à la jeunesse, cet «effet» qu'on nous «shoot» à pleine page: «génération du désastre, la jeunesse de maintenant est victime d'une déprime galopante», etc. On est peut-être autre chose que d'irrécupérables débiles! Naïfs et démentiels, sans doute, mais avec la notion idéaliste de construire un monde meilleur. La même vieille idée, quoi, qui dure encore et tant que ça tournera, probablement...

HÉLÈNE MONETTE, 24 ANS
MONTRÉAL

Je suis de celles qui n'ont pas encore 20 ans et qui craignent en constatant le manque de relève féministe. C'est avec des luttes que les femmes sont arrivées à certains changements, mais leurs efforts auront peut-être été vains, car les «nouvelles femmes» semblent suivre passivement les traces de leurs mères.

Elles semblent croire que tout est acquis, que la condition des femmes est très juste. Elles haussent les épaules lorsqu'on leur parle d'injustices et de luttes. Certaines en viennent à parler comme leur partenaire masculin en traitant impunément de «frustrées» les femmes qui revendiquent.

Questionnez-les avec moi à la polyvalente, au cégep ou même à l'université, sur leurs projets d'avenir. La plupart choisissent encore des domaines d'étude traditionnellement féminins. La majorité prévoit arrêter ses études pour fonder un foyer et élever ses enfants. En sciences, elles sont très peu présentes.

Je trouve inquiétant de voir ces jeunes femmes si peu éveillées, quand on connaît le sort réservé aux femmes qui se retrouvent seules, sans argent et surtout démunies psychologiquement. Elles font encore le choix de vivre avec leur «chum». Il n'y a rien de mal là-dedans, mais elles y voient une raison de vivre, une réalisation, une sécurité. Elles laissent souvent tomber leurs rêves, leurs projets et leurs études. Elles sont toujours responsables de la contraception, avec les anovulants comme principale méthode, et cela, pendant bien des années. Elles ont très peu de respect pour ce qu'elles sont, pour leur sexualité. Plusieurs sont anorexiques...

Quel est le rôle d'une revue comme *La Vie en rose*? N'est-il pas de conscientiser les femmes? Mais quelles femmes? Celles qui le sont déjà ou celles qui prendront la relève demain? N'est-il pas inquiétant de penser que tout ce qui a été gagné peut soudainement s'écrouler par manque de relève?

JUDITH ROY
BEAUPORT

FEMMES PROFESSIONNELLES

(514) 598 - 8620

Diane Girard
Psychologue

2127, rue St-André (près du métro Sherbrooke)
Montréal, QC H2L 3V2

Bibeault Sauriol
84, rue Notre-Dame ouest, 6ième étage,
Montréal, Québec H2Y 1S6

Chantal Sauriol
Hélène Bibeault
avocates

1 (514) 849-2301

Parizeau, De Lagrave et Croteau
Avocats & Procureurs
Barristers & Solicitors

Nathalie Croteau
Carole De Lagrave

ACCEPTONS LES MANDATS D'AIDE-JURIDIQUE

4017A, rue Notre-Dame ouest
Montréal (Québec) H4C 1R3
Tél. (514) 937-9326

Lise Leduc
avocate

Grenier & Leduc
avocats

4213 ouest, rue St-Jacques
Montréal, Québec, Canada
H4C 1J5
Métro Place St-Henri
(514) 935-6839



Madeleine Therrien
agent immobilier

Investissez dans l'immobilier!

Pour une vente, un achat
ou simplement un conseil,
n'hésitez pas à m'appeler.

(maison — condo — duplex — triplex etc.)

LES IMMEUBLES VITEC ltée COURTIER

Bureau: **655-3555**
Rés.: **641-2826**

Offrez-le en cadeau.

- *Un outil de références.*
- *Un répertoire unique de ressources.*
- *Un guide pratique de services et produits.*



3,25 $

(514) 845-4281
376, rue Sherbrooke Est,
Montréal H2X 1E6

ÉQUIPE DE RÉDACTION : Ariane Émond, Françoise Guénette, Claude Krynski, Louise Legault, Lise Moisan, Francine Pelletier • **RÉDACTION** : Françoise Guénette, Francine Pelletier • **ADMINISTRATION** : Louise Legault • **PROMOTION** : Ariane Émond • **SECRÉTARIAT** : Andrée-Anne Delisle • **DIRECTION ARTISTIQUE** : Sylvie Laurendeau • **COLLABORATION** : Anne-Marie Alonzo, Rose-Marie Arbour, Carole Beaulieu, Gloria Escomel, Muriel Gaudel, Josette Giguère, Nancy Huston, Francine Lampron, Sylvie Laplante, Hélène Le Beau, Dominique Legault, Magali Marc, Hélène Monette, Alain Nérot, Édith Pariseau, Hélène Pedneault, Dominique Pineault, Diane Poitras, Maryse Robert, Christine Ross, Judith Roy, Michèle Roy, Shirley Sarna, Hélène Sarrasin, Linda Soucy, Monique Trottier, Nathalie Watteyne • **ILLUSTRATION** : Huguette Berthelot, Andrée Brochu, Diane O'Bomsawin • **PHOTOGRAPHIE** : Louise de Grosbois, Suzanne Girard, Louise Lemieux • **MAQUETTE** : Diane Blain, Sylvie Laurendeau, Luce Venne-Forcione (publicité) • **CORRECTION D'ÉPREUVES** : Suzanne Bergeron, Hélène Lecours • **COMPOSITION** : Concept Médiatexte inc. • **PELLICULAGE** : Dupligraphix • **IMPRESSION** : Imprimerie Canadienne Gazette inc. • **DISTRIBUTION** : Les Distributeurs associés du Québec (DAQ), tél. : 645-8754, extérieur : 1-800-361-4550 • **PUBLICITÉ** : Claude Krynski : 843-7226 • **ABONNEMENT** : 1 an, 10 numéros : 19 $, 2 ans, 20 numéros : 33 $, 3 ans, 30 numéros : 45 $. Tarif international par voie de surface : 30 $, par avion : 44 $. Marie-France Poirier : 843-8366 • LA VIE EN ROSE est subventionnée par le Conseil des arts du Canada et par le ministère des Affaires culturelles du Québec • LA VIE EN ROSE est publiée par les Productions des années 80, corporation sans but lucratif. On peut nous joindre de 9 h 30 à 17 h au 3963, rue Saint-Denis, Montréal H2W 2M4, ou en téléphonant : (514) 843-8366 ou 843-7226.

Copyright 1985 – LA VIE EN ROSE. Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés.

Dépôt légal : Bibliothèques nationales du Québec et du Canada. ISSN-0228-5479. Indexée dans Radar et membre de l'Association des éditeurs de périodiques culturels québécois. Courrier de deuxième classe : 5188. Commission paritaire 4 067 CDN.

Y a-t-il une sabbatique dans la salle?

ou

Comment rater le virage technologique

par Hélène Pedneault

Je me ronge tellement les ongles – et les doigts qu'il y a autour – depuis six mois que je vais finir comme la Vénus de Milo : je n'aurai jamais pu être moderne et je n'aurai plus de bras. (Si je n'ai pas réussi à perdre le poids que j'ai en trop, je mettrai dans mon testament qu'on m'expose dans un habit de skidoo et qu'on m'intitule «La Vénus de Milo du Nord».)

En fait, je fais une petite dépression depuis que je me suis fait poser sur le téléphone la merveilleuse invention de Bell Canada qui s'appelle poétiquement «la mise en attente des appels». Plus brutalement, je suis carrément en train de troubler, parce que, dorénavant, je ne peux plus jamais être occupée au téléphone. Je suis devenue complètement rejoignable et dérangeable et disponible. Je vendrais mon corps que ce ne serait pas différent.

Parce que maintenant, je peux recevoir deux téléphones pour le prix d'un. En même temps. Il fallait bien qu'on puisse me rejoindre puisque je passe mes journées au téléphone, ou plutôt c'est le téléphone qui me fait passer mes journées avec lui. Je suis devenue son annexe. Sa chose. Il m'offre maintenant la possibilité de faire deux conversations presque en même temps, en respectant la confidentialité de l'un et de l'autre interlocuteur. Je passe de l'un à l'autre. Ou je suis avec l'un et j'oublie l'autre. Ou je suis avec l'autre et je coupe l'un accidentellement. Une affaire de rien. Ce système a été inventé pour nous faciliter la vie. La vie des autres qui me cherchent, pas la mienne. C'est ce que j'aurais dû comprendre quand je me suis extasiée sur les merveilles de la technologie.

En plus j'ai un répondeur automatique. Y a-t-il quelque chose de plus déprimant que de rentrer chez soi à 3 hres du matin, un peu grise et heureuse de vivre, et de savoir qu'on aura 35 messages à retourner le lendemain matin ? Comme si on n'avait pas le droit de sortir, de ne pas être là. Je suis en train de développer un délire paranoïaque contre le téléphone, ses pompes et ses oeuvres, qui me fait penser que chaque *coup* de téléphone (le mot est très exact) est une agression caractérisée contre ma personne. Une «*voix* de faits» comme disent les avocats. Et les chanceux-euses qui ont eu le grand bonheur de me réveiller avec un téléphone le matin ne se remettront jamais de l'air glacial qui leur est entré dans l'oreille à travers ma voix : traumatisme violent ou otite chronique, aucun-e ne s'en est tiré-e indemne.

En plus, les Postes canadiennes viennent d'inventer la poste prioritaire qui commence à sonner à nos portes à huit heures du matin. On n'avait pas assez du courrier spécial ou du recommandé, qui demande notre signature en robe de chambre, pas eu le temps de trouver ses lunettes, toute nue en essayant de garder sa décence d'une main endormie pendant que l'autre signe le papier du facteur qui, lui, est extrêmement réveillé. Essaye de te rendormir après, alors que les chats se dandinent devant leur bol, pensant que c'est l'heure de se lever, que le rêve est cassé en mille miettes dans lesquelles tu patauges nu-pieds parce que t'as pas retrouvé tes pantoufles, et que le coeur te débat encore parce que la maudite sonnette a un son d'alerte aérienne comme l'Angleterre en 40. Essaye. Même si tu t'es couchée à 3 heures du matin parce que tu as écrit jusqu'à épuisement vu que tu n'es pas capable de le faire dans le jour parce que le téléphone sonne trop et te déconcentre.

Et, incorrigible, je rêve d'un micro-ordinateur. Ça voudra dire que je pourrai travailler deux fois plus vite, trois fois peut-être. Que n'importe qui se sentira en droit de me demander d'aller plus vite, d'être plus efficace, vu que j'aurai investi dans l'efficacité. Les terminaux sont des failles dans nos vies privées, j'en suis persuadée. Ils font partie d'un complot qui vise à déstabiliser notre équilibre personnel, de la même façon que les Russes ont inventé la Lada pour déstabiliser l'économie occidentale : les propriétaires passent plus de temps au garage qu'à travailler.

Toutes ces choses dont on nous dit qu'elles sont là pour nous faciliter la vie sont là en fait pour nous rendre fous et folles. Même mon détecteur de fumée me contrôle parce qu'il m'interdit de rêvasser et d'oublier mes toasts le matin. Il m'interdit de me faire des patates frites : il doit me trouver trop grosse, j'en suis sûre. Il sonne, il sonne sans répit tant que je n'ai pas été chercher l'escabeau pour le décrocher et l'ouvrir et le déconnecter. Une affaire de rien.

Le virage technologique me fait penser aux routes étroites et dangereuses de la côte amalfitaine en Italie : mais sans la Méditerranée en bas.

SIGNÉ : JE CRAQUE

Note de la voisine d'en bas : Ma voisine d'en haut m'a demandé de faire suivre son courrier à l'adresse suivante : Hôpital Hippolyte-Lafontaine, suite 459, près du tunnel. Elle a viré avec le virage, mais sur le top...

Droits de la reproduction

Serons-nous des incubateurs ambulants?



«Nous avons revendiqué le droit des femmes à choisir leurs maternités. Revendiquerons-nous aussi leur droit d'avorter si l'enfant n'est pas du sexe qu'elles désirent?» Lancée avec une tendresse quasi angoissée, la question fait tressaillir les quelque 200 femmes rassemblées dans le grand hall de l'hôtel Skyline d'Ottawa. Lourd samedi de février auquel on voudrait pouvoir échapper. Au micro, la biologiste américaine Ruth Hubbard perçoit le trouble de son auditoire. «Nous nous sentons inconfortables avec cette idée, n'est-ce pas?», interroge-t-elle. Inconfortables. Déchirées. Profondément troublées.

Pendant les trois jours qu'aura duré la première conférence canadienne sur les incidences juridiques des nouvelles technologies de la reproduction[1], rares sont les participantes qui ne l'auront pas été à un moment ou à un autre.

Médecins, avocates, étudiantes, sociologues, sages-femmes, elles étaient venues d'un peu partout au pays et même des États-Unis pour s'informer et réfléchir sur ce que la philosophe Mary O'Brien allait décrire comme la plus grande menace à l'autonomie des femmes que notre siècle ait connue : les nouvelles technologies de la reproduction. Insémination artificielle, fécondation *in vitro*, mères porteuses, traitement du foetus *in utero*... Toutes ces nouvelles technologies, théoriquement prometteuses d'une liberté de choix accrue pour les femmes, vont-elles, comme ont dit le craindre plusieurs des participantes, se transformer en nouvel outil d'oppression des femmes?

Ces technologies en sont-elles déjà à nous imposer une vision mâle de notre rôle de reproductrices : la maternité à tout prix, même aux dépens de notre santé? La maternité dans le cadre du couple hétérosexuel seulement? «J'ai déjà eu des visions naïves, raconte doucement Mary O'Brien ; je pensais que les technologies de la reproduction allaient libérer les femmes. J'oubliais que la question du pouvoir, du contrôle, est inséparable des questions technologiques. Nous ne devons pas croire un seul instant que nous sommes confrontées à de la science pure.» Pour O'Brien, comme pour bien d'autres, il ne s'agit donc pas de rejeter en bloc les nouvelles technologies mais plutôt de les interroger : quelle autonomie servent-elles? Dans quel but? «Car le problème n'est pas dans la technologie même, mais bien dans son contrôle.»

Maternité... mâle

Qui a le contrôle? disait le thème de la conférence. L'État? La profession médicale? Les multinationales pharmaceutiques? Malgré la rareté de données

Illustration : Diane O'Bomsawin

précises, ce sont actuellement des chercheurs mâles qui se penchent sur leurs éprouvettes pour permettre à toutes les femmes de remplir leur rôle de mère. Il est évident aussi que ce sont des «États mâles» qui décideront de légaliser ou non l'exploitation des utérus de femmes des couches sociales plus défavorisées, par le biais des mères porteuses ou de remplacement. Mais... «Où sont les médecins non sexistes, culturellement neutres, scientifiquement objectifs parmi ceux qui siègent sur les comités déterminant les critères d'accessibilité aux programmes de fertilité ?» ironisait la sociologue ontarienne Sommer Brodribb.

Triste bilan que celui de la conférence d'Ottawa : les femmes ont pour l'instant très peu de contrôle sur le phénomène et ignorent même «qui fait quoi et avec quel argent !». «L'hôpital Royal Victoria de Montréal n'accepte pas de femmes célibataires dans son programme d'insémination artificielle, raconte Sommer Brodribb. Pas plus que celui de Calgary, qui exclut les femmes lesbiennes. À l'Hôpital général de Toronto-Est, seules les femmes mariées ont accès au programme de fécondation *in vitro* et seul le sperme du mari peut être utilisé. Cet hôpital a une autre politique : tous les ovules fertilisés sont implantés en même temps dans l'utérus de la mère, en dépit des risques pour sa santé si de multiples naissances en résultent.»

Au Québec, qui fait quoi et avec quels critères ? Le portrait reste à faire et le Conseil du statut de la femme (CSF) s'y attèlera prochainement, révélait lors de la conférence la présidente du CSF, madame Francine McKenzie. «Nous devons rendre toutes ces données transparentes, de façon à ce que les femmes puissent faire un choix éclairé.» La recherche sur les technologies biomédicales fait donc partie de l'actuel plan triennal du CSF.

Le droit de refuser

Mais les femmes, dirait-on, veulent de plus en plus avoir accès à ces «progrès de la science» qui leur promettent l'enfant depuis longtemps désiré, ou éloignent le spectre d'un nouveau-né handicapé. L'attrait des cliniques de fertilité est tellement grand qu'un couple d'Américains a récemment dépensé près de 80 000 $ pour avoir un enfant par fécondation *in vitro*[2].

«Tous ces choix sont-ils véritablement libérateurs ?,» interroge la biologiste américaine Ruth Hubbard. Que penser en effet de ce nouveau test prénatal, la biopsie chorionique, qui permettra de diagnostiquer au cours des trois premiers mois de grossesse les déficiences génétiques possibles du foetus ? «Six fois plus de femmes se retrouveront devant le douloureux choix d'avorter, s'inquiète Ruth Hubbard, alors que nous savons déjà que près de 90 % de ces foetus avortent naturellement. Que nous aura donné de plus ce test ?»

Au-delà du test lui-même se pose déjà une autre question : les femmes auront-elles ou non le droit de le refuser ? «L'État pourra-t-il forcer les femmes à avorter lorsque les nouveaux tests-diagnostics montreront qu'elles portent un enfant handicapé ?, demande l'avocate Sandra Manet. Les femmes pourront-elles refuser ces tests et choisir le risque ? Et si elles le font, l'État refusera-t-il de défrayer les coûts associés à l'éducation d'un enfant handicapé ?» Toutes ces questions démontrent, selon Ruth Hubbard, l'urgence pour les femmes de développer une éthique féministe face aux nouvelles technologies.

Du cheval au tribunal

«Déjà l'échographie est devenue un test prénatal de routine», précise le docteur Abby Lippman de l'université McGill. Les mères – qui veulent toujours le meilleur pour leur enfant ! – hésitent à le refuser, même si sa nécessité n'a pas été prouvée et qu'on ignore encore tout des possibles effets des ultra-sons sur le foetus.

«En découvrant l'automobile, les hommes ont cru se donner le choix entre l'automobile et le cheval. L'usage du cheval a disparu, raconte Ruth Hubbard. Ces nouveaux choix de maternité nous en fermeront-ils d'autres, par exemple sans interventions technologiques ?» La fécondation *in vitro*, tout autant que les progrès scientifiques comme la chirurgie utérine, soulève avec plus d'acuité que jamais la question du statut légal de l'ovule fécondé et/ou du foetus. «Un tribunal pourra-t-il imposer à une femme le traitement de son foetus malade, même au détriment de sa santé à elle », interroge une avocate. «Que penser de la naissance, dans un monde où l'on pourra bientôt retirer le foetus de l'utérus, l'opérer et le remettre en place ?»

Toutes ces questions n'ont pas trouvé de réponses à Ottawa. Mais ce n'était pas l'objectif de la conférence, selon l'avocate montréalaise Suzanne Boivin, membre québécoise du comité directeur de l'Association nationale de la femme et du droit ; le but visé était plutôt de «lancer le débat, de sensibiliser les femmes à la question, de commencer à définir les actions possibles».

Car, comme le disait si bien Mary O'Brien, «Si nous ne prenons pas le contrôle, nous risquons de nous retrouver dans le rôle d'incubateurs ambulants.»

CAROLE BEAULIEU

1/ Organisée par l'Association nationale de la femme et le droit (ANFD), la 6e conférence biennale nationale de l'association s'est tenue à Ottawa du 21 au 24 février 1985.

2/ «The New Origins of Life», *Time Magazine*, 10 septembre 1984.

La thèse de McDonnell

Les féministes doivent réouvrir le débat sur l'avortement. Cela en dépit des risques et surtout avec une nouvelle analyse qui tienne compte de la dimension morale du geste, du deuil après-avortement vécu par plusieurs femmes et des défis posés par les nouvelles technologies.

Telle est la thèse principale défendue par l'écrivaine ontarienne Kathleen McDonnell dans l'essai provocateur qu'elle publiait à Toronto il y a quelques mois, intitulé *Not an Easy Choice* (Pas un choix facile). Je l'ai brièvement rencontrée à la conférence d'Ottawa.

McDonnell soutient que si le droit à l'avortement n'a pas fait, dans l'opinion publique, les mêmes progrès que la revendication pour un «salaire égal» ou la lutte contre le viol et la pornographie, c'est «parce que nous, les féministes, n'avons pas osé dire en public nos doutes et nos questionnements».

«Nous marchons encore aujourd'hui avec les mêmes slogans qu'au début des années 70», dit encore cette militante pour l'avortement libre et gratuit, auteure de plusieurs pièces de théâtre. «Nous devons trouver de nouvelles façons de parler d'avortement. Mais je n'ai pas de réponses toutes faites. Je ne sais pas lesquelles, je les cherche.»

Not an Easy Choice a été jusqu'ici favorablement accueilli, même si certaines féministes considèrent que, dans le contexte actuel du débat entourant l'avortement, avec par exemple les manifestations anti-Morgentaler de Toronto et Winnipeg, il est bien peu prudent de se lancer dans un pareil questionnement public.

Pour McDonnell, l'argument ne tient pas. Selon elle, le changement de discours des féministes pourrait au contraire «dépolariser le débat» : «Plusieurs femmes m'ont écrit pour me dire leur soulagement. Enfin, quelqu'un disait ce qu'elles avaient ressenti, ce qu'elles osaient à peine, tout juste, se dire entre elles : que l'avortement n'était pas un choix facile, mais que c'était presque toujours un choix nécessaire.»

C.B.

Not an Easy Choice : a Feminist Re-examines abortion, Kathleen McDonnell, The Women's Press, Toronto, 1984.

Politique familiale

Non à la consultation

Depuis le 3 janvier et jusqu'à la fin d'avril, se poursuit partout au Québec la tournée du Comité de consultation sur la politique familiale, suite au livre vert déposé en octobre.[1] Le 20 février, à la veille du forum consultatif de Montréal, la Fédération du Québec pour le planning des naissances, le Centre d'éducation et d'action des femmes, Info-Femmes et la Marie Debout expliquaient en conférence de presse pourquoi ils ne participeraient pas à la consultation gouvernementale. Leurs motifs ? Autant la démarche du gouvernement que le contenu du livre vert.

Qu'est-ce qui cloche dans le monde merveilleux de la consultation ? De façon générale, tous les groupes, féminins comme familiaux, ont grincé des dents en octobre dernier quand le comité responsable de la consultation en a dévoilé le programme. «Le gouvernement a mis quatre ans à sortir le fameux livre vert alors qu'il bénéficie d'une structure de soutien importante et il demande aux individu-e-s et aux groupes d'y réagir en moins de trois mois. Ces délais sont tout à fait irréalistes...», de souligner les groupes contestataires.

Ces groupes contestent aussi la méthode utilisée pour consulter, soit la tenue de treize forums régionaux suivis d'audiences particulières. «Comment, dans un territoire aussi grand que le Québec, nos représentants gouvernementaux peuvent-ils penser «consulter la population» en organisant une seule rencontre par région administrative ?» Et puis, ils soulignent leur désaccord sur le déroulement même des forums (découpage par thèmes, nécessité de *prioriser* les propositions, plénière réservée aux propositions priorisées, etc.) qui, selon eux, empêche les débats de fond.

Enfin, un dernier reproche : que la démarche gouvernementale s'inscrive dans un véritable tourbillon de consultations (livre vert sur la politique familiale en octobre, livre sur l'habitation en novembre, consultation sur la régionalisation des octrois de la Direction générale de l'éducation des adultes en novembre, forums Décisions 85 sur la situation économique des femmes en décembre et février, livre blanc sur la fiscalité en janvier...). «Nous faisons face, il est clair, à une véritable stratégie gouvernementale, assurément rentable sur le plan politique. Pour notre part, nous voyons là une illusion de démocratie combien coûteuse en termes monétaires et humains...»

Le droit de choisir

Voilà pour la forme, maintenant pour le fond ; quelles sont les critiques ? Ce qui inquiète peut-être le plus ces quatre groupes de femmes (et d'autres sans doute), c'est que nulle part «le document gouvernemental reconnaît-il clairement le droit des femmes au libre choix de la maternité. Or, il est fondamental qu'une politique de la famille affirme ce droit clairement (...) puisque tous les choix que les femmes auront à faire au cours de leur vie sont directement influencés par la possibilité qu'elles ont de choisir ou non d'être mères, de déterminer combien d'enfants elles auront et à quel moment elles les auront.»

Selon la Fédération, pour que le droit au libre choix soit réel, la politique familiale devra contenir toutes les mesures gouvernementales qui permettent de l'exercer : c'est-à-dire que l'État assure des services complets et gratuits, de qualité et en nombre suffisant, en matière de planification des naissances, y compris des services d'avortement. D'après la Fédération, ces services, par exemple l'information préventive en milieu scolaire, sont actuellement en régression au Québec. À un autre niveau, les groupes de femmes développant une pratique alternative en santé rencontrent de nombreux problèmes de financement qui menacent même leur existence. La Fédération s'interroge aussi sur le silence du livre vert quant aux problèmes d'infertilité alors que 10 à 15 % des couples québécois sont concernés.

Outre ces services en planning des naissances, des mesures telles que des services de garde universels et gratuits et le droit universel aux congés de maternité sont essentiels pour respecter le choix des femmes à l'égard de la maternité.

Aux forums gouvernementaux, la Fédération du Québec pour le planning des naissances, le Centre d'éducation et d'action des femmes, Info-Femmes et la Marie Debout ont donc préféré celui de l'opinion publique. On sait que leurs critiques des modalités de la consultation gouvernementale sont de plus en plus partagées. Ce qu'on ne sait pas encore, c'est si les participant-e-s aux forums entérineront le principe du libre choix de la maternité et le soutien à l'exercice de ce droit, ou si la question sera «judicieusement» évitée. À suivre.

HÉLÈNE SARRASIN

1/ Comité formé de Maurice Champagne-Gilbert, Christiane Bérubé-Gagnon et Nicole Boily. Voir «La parenté est arrivée», Carole Beaulieu, in LVR nº 22, décembre 1984, p. 14.

Personnes handicapées

Passer la rampe

Les 27, 28 février et 1er mars derniers, se tenait, au Centre Sheraton de Montréal, un nouveau sommet québécois pour l'intégration des personnes handicapées : la conférence *À part égale !* marquait le début de la *Décennie des personnes handicapées*. Par cet événement, l'Office des personnes handicapées du Québec entendait favoriser la concrétisation de la politique d'ensemble proposée au gouvernement en janvier 1984.

Les «décideurs» québécois ont donc été invités à réfléchir sérieusement à la mise en oeuvre des 316 recommandations de cette politique d'intégration. Pendant trois jours, les organismes de promotion des droits des personnes handicapées ont pu discuter avec des représentant-e-s des milieux des affaires et de la coopération, des associations syndicales et professionnelles, des réseaux des affaires sociales et de l'éducation, des gouvernements régionaux, municipaux et provincial, ainsi que d'autres organismes de service.

Les thèmes abordés étaient aussi vastes que les occupations d'une vie : transport, travail, loisir, culture, vie associative et soins médicaux, pour n'en nommer que quelques-uns. On peut toutefois s'étonner qu'*À part égale !* n'ait pas fait preuve de préoccupations particulières à l'égard des femmes handicapées. Cette question a été soulevée dans l'allocution d'ouverture des organismes de promotion, et à quelques reprises lors de la conférence. Le ministre Élie Fallu y a répondu lors de la synthèse des travaux. Au cours des prochains mois, le ministre délégué des Relations aux citoyens-ennes débloquera des budgets pour examiner, en collaboration

avec l'OPHQ, la condition spécifique des femmes handicapées.

À l'issue de la conférence, on a pu constater un consensus autour de la politique d'ensemble, devenue désormais le plan d'action du gouvernement du Québec. Pour les organismes de promotion, ces trois jours auront surtout servi à accroître contacts et visibilité. Ils prévoient élargir la concertation jusqu'à la population. En effet, il est souvent difficile à une personne non handicapée de déceler l'obstacle qui *crée* le handicap : un escalier, une porte trop étroite ou des communications exclusivement sonores ou visuelles. Il faut donc constamment rappeler que l'intégration ne se limite pas à l'installation de rampes d'accès – même si elles sont nécessaires et encore trop peu nombreuses.

JOSETTE GIGUÈRE

Les femmes et la torture

«À un moment donné, je me suis rendu compte que ma fille était devant moi. J'ai même réussi à la toucher, j'ai senti ses mains. Elle me disait : Maman, dis quelque chose, dis n'importe quoi pour que cela s'arrête. J'ai essayé de la prendre dans mes bras mais ils m'en ont empêchée. Ils nous ont séparées brusquement. Ils l'ont emmenée dans une pièce voisine et j'ai écouté, horrifiée, alors qu'ils la torturaient, ma propre fille ! Quand j'ai entendu ses gémissements, ses cris terribles, j'ai cru que j'allais devenir folle, que ma tête et tout mon corps allaient éclater.»

C'est par ce vibrant témoignage d'une Chilienne que commence un dossier sur les femmes et la torture paru dans *Communications* (nov.-déc. 1984), la revue de la section canadienne francophone d'Amnistie internationale. Bien que les gouvernements totalitaires ne réservent pas la torture aux femmes, la situation de ces dernières est particulière. Pour elles, l'humiliation est double. D'une part, la torture, physique ou psychologique, rabaisse tout individu à l'état d'objet ; d'autre part, les tortionnaires et membres de l'appareil judiciaire sont généralement de sexe masculin. Ainsi, au Pakistan, «les interrogatoires serrés, la totale promiscuité et la surveillance constante... sont ressentis par les femmes musulmanes comme une profonde humiliation».

Partout, ces femmes sont exposées à des violences sexuelles et à des insultes. Outre les viols, des femmes enceintes sont frappées au point d'avorter. D'autres, devenues enceintes à la suite d'un viol en détention, se voient refuser l'avortement.

La relation étroite entre les femmes et leur famille est souvent exploitée : on torture la femme devant le mari et les enfants, ou vice-versa. «Les femmes sont parfois détenues et torturées en raison de leurs propres activités, mais aussi des activités dont on accuse des parents ou des amis à elles recherchés par la police ; ou alors, elles sont prises en otages pour obtenir que ces parents ou amis se livrent aux autorités.»



Rosemary Riveros, enlevée en 1975 et torturée par des militaires en Argentine, a été libérée en 1981 grâce à Amnistie internationale, et a retrouvé sa fille Tamara en 1983.

Photo : Amnistie internationale

Succès relatif

Les conséquences de tels traitements sont diverses. À court terme, c'est une panoplie de maux physiques : enflures, ecchymoses, infections, nausées, maux de tête, pertes de mémoire... et psychologiques : insomnies, cauchemars, anxiété et dépressions. La vie familiale devient de plus en plus perturbée, les liens se défont, la solitude s'installe.

Devant l'ampleur et la gravité d'une telle situation, Amnistie internationale est loin de pouvoir tout régler, mais parvient parfois à soulager le sort des prisonnières politiques soit en améliorant leurs conditions de détention, soit en leur procurant soutien et réconfort. Des demandes d'enquête sur les mauvais traitements subis sont également acheminées auprès des autorités concernées.

Amnistie internationale se veut apolitique, c'est-à-dire que l'organisme ne dénonce jamais globalement tel ou tel régime (qu'il soit de gauche ou de droite) mais bien telles conditions faites à tels ou telles individu-e-s. Ne pouvant ainsi être accusé de partisanerie, Amnistie internationale considère avoir les coudées plus franches et donc plus efficaces. Son succès, bien que relatif, est d'ailleurs indéniable.

Pour de plus amples renseignements, écrire à : Amnistie internationale, Secrétariat section canadienne francophone, 1 800 boul. Dorchester ouest, suite 127, Montréal, Qc. H3H 2H2.

MURIEL GAUDEL

Michel Barbe
coiffeur
(anciennement de Tête en fleur)

Pour une tête différente à un prix raisonnable Demander Michel Barbe au Salon Raymond Larivière.

(métro Sherbrooke) 842-8315

ANDRÉ JACQUES
psychologue

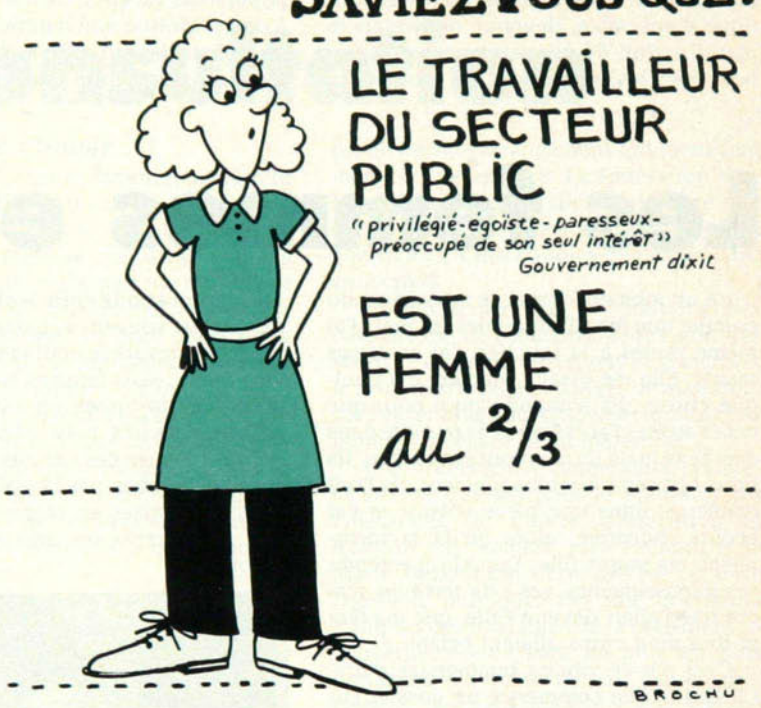
Psychothérapie gestaltiste

Séances individuelles et de groupe

3950 Drolet, Montréal, H2W 2L2
(514) 843-3452

Services publics

D'abord une bataille de femmes



Lors du célèbre conflit à l'hôpital psychiatrique de St-Ferdinand d'Halifax, l'ex-ministre des Affaires sociales Camille Laurin avait parlé sans frémir des «ouvriers de St-Ferdinand» ! Méconnaissance ou lapsus révélateur ? La propagande gouvernementale concernant le secteur public obéit à une constante : elle est asexuée ou plutôt encore masculine. Le gouvernement masque ainsi le vrai visage des «travailleurs» du public (et il faut admettre que cela n'a pas provoqué dans le passé trop de protestations des organisations syndicales). L'image de «privilégiés-égoïstes-paresseux-préoccupés-de-leurs-seuls-intérêts» dont sont affublé-e-s les travailleuses et travailleurs des services, depuis quelques années, serait plus difficile à faire gober si le gouvernement avouait qu'il s'agit aux deux tiers de femmes : 225 000 des plus de 350 000 syndiqué-e-s.

La mise en place de services collectifs d'éducation et de santé, à la fin des années 60, a marqué la naissance du Québec moderne. Et c'est presque «naturellement» que les femmes ont eu accès à ce nouveau marché du travail : il était le prolongement rémunéré de tâches qu'elles accomplissaient gratuitement à la maison. Du même coup, nombre de Québécoises parvenaient à une autonomie financière dépassant enfin le seul salaire d'appoint. Ces emplois, elles ont réussi à les revaloriser par la force de leur nombre organisé. Les travailleuses des secteurs public et parapublic représentent aujourd'hui quelque 80 % de toutes les femmes syndiquées au Québec.

Garder sa job et la faire bien

Depuis dix ans, le gouvernement a pratiqué une politique systématique de compressions budgétaires dans les services publics. Il a d'abord prétendu couper «dans le gras». Une fois «décharnés», les services ont continué d'être la cible de coupures pour atteindre aujourd'hui un seuil critique. Comment cela se traduit-il dans la réalité quotidienne de celles et ceux qui dispensent ces services diminués ?

15 000 postes éliminés dans le seul réseau des Affaires sociales depuis une décennie, au moment où les besoins vont croissant ; la multiplication pas toujours souhaitée du temps partiel (près de la moitié des effectifs de ce secteur) ; les soins minutés dont on s'étonne qu'ils soient déshumanisés... Résultat : les travailleuses vivent une surcharge constante de travail, combinée à la culpabilité de ne pas faire bien son travail. Un travail avec des personnes généralement dans le besoin.

Et puisque les femmes sont également les principales utilisatrices des services sociaux et de santé, ce sont elles qui devront attendre plus longtemps à l'urgence avec un enfant malade, compenser pour l'absence de services spécialisés à l'école, s'occuper des convalescents ramenés trop tôt à la maison faute de place à l'hôpital. Comme le soulignait une consoeur : «Un emploi de femme coupé signifie tout simplement une travailleuse surchargée de plus et une femme de plus qui fera le même travail pour rien à la maison.»

Qu'il s'agisse de la diminution généralisée des services d'obstétrique dans les hôpitaux, de la réduction alarmante du nombre de professeures pour former nos filles au niveau de l'enseignement supérieur (en 1981-82, on comptait 35,1 % d'enseignantes au collégial et 16,1 % à l'université), ou encore de vivre dans l'attente angoissée d'un téléphone quand on est une jeune travailleuse «sur appel», l'emploi est l'enjeu majeur de cette nouvelle ronde de négociations. Ce n'est rien de moins qu'une question de préserver l'autonomie durement conquise et d'avoir les moyens de bien s'acquitter de son travail en étant plus nombreuses à le faire.

«Avancez en arrière»

La stratégie gouvernementale à l'endroit du secteur public a été bien orchestrée. Lors de la dernière ronde, une campagne de dénigrement visant les salarié-e-s a envahi les pages des médias. Jouant sur la culpabilité, une donnée qui nous est bien familière, l'appareil gouvernemental a tenté d'amener les travailleuses à se sentir coupables d'être sur le marché du travail, coupables d'avoir des conditions de travail relativement correctes, coupables de ne pas donner tous les services qu'on attend d'elles.

Cette fois, le gouvernement juge le moment tout à fait choisi pour tenter de changer radicalement les règles du jeu de la négociation. Les employé-e-s se sont vu offrir, en guise de voeux de Noël, un

Illustrations : Andrée Brochu

projet de loi parrainé par le ministre Michel Clair, responsable du Conseil du Trésor, proposant un nouveau régime de négociation. Il s'agit d'imposer, par voie législative et pour longtemps, une mécanique de négociation réduisant à néant l'expression d'un rapport de force pour ce contingent fortement syndiqué de travailleuses.

Le projet Clair prévoit que tout ce qui touche directement la vie quotidienne au travail (mouvements de personnel, organisation du travail...) fera l'objet de négociations locales, établissement par établissement, et selon des échéances différentes d'un milieu de travail à l'autre. Ce serait consacrer l'effritement de la négociation dans le temps et dans l'espace. Plus encore, on retournerait 20 ans en arrière, à l'époque du triste règne des disparités régionales et sectorielles, tant dans les conditions de travail que dans la qualité des services à la population.

Quant aux salaires, ils ne seraient pas négociables mais plutôt décrétés par le Conseil des ministres à partir d'une comparaison avec le salaire moyen dans le secteur privé. Sachant que les femmes du secteur public ont réussi à réduire à 17 % l'écart de salaires entre hommes et femmes, alors qu'il est de 36 % dans le secteur privé, c'est faire l'autruche que de prétendre que les femmes ne sont pas particulièrement visées[1].

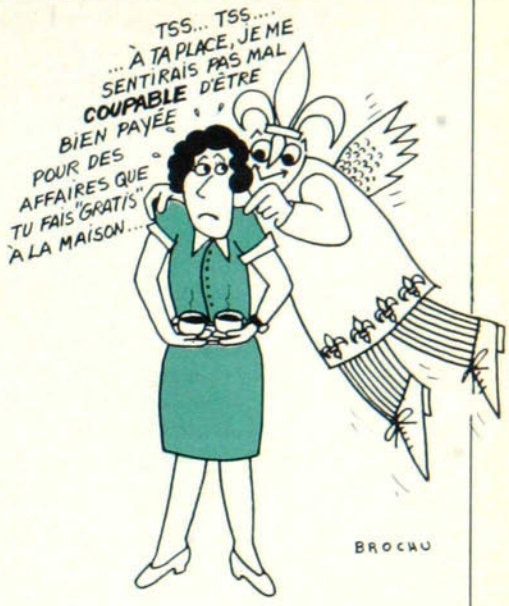
Perdre son emploi pour une travailleuse du réseau de la santé ou de l'éducation, ça ne donne pas de travail aux plus démunies, ça ne fait qu'une démunie de plus.

Un monde de femmes

L'ampleur de l'offensive gouvernementale a suscité une réplique du mouvement syndical à la mesure de la situation. Une unanimité historique s'est créée pour le retrait du projet Clair. Elle a pris forme dans la Coalition pour le droit de négocier, réunissant les plus de 350 000 syndiqué-e-s du secteur public, issu-e-s de 19 organisations syndicales.

Il y a quelque vingt années, les infirmières de l'hôpital Sainte-Justine luttaient, en tant que professionnelles, pour obtenir un droit de regard sur la qualité des services. Depuis lors, les travailleuses du secteur public ont toujours persisté dans leur quête de conditions de travail et de services décents. Au moment où le gouvernement propose un retour en arrière, il y a tout à parier que, malgré la fatigue de la surcharge, les femmes seront encore une fois au premier rang pour résister. Mais, cette fois, c'est aussi en tant que femmes, solidaires avec d'autres femmes non syndiquées ou bénéficiaires, qu'elles sont déterminées à s'affirmer. Voilà une tournure que le gouvernement devrait redouter.

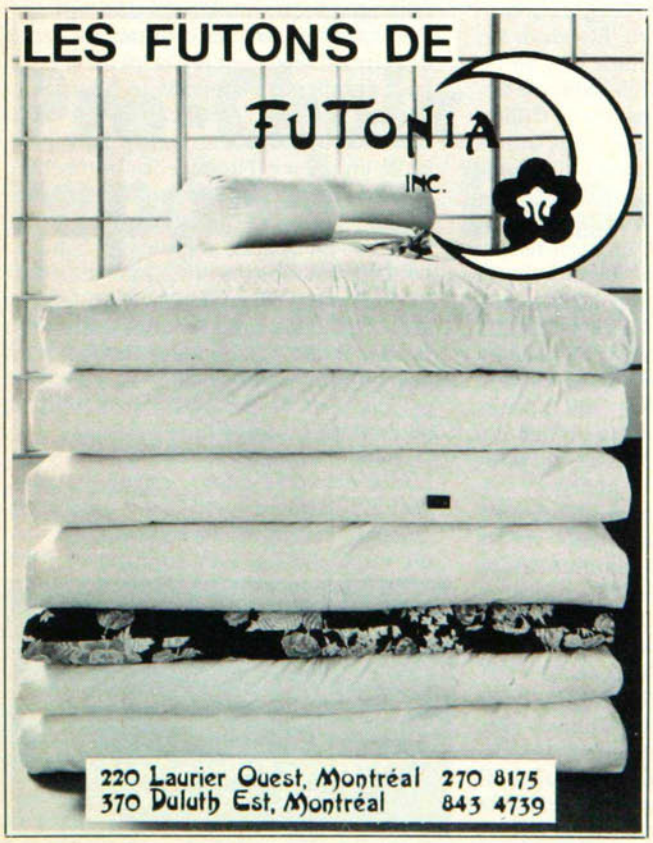
Peu importe les moyens utilisés pour le reléguer aux oubliettes et bien que le «privé» soit l'apanage des femmes, le secteur public n'en reste pas moins un monde de femmes. Qu'il s'agisse de celles qui dispensent les services, de celles qui



les reçoivent ou encore de celles qui devront les assumer à la maison, les femmes sont au coeur de cette nouvelle bataille, pour elles-mêmes et pour toutes les autres.

ÉDITH PARISEAU,
POUR L'ÉQUIPE «INFORMATION SECTEUR PUBLIC» DE LA CSN

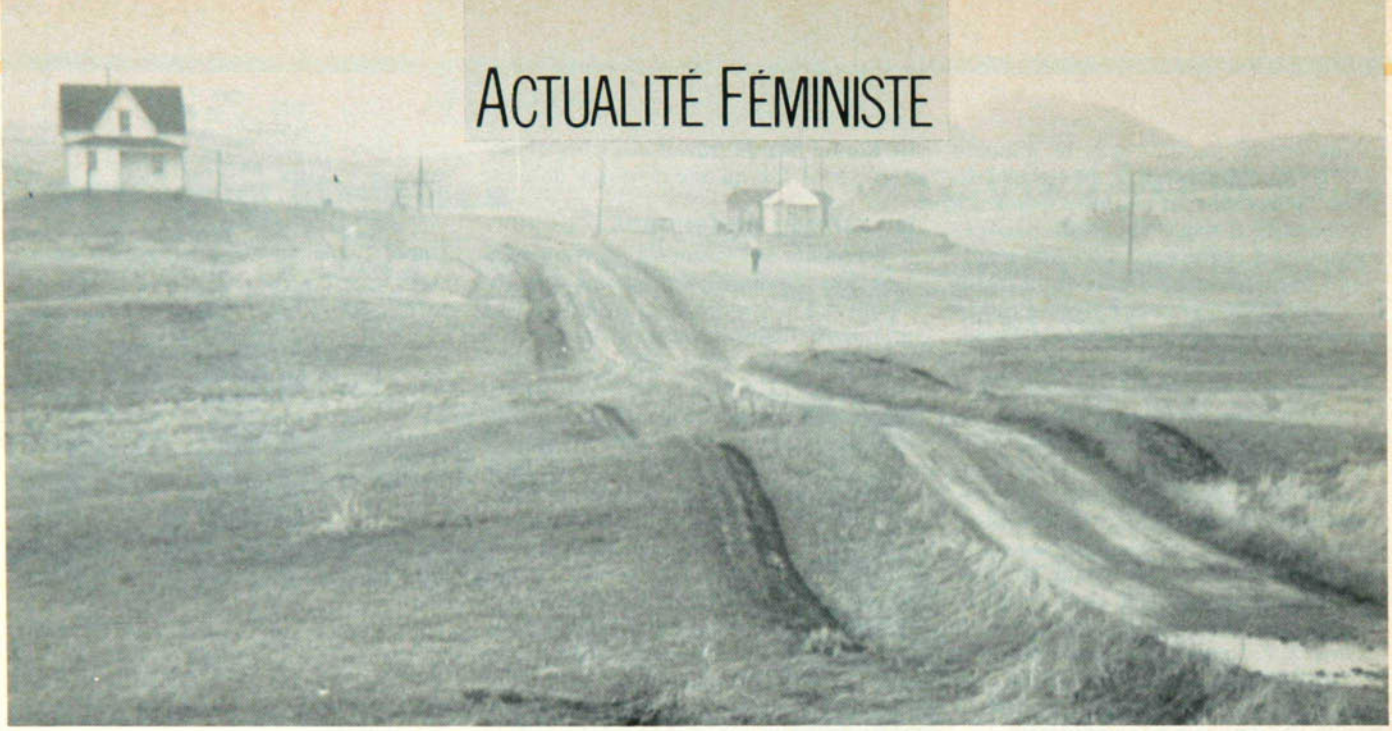
1/ Les 6 et 7 mars, la Coalition rencontrait le Premier ministre Lévesque, Michel Clair et toute une ribambelle d'autres ministres, pour discuter de ce régime de négociation. Aucun changement majeur ne devait en résulter. Mais d'autres rencontres étaient prévues ultérieurement. À suivre...



les productions
etc
CLINIQUES « PRO-FEMMES »
COURS DE DÉBROUILLARDISE

- électricité
- plomberie
- outillage
- bricolage
- éconergie
- mécanique auto
- peinture et papiers peints
- petits appareils électro-ménagers

CHEZ NOUS OU CHEZ VOUS
POUR LE PLAISIR D'ÊTRE AU POUVOIR DE SOI
DÉBUT DE LA PROCHAINE SESSION : 15 AVRIL
274-1805 1200 LAURIER EST, MTL H2J 1G9



Des nouvelles des Îles

À l'automne 82, le regroupement des femmes *La sentinelle* s'installait dans l'ancien poste de police de la Sûreté du Québec, à Gros-Cap, et y inaugurait (le 8 mars 1983 officiellement) la maison des femmes des Îles-de-la-Madeleine, lieu de rencontres et d'interventions pour et par les femmes des Îles.

Elles sont cinq fondatrices, des filles des Îles, revenues après leurs études ou un séjour plus prolongé sur le continent. Fortes «d'un regroupement», elles expriment et défendent d'abord des revendications spécifiques, liées aux conditions de vie des femmes d'ici.

Entreprise en 1981, la lutte pour une chambre (puis un lit) de naissance, par exemple, dure toujours. Le Centre de santé de l'Archipel (seul hôpital du territoire) conclut immédiatement à l'impossibilité, «faute d'argent». Pourtant, au même moment, les médecins, qui veulent obtenir un appareil à échographie, dirigent vers Québec ou Montréal, deux fois par grossesse et aux frais du Centre, toutes les femmes enceintes (environ 180 accouchements par année) qui ne le refusent pas, de façon à justifier la nécessité de l'acquisition. Et qui refuserait un tel voyage ? Conclusion : en mars 1985, l'échographie se pratique aux Îles, alors qu'il n'y a toujours ni chambre ni lit de naissance.

En fait, leur première victoire comme groupe de pression n'a pas encore eu lieu. Le milieu, petit, conservateur et parfois intolérant, ne soutient pas revendications et luttes. Il a, dès l'origine, associé le lieu du regroupement à un refuge pour femmes en difficulté, liant son apparition à la tenue, au cours de l'hiver 82, d'un colloque sur la violence faite aux femmes. S'y rendre, a-t-on conclu, c'était avouer qu'on avait des problèmes et accepter que tout le monde le sache.

La loi du silence

Cette difficile reconnaissance est accentuée par l'éloignement des grands centres et le territoire à couvrir. Étendues sur plus de 90 kilomètres, les Îles-de-la-Madeleine comptent 15 000 habitant-e-s, disséminé-e-s sur sept îles. L'une d'elles, l'Île d'Entrée, n'est pas reliée aux autres par voie terrestre. Les communications, regroupements et échanges sont donc compliqués. En 1985, *La sentinelle* veut mettre en place et animer un mini-réseau local à la Grande-Entrée (à plus de 50 kilomètres de Gros-Cap) afin de permettre aux femmes qui y vivent d'avoir accès aux activités et aux discussions de la Maison.

La démarche témoigne de la volonté première du regroupement : rejoindre et réunir les femmes des Îles en un lieu qui devienne le leur. Pour cela, *La sentinelle* dispose, depuis 18 mois, d'un canal privilégié d'expression : une demi-heure hebdomadaire d'antenne, *L'Informelle*, sur les ondes de CFIM, la radio communautaire des Îles, écoutée par 96 % de la population.

Si les luttes n'ont pas mené à des victoires, l'information a cependant permis d'éveiller la population des Îles à des réalités qu'elle préférait auparavant nier. «Il y a deux ans, dit Marielle Cyr, nous ne pouvions parler de la pornographie. Il n'y en a pas ici, nous répondait-on, cela ne nous concerne pas. Même chose pour l'inceste. Des émissions, des rencontres et des visionnements ont fait en sorte que les femmes (et même des hommes) sont maintenant prêtes à en discuter.» À preuve, le regroupement croit au succès des pressions qui seront exercées auprès des municipalités afin qu'elles réglementent l'étalage des publications et des vidéo pornographiques.

Tout est à faire sur cette mince bande de terre où règne encore la loi du silence. Le regroupement a appris trop tard, l'an dernier, qu'une adolescente qui avait accouché à la suite d'un viol s'est défendue seule en justice (l'homme fut innocenté).

Si l'on pense, dix ans après l'Année de la femme, que le féminisme a touché tout le territoire du Québec et toutes les couches de sa population, la situation vécue aux Îles-de-la-Madeleine témoigne du fait que la lutte pour la simple reconnaissance des réalités et des discours des femmes n'est pas terminée. Ni gagnée. Et qu'il faut parfois user de moyens bien détournés pour simplement se faire entendre.

MICHÈLE ROY

BOUQUINEZ À L'AISE À
AGENCE DU LIVRE
1246 rue St-Denis Montréal
Tél.: 844-6896



La contraception de l'an 2000?

Êtes-vous franchement tannées des méthodes de contraception qui marchent plus ou moins, qui nécessitent toute une mise en scène ou qui finissent par vous faire payer leur soi-disant efficacité ? Alors vous serez sans doute sensible à la dernière trouvaille contraceptive : le *Bioself (110)*.

Le Bioself n'est rien d'autre que la bonne vieille méthode du calendrier-température, mise à l'heure de la technologie. Il s'agit d'un «petit thermomètre muni d'une horloge, d'un calendrier, d'un microprocesseur et de voyants lumineux» qu'on doit se placer dans la bouche tous les jours au réveil. Deux minutes plus tard, une lumière s'allume vous annonçant votre état de fertilité. Rouge clignotant : très fertile. Rouge constant : peu fertile. Vert : infertile.

J'avoue que j'attendais depuis longtemps une telle découverte : quelque chose d'aussi simple qu'une petite lumière qui vous dit de passer ou non, et d'une utilité inestimable pour les femmes qui veulent des enfants comme pour celles qui n'en veulent pas.

Mais attention : il faut prendre sa température *tous* les matins afin de constater que l'ovulation a eu lieu, et inscrire le début des menstruations à tous les mois (en appuyant sur un bouton de l'appareil) afin de calculer la longueur des cycles et déterminer le début des phases fertiles. Il faut avoir des cycles menstruels de 19 à 39 jours et il faut attendre six cycles avant de se fier à «l'affichage des rouges», c'est-à-dire au degré de fertilité, quoique l'affichage des verts (jours infertiles) est précis dès le début.

Enfin, il faut payer, tout au moins pour l'instant, 97 $, car la technologie coûte cher. C'est quand même moins cher que la pilule au bout d'un an et c'est aussi efficace (à 98 % pour les jours infertiles, alors que l'exactitude des jours fertiles dépend de la régularité des cycles) ; c'est certainement moins dangereux et guère plus encombrant qu'un diaphragme ou un condom, au contraire. Et puis, c'est déjà disponible en pharmacie.

Le grand «hic» de cette méthode résidera sans doute dans la prise de température quotidienne : que de discipline ! Bref, comme toute autre méthode contraceptive, le Bioself conviendra finalement aux femmes dont le mode de vie et la personnalité s'y prêtent.

F.P. / LVR

Pro-Choix répond à Pro-Vie

D'après les organisatrices, près de 7 000 personnes (femmes, hommes, enfants) ont défilé devant le Parlement de Queen's Park à Toronto, le 22 février dernier, en faveur du libre choix de l'avortement et de la clinique Morgentaler.

Organisée par l'Ontario Coalition for Abortion Clinics (OCAC) et le Canadian Abortion Rights Action League (CARAL), cette manif – la plus importante jamais vue au Canada en faveur de l'avortement – fut une réplique plus qu'éloquente aux quatre jours de protestation précédents, organisés par nul autre que Pro-Vie contre la clinique Morgentaler.

Il faut dire que Pro-Vie y avait mis le paquet. D'abord en sollicitant l'appui de plusieurs chefs religieux dont, notamment, l'archevêque de Toronto, Emmet Cardinal Carter, qui incita les curés des paroisses à promouvoir en chaire les démonstrations anti-Morgentaler (ça vous rappelle quelque chose ?). Ensuite, en vidant les écoles catholiques pour gonfler les rangs des manifestant-e-s, jusqu'à concurrence de 3 000. Cette mobilisation de la droite fut tellement réussie qu'il n'y eut pas moins de six arrestations !

Les tactiques de Pro-Vie – cette minorité tentant d'imposer sa morale à la majorité – ont d'ailleurs été chaudement dénoncées par les militant-e-s en faveur de l'avortement. D'après Judy Redick de l'OCAC, le but visé par Pro-Vie et l'Église catholique était la fermeture de la clinique Morgentaler. «Mais ils ont échoué», dit-elle. «La clinique ne fermera pas, peu importe le nombre de jeunes qu'ils sortiront des écoles.» Madame Redick s'est dit confiante de la victoire du libre choix, étant donné que des pays aussi fortement catholiques que l'Italie et le Québec avaient déjà gagné un plus grand accès à l'avortement.

F.P. / LVR

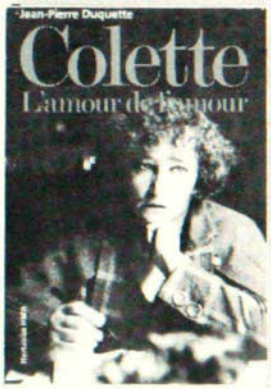


367 p.
17,95 $

LILY BRISCOE: UN AUTOPORTRAIT
MARY MEIGS
Collection L'Arbre

S'identifiant à l'artiste peintre Lily Briscoe, personnage de Virginia Woolf, Mary Meigs se raconte et, à travers ses voyages, fait revivre pour ses lecteurs, sa famille et ses amis: Marie-Claire Blais, Barbara Deming, Edmund Wilson, etc.

Vous découvrirez une femme déterminée, à l'écoute de ses voix intérieures.



223 p.
14,95 $

COLETTE
L'amour de l'amour
JEAN-PIERRE DUQUETTE
Collection Constantes

Amour-fatalité, refus et acceptation de cette implacable tyrannie, puis nostalgie de la pureté perdue, voilà le coeur des romans de Colette.

25
A N S
D'ÉDITION

éditions hurtubise hmh ltée
7360, boulevard Newman
Ville LaSalle (Québec)
H8N 1X2
Téléphone (514) 364 0323

La



À Paris, en novembre, Hélène Pedneault rencontrait l'une des femmes de sa vie: la grande écrivaine et délinquante Christiane Rochefort, celle qui, 27 ans après ***Le Repos du guerrier****, continue de défendre la terre et ses enfants d'abord.*

Christiane Rochefort

vie d'abord

par Hélène Pedneault

Denise Boucher m'avait bien dit que j'allais tomber en amour avec elle quand j'allais la rencontrer. C'est sa grande amie. Eh bien, c'est arrivé. Comment faire autrement ? Dans mon panthéon personnel, celui où je chéris «mes grandes vivantes», Christiane Rochefort occupe une place de choix, avec Barbara, de Beauvoir, Duras et quelques autres. Depuis longtemps. C'est la première femme écrivain par qui j'ai eu le goût d'être influencée. Avant c'était Prévert, Vian, quelques autres, tous masculins. La première femme ce fut elle. Je ne pouvais pas mieux tomber. Je pouvais aussi m'identifier comme délinquante à une autre délinquante pour qui j'avais du respect. Ça aide à se supporter quand, dans les moments de dépression, on souhaiterait presque rentrer dans le rang, ou se faire couper la langue ou se faire poser un commutateur pour éteindre la différence qui finit par faire mal.

Pendant l'entrevue, je ne l'ai pas tutoyée. Même si c'est quelqu'un avec qui j'ai pu être instantanément à l'aise. Pourtant, dans l'entrevue écrite, je la tutoie. Vous verrez. Disons que je le fais rétrospectivement. Je tutoyais spontanément son amie Liliane : «Pourquoi tu tutoies Liliane et pas moi ?» alors je lui fais plaisir maintenant.

Et avec elle, on ne parle que d'une chose, même si on peut parler de n'importe quoi : de l'écriture.

«Il y a des textes de grâce qui me tombent dans la main, souvent le matin à l'heure où je m'éveille. Je mets quelque chose sur papier, et parfois je ne peux plus le changer : c'est un climat, une identification entre les mots, et je sais qu'il y a quelque chose dans ce truc.

«Je crois que c'est du surréalisme, sauf que ce n'est pas un surréalisme du complet hasard. C'est un hasard qui a un sens, c'est un vrai message que je ne sais pas déchiffrer. Le livre que je viens d'écrire, *Le Monde est comme deux chevaux*, a commencé comme ça, d'ailleurs ; après, j'ai creusé et d'autres textes sont venus dans le même climat.»

HP : *Dirais-tu que ça vient directement de l'inconscient ?*
CR : Moi, je mêle inconscient et subconscient. Je ne crois pas à l'inconscient. Je crois que tout est emmagasiné dans le cerveau, et qu'il se passe alors un trafic de synthèses, non contrôlé par le discours, par le mental. Tout communique quand on a des synapses en bon état. Le cerveau est un super ordinateur, vivant en plus, ce qui n'est pas rien. Mais c'est peut-être parce que j'ai beaucoup travaillé l'écriture que ça sort comme ça maintenant. Ça ne vient pas tout seul.

HP : *Ces textes qui sortent brusquement te font-ils peur parfois ?*
CR : Oui, ça m'arrive. Quelle bonne question !

HP : *Ça m'arrive à moi aussi...*
CR : Voilà pourquoi il faut que ce soit des écrivains qui interviewent des écrivains ! Il y a un passage dans mon dernier livre qui est arrivé comme ça et que j'ai refusé : c'est celui de la torture, du type au fond de sa prison. Et j'ai aussi écrit un poème, l'hymne des tortionnaires : celui-là je l'ai caché, c'était épouvantable. Il ne faut pas se poser de questions quand un truc comme ça sort de soi. J'aurais pu me dire : ma fille, où as-tu pris ça ? Ce que je ressentais, c'était l'horreur à 100 %. Un psychanalyste m'aurait dit: «Et alors, ma petite tortionnaire, cachée dans un coin...» Moi, je sais que je n'en suis pas une, mais c'est quand même dur.

HP : *Est-ce que la morale intervient parfois ?*
CR : Il ne faut pas, c'est interdit, parce que la morale fait partie du discours. S'il y en a une, elle sort toute seule au niveau de la sensation. Il y en a sûrement une dans ce dernier livre où il y a des hymnes à la terre, à la planète. On peut appeler ça de la morale, en fait c'est de l'amour : mais il y a une sorte de morale étant donné que la terre est agressée. Il y a morale quand on répond à l'agression, quand on résiste. Et cela fait partie de moi. Mais ce n'est pas la morale ordinaire qui empêche de dire des choses dégoûtantes ou des mots épouvantables. Je n'en veux pas de celle-là.

Vous voyez comment elle est ? Elle vient de publier, en octobre, *Le Monde est comme deux chevaux*, chez Grasset. Pour moi, ce livre est une splendeur, le plus beau peut-être, le plus audacieux dans sa forme. On le lit. On va le relire. Et même si on ne sait pas si c'est un essai poétique, un roman ou un conte, c'est indéniablement un livre de Christiane Rochefort. Entre mille, on le reconnaîtrait comme venant de sa main, de son coeur, de son cerveau, tous trois fusionnés.

Ce livre est un cri en même temps qu'un silence. Il dit non à la violence, à l'imbécillité, à l'agression, à l'horreur. Il dit oui au peuple qui cherche, aux vols de martinets, à l'amour. «On n'est pas organisés, on est organiques.» Mais ce livre dit tellement de choses qu'il se fait trahir à tout coup s'il

Photo : Hélène Pedneault

"Quel type de femme et d'homme Rochefort met-elle en scène? Des mutants. Voilà des gens qui refusent les conduites adultes, la tranquillité, la mesure, les sentiments tièdes, pour s'engager dans un combat, une passion dévorante."

GÉRALD-HUMBERT GOURY,
Magazine littéraire, avril 1976.

n'est pas lu. Les têtes de chapitres, à elles seules, parlent fort : *Exercices pour ne pas espérer, Chant de l'exil at home, Eux aussi ça ne va pas, Lamentation de classes, Lamentation culturelle : je veux faire partie, Un jour on ne sera plus nécessaires...*

À Paris, l'automne dernier, la critique faisait silence. Au Québec, rien. Dans la majorité des librairies, il ne paraît même pas dans les étalages habituels de nouveautés. C'est pourtant une auteure qui vend. *Le Repos du guerrier* à plus d'un million d'exemplaires, d'autres titres à plus de 200 000 copies. Alors, que se passe-t-il ? Peut-être la même chose que pour bien des écrivain-e-s : c'est souvent leur meilleur livre qui passe inaperçu.

HP : *Comment qualifierais-tu ton dernier livre ?*
CR : C'est Denise Boucher qui a trouvé la meilleure façon de l'exprimer. Elle m'a dit : «Ce livre est un livre de la défaite, mais tu défais la défaite.» C'est extraordinaire. Au moins voilà quelqu'un qui me rend mon livre. Quant à lui mettre une étiquette, c'est difficile. Moi, je considère avoir fait un roman ou un conte : pas un conte oriental, mais un conte occidental. Pas à tiroirs, mais à approches concentriques. Un conte en spirale. Pour moi c'est la suite de mon livre *Archaos*.

Je sais que c'est un livre difficile, qu'il faut se reposer pour le lire, et je l'ai donc envoyé à des gens qui ont le temps de lire. J'ai des retours déjà, des retours «compris», alors le livre recommence à être lui-même. Il se reconstruit, il ressuscite quand les retours sont bons.

C'est ça l'amour

«Les martinets arrivent tous à la même heure pour la migration, et s'en vont tous en même temps le même jour. Ça me procure une émotion infinie, énorme. C'est ça l'amour, cette fusion. C'est être parmi. C'est ça l'amour, plus que les avatars de la passion qui vient, qui va, et dont on ne sait pas quoi faire, dont on ne sait pas se servir.

«J'admire le sérieux, la rigueur, l'héroïsme des oies, des outardes, de tous ces oiseaux migrateurs et non migrateurs. Je reconnais que nous ne l'avons pas : nous sommes extrêmement pervertis, nous ne savons pas ce que nous devons manger, où il nous faut aller, quand. Nous ne faisons pas notre devoir animal, nous l'avons perdu, oublié.»



HP : *Se peut-il qu'on dise que tu as écrit un manifeste écologique ?*
CR : On verra. Oui, peut-être. Mais s'il est un manifeste écologique, c'est en plus. Je dis que c'est un exercice d'écriture, mais en fait je ne conçois pas le formel sans quelque chose dedans. Les nouveaux formalistes – les fameux «modernes» – qui essaient d'imposer une forme de discours à la création, sont des menteurs. Ils ne peuvent pas nier qu'ils ont un message à sortir, ne serait-ce que celui de leur impuissance. L'art est le seul truc qui parle au subconscient, à l'émotion et à l'âme des autres. Si les choses n'étaient qu'un discours, elles ne *seraient* pas, c'est simple.

HP : *Dans un très beau passage, tu fais un lien entre la peine d'amour et la peine d'amitié. C'est presque inédit comme thème, sauf Denise Boucher qui en a parlé dans une chanson.*
CR : Qui n'a pas été bouleversé par une histoire d'amitié terminée ?

HP : *L'amitié est très importante pour toi ?*
CR : L'amour aussi, d'ailleurs. Je trouve que les premiers temps de l'amour sont assez justes, il y a participation. Je parle d'un amour qui ne serait pas la rencontre de deux absences, ou ce quelque chose de très aliéné qu'on nous apprend à vivre. Mais le coup de foudre et la passion sont parfois des illuminations. Sauf qu'on ne sait pas quoi faire avec et qu'on finit par le perdre, l'amour. En amitié, on est sûrs qu'on a quelque chose à faire ensemble, et ce n'est pas le sexe.

HP : *Y aurait-il plus de gratuité dans l'amitié ?*
CR : Non, je ne pense pas. La sexualité y est, mais sous une autre forme. La sexualité n'est pas la génitalité, on confond souvent. Le sexe est partout. Quand je suis au milieu d'un vol de martinets par exemple, j'éprouve une sensation physique et sensuelle : pas génitale, mais sensuelle.

HP : *Dans* Le Monde..., *il y a deux personnages non identifiés, un* Il *et un* Elle...
CR : Ils ne sont pas très équivalents. Le *Il* est un peu occulté parce que c'est un Blanc, adulte et mâle, qui appartient plus au rang des oppresseurs. Alors il trouve plus difficilement sa place. Il est assez affligé. *Elle*, par contre, arrive à se renforcer, à s'appartenir, plus facilement que lui.

HP : *Ce livre semble t'avoir beaucoup nourrie comme écrivaine ?*
CR : Je crois qu'il m'a fait avancer en écriture. Je sais travailler maintenant. Avant, j'écrivais dans un système spontané de nombreux niveaux – sans m'en apercevoir – et maintenant j'ai appris la fouille archéologique. J'ai mis du temps à arriver à mon écriture à moi, et j'ai moins de doutes après ce livre. Je voudrais en faire encore des livres comme ça.

HP : *J'ai lu une entrevue avec toi dans* Le Monde *qui titrait :* Le désespoir de Christiane Rochefort *pour qualifier ton dernier livre. Est-ce du désespoir ou de l'exaspération ?*
CR : Il y a de l'exaspération, mais j'ai bien dit le mot désespoir. Mais attention ! C'est *dé-espoir*, c'est-à-dire le non-espoir. Ce n'est pas le désespoir où on ne croit plus à rien, où on veut tout laisser tomber et mourir. Je propose là-dedans un travail d'ascèse que j'ai essayé de faire moi-même.

Le prophète Amos dit : «Tuez l'espoir, l'espoir est un piège, c'est comme ça qu'ils vont vous attraper.» C'est avec l'espoir qu'on nous attrape. Alors il faut faire des exercices pour ne plus espérer. Mais ne plus espérer, ce n'est pas être désespéré : c'est ne plus avoir devant soi cette espèce de leurre, d'illusion qu'est l'espoir, et qui nous empêche d'être dans le présent.

HP : *Peut-on faire un lien avec les relations amoureuses où on dit qu'il vaut mieux ne pas avoir d'attentes ?*
CR : Oui, c'est semblable. Mais personne n'y arrive vraiment. J'ai essayé de vivre des histoires où on ne sait même pas si on va aimer encore le lendemain matin. C'est épatant quand on y arrive, mais il n'y a rien à faire, à un moment l'espoir nous rattrape.

HP : *C'est la même chose pour la situation mondiale...*
CR : Oui... mais en général je suis plongée dans une sorte d'espérance, c'est plus fort que moi, tout ce livre en est la preuve,

BOUQUINEZ À L'AISE À
AGENCE DU LIVRE
1246 rue St-Denis Montréal
Tél.: 844-6896

d'ailleurs. J'y ai échappé quelques instants quand je faisais mes exercices pour ne pas espérer. Qu'est-ce qu'on fait quand on n'espère plus ? Qu'est-ce qu'il nous reste ? On continue quand même. Pourquoi ? Parce c'est notre nature : sans espérer, on fait pareil, c'est-à-dire qu'on résiste. Mais le mot «résiste» contient forcément de l'espérance. Alors il faut dire simplement : on continue.

Lorsqu'on a pris conscience que l'espoir est un piège, une espèce de décantation se fait, et on arrive à l'idée d'être vraiment forte soi-même et c'est tout. Chacun dans son coin, chacun pour soi, mais pas au sens individualiste, au sens de «chacun en soi» plus exactement. Comme ça, si on se rencontre, on se reconnaît parce qu'il y a des signes de parenté... Les parents d'âme, ce sont ceux-là que j'appelle le peuple ou la tribu dans mon livre.

HP : *Dans cet esprit de ne plus espérer, t'arrive-t-il parfois de penser d'arrêter d'écrire ?*
CR : Ah jamais !... C'est dans ma nature, c'est comme ça, et puis merde et puis diable !...

HP : *Est-ce une question de vie ou de survie ?*
CR : De vie. Je ne me pose pas la question, je le fais.

HP : *Ton livre a aussi un* coeur *où tu utilises une information réelle – celle que tout le monde entend à la télé, à la radio, ou lit dans les journaux – que tu travailles en lui faisant dire ce qu'elle dit vraiment...*
CR : En lui faisant cracher ce qu'elle a à dire, ce qui est le contraire de la déformation. Ce qui est devenu important, ce n'est pas l'information elle-même – parce que les meurtres, les crimes, les horreurs, on marche dedans, on a du sang jusqu'au nez – mais c'est la façon dont on nous la donne, de telle sorte et en si grand nombre que l'horreur en est effacée. Et pour lui rendre son horreur, il fallait la pervertir, la subvertir plus exactement, par le double sens, le sarcasme, l'ironie.

Par exemple, je dis, au sujet du Boeing de la Korean Airlines abattu par les Soviétiques : «269 espions secrets même pour eux-mêmes trouvent la mort au cours d'un safari-photos.» Il fallait que je rentre dans l'horreur pour le faire. C'était dur, pénible ; certaines nouvelles m'ont coûté plusieurs jours de réflexion. J'ai encore lu récemment dans le journal : «Au mois de septembre, il n'y a eu que 100 morts au Liban.» Pas mal, non ? Je l'ai appelée *Septembre rose*...

HP : *Ton livre est un hommage à la vie, en fait ?*
CR : Oui. J'aime ça la vie, moi. Pas toi ?

"Si les chenilles avaient des analystes, elles ne deviendraient jamais des papillons."

CHRISTIANE ROCHEFORT,
Les Enfants d'abord

Quand j'ai lu son avant-dernier livre, *Quand tu vas chez les femmes*, j'ai été obligée de me dire : elle doit avoir de très bonnes raisons pour avoir écrit ça. Je lui ai fait confiance. Mais n'empêche : pourquoi a-t-elle écrit cette sordide histoire de sadomasochisme ? Qu'avait-elle en tête ? Les réactions ont été violentes. Un critique français a proclamé bien haut que ce livre justifiait le rétablissement de la censure. Rien de moins. Et pourtant, c'était un libre penseur.

Je n'aime pas demander de justifications à qui que ce soit. Alors je l'ai questionnée sur ses motifs.

HP : Quand tu vas chez les femmes *a choqué beaucoup de gens. Plusieurs n'ont même pas pu en terminer la lecture. As-tu compris toi-même pourquoi tu l'avais écrit ?*
CR : Non. Je me suis réveillée un matin avec un ethnologue qui revenait d'Amazonie, en situation d'échec, et une fille rue Saint-Denis[2] qui avait un fouet. Et ça a continué, à ma grande surprise. Ça me gênait. Ça ne me ressemblait pas du tout. Je déteste les rapports dominé/dominant, et je me souviens d'avoir rompu avec un homme qui m'avait dit : «Tu peux mettre des limites tant que tu veux, mais il n'y a pas autre chose dans la vie que les rapports dominé/dominant. C'est la vie.»

Je n'ai pas choisi ce sujet, il m'a choisie. C'est un truc que je regrette, et tout le temps que j'ai passé dans ce livre, je n'avais qu'une envie : qu'il soit fini. Mais il y avait une nécessité que je le finisse. Une fois fini, je me suis aperçu que c'était un exercice de style, et qu'il y avait tellement de degrés dans ce livre qu'on ne pouvait même plus les compter. Lorsqu'un jeune militant homosexuel prépare une manifestation de pervers, il est difficile de compter les degrés... Le droit des sadiques à exercer leur sadisme, qu'est-ce que c'est ?

HP : *Il y avait, dans ce livre aussi, des liens avec l'information...*



Photos : Magazine littéraire

CR : Oui. Par exemple, cette réunion à New York de femmes sado et maso, où les sados sont venues revendiquer leur droit au sadisme et les masos, leur bonheur d'être masochistes. J'y assistais avec des gens et nous en sommes sortis avec un grand malaise. Il y avait des cris dans la salle, du genre «SS Nazis». C'était une mode à New York.

Au même moment, il y avait une imitation des camps de concentration en Angleterre : il fallait payer pour se faire taper dessus, et très cher. Puis des camps en Amérique où des soldats venaient exprès subir des brimades. En France, les innombrables disciples de Bataille prétendaient qu'on était des arriérés sexuels si on n'était pas aussi des disciples de Bataille. Diverses choses comme ça traînaient partout et je me posais des questions. Sans trouver de réponse, parce que c'est un truc énorme.

Dans mon livre, je crois avoir surtout visé la mode de ça. Pas le sadomasochisme lui-même, mais son spectacle. Eros et Thanatos, je n'y crois pas, mais je reconnais que pour certaines personnes, c'est réel.

HP : *Alors ce livre est un pied-de-nez ?*
CR : Oui. Carrément une farce. Toutes les partouzes finissent en tartes à la crème !... On aurait dû s'en apercevoir quand même, ce n'est pas normal ! Ceux et celles qui ont encaissé le début, avec le type à quatre pattes et la fille au fouet, et qui ont pu continuer, se sont marrés.

HP : *Tu aurais pu ne pas le publier ?*
CR : Ça s'est fait presque naturellement. Peut-être parce qu'il se justifiait du point de vue de l'écriture. Quant au contenu, il posait des questions, mais ne les résolvait pas.

HP : *Avais-tu peur de la réaction des gens ?*
CR : Oui, je savais que je risquais un malentendu considérable avec mes braves lecteurs et lectrices, et en particulier les écolos. Je trouvais que c'était un sale coup à leur faire, ils n'allaient pas entrer là-dedans.

HP : *Considères-tu les avoir perdus ?*
CR : Normalement, s'ils n'ont pas perdu courage, ils devraient se trouver parfaitement bien avec celui-ci. Ils vont me reconnaître et ils sauront que j'ai fait un «coup» avec le livre précédent, une parenthèse.

En 1958, son premier titre, *Le Repos du guerrier*, est à la fois un scandale et un très gros succès. «Ce qui est important dans ce livre, ce n'est pas le sexe, c'est l'épreuve par laquelle on doit passer pour comprendre quelque chose. La véritable adaptation cinématographique de ce livre n'est pas le film qui porte ce nom, c'est *Théorème* de Pasolini. C'est le même sujet : le sexe comme voie de modification, comme chemin de compréhension.[3]»

Madame Duras

Début novembre 1984 : c'est la saison des prix littéraires parisiens. Et il y a Duras en nomination, enfin.

«Je voudrais bien qu'elle ait un de ces prix, mais je préférerais qu'elle ait le Fémina, parce que le Goncourt est devenu tellement n'importe quoi qu'il n'a plus d'odeur. Le jury qui va donner le prix à Duras à l'unanimité retrouvera son honneur. Marguerite n'a pas besoin d'un jury pour retrouver son honneur puisqu'elle ne l'a jamais perdu.»

En 1961, *Les Petits Enfants du siècle* s'attaque à l'urbanisme, aux grands ensembles, à la famille, à «la violence de l'architecture qui impose un mode de vie et de pensée».

En 1963, *Les Stances à Sophie* s'en prend au mariage. En 1966, *Une Rose pour Morrisson* préfigure les événements de mai 68. En 1969, *Printemps au parking* met en scène une relation trouble et profonde entre deux hommes.

En 1976, son essai *Les Enfants d'abord* survient comme une bombe. Au plus fort du féminisme, elle n'écrit pas sur les femmes mais sur les enfants. «Les femmes et les non-Blancs ayant crié assez fort, on leur a finalement consenti le statut d'opprimés. Mais on ne pense pas encore aux enfants, car ils se taisent. De tous les opprimés doués de parole, les enfants sont muets.»

En 1970, elle avait été du commando des féministes qui avaient déposé une couronne

PORTER LES COULEURS DE REMUE-MÉNAGE
C'EST PORTER PLUS LOIN LA PAROLE DES FEMMES!



Coton ouaté de qualité (50% coton, 50% polyester). Disponible en noir (imprimé blanc) et en blanc (imprimé bourgogne) en petit, médium, large, extra large.

COMMANDES POSTALES: chèque, mandat, Visa, Mastercard (inscrire le numéro de carte et la date d'expiration)

PRIX: 15$ + 1$ de frais postaux

les éditions du remue-ménage

4800 Henri-Julien, Mtl.
H2T 2E1 (514) 845-7850

à la femme du soldat inconnu. Elle a milité pendant deux ans puis s'est fatiguée. Elle n'est pas faite pour le militantisme, mais ses amies d'aujourd'hui sont les mêmes avec lesquelles elle avait organisé cette première manifestation, depuis passée à l'histoire du mouvement des femmes.

On la retrouve souvent à l'origine de quelque chose, attaquant des sujets auxquels personne n'avait réfléchi, quelques années avant tout le monde. Cette femme menue à la voix douce, aux yeux crasses et au sourire moqueur à plein temps, aime la délinquance et l'audace et, plus que tout, la vie.

HP : *Tu as toujours été dans l'audace...*
CR : Oui, mais sans m'en apercevoir vraiment. Dans chacun de mes livres, j'ai pris le contre-pied d'un certain nombre de choses bien précises, mais pas de tout : pas de la nature, pas des êtres véritables.

HP : *Et ce goût de la contestation, il te vient d'où ?*
CR : Je réfléchis à ça pour la première fois, mais c'est peut-être de l'instinct de conservation, de la légitime défense. La légitime défense aiguise le regard : je me souviens, petite, je voyais une part de leur réalité derrière les masques des grandes personnes. Je défendais ma peau. Ça doit venir de là...

HP : *C'est ce que tu fais encore ?*
CR : Oui. Je défends la peau de la terre et tout ce qu'il y a dessus, excepté les humains. Parce que ceux-là, tant pis pour eux...

HP : *Vous êtes quelques-unes en ce moment, en écriture, à ne pas tenir le langage qu'il faut...*
CR : Oui, il y a quelques femmes branchées ces temps-ci : Catherine Rihoit, Annie Ernaux ; Marguerite Duras et Nathalie Sarraute dans les plus âgées. Une forme de vie a l'air d'appartenir plus aux femmes. Certains garçons commencent à s'y mettre : Benoziglio, quelques Italiens... Cette liaison de l'âme, de la forme et de la chose restée vivante à travers toutes les transpositions de l'art semble être tombée entre les mains des femmes, en ce moment.

HP : *As-tu atteint ce que tu voulais atteindre au moment où tu as commencé à écrire ?*
CR : Non, pas encore. Je crois que, dans la vie, on n'atteint que des fragments, pas l'ensemble. Dans les trois dernières pages d'*Archaos*, j'ai un bon fragment de ce que je voulais atteindre. Il y a, de temps en temps, des passages comme ça. Mais dans *Archaos*, il y en a peut-être un peu plus. Je suis contente de l'avoir mis au jour et d'avoir pratiqué une nouvelle recherche à l'intérieur de l'écriture.

HP : *De toutes ces années d'écriture, est-ce le plaisir qui te reste le plus fort, ou est-ce la fameuse angoisse de la page blanche dont bien des écrivains se plaignent ?*
CR : Qui se plaint de ça ? Moi je suis dans le plaisir. C'est la joie, la jubilation dans certains cas, quand tout va bien.

HP : *Quelle différence fais-tu entre le plaisir et la joie ?*
CR : C'est le degré d'amplitude ou de profondeur qui fait la différence. Je me souviens d'avoir littéralement joui en écrivant. Du côté de la poitrine, il y a un plexus : l'âme doit être là, j'imagine. En tout cas, on aurait bien dit que je la sentais, cette âme, pendant que j'écrivais les dernières pages d'*Archaos*. J'étais complètement dilatée. Il y avait une adéquation complète entre moi et ce qui se mettait sur le papier. C'était extraordinaire et je n'ai jamais oublié cette sensation.

Je ne pouvais pas redescendre mais je ne pouvais pas empêcher que mon livre soit fini. «J'aime ton âme immortelle» : je ne pouvais pas aller plus loin. C'était la surprise complète.

HP : *Et le prochain livre, c'est quoi ?*
CR : Comment le saurais-je ? J'ai le nez en l'air, la main tendue, j'attends qu'il pleuve, mais en essayant de me mettre dans l'état. Tiens, il faudrait faire ce portrait de l'écrivain – ce serait drôle – le nez en l'air, la tête ouverte et les mains tendues. Là, comme une éponge immergée...

Vous voyez ? Elle est comme ça, Christiane Rochefort.

1/ *Archaos ou le jardin étincelant*, paru en 1973, est épuisé pour l'instant mais en voie de réédition en livre de poche. Christiane Rochefort préfère cette dernière version, revue et corrigée, à l'édition originale chez Grasset.
2/ Rue de Paris où il y a beaucoup de prostituées... et de clients.
3/ Toutes les citations entre guillemets sont tirées du *Magazine littéraire* d'avril 1976.

Photo : Hélène Pedneault

Bibliographie de Christiane Rochefort

1958 : *Le Repos du guerrier*, roman, Livre de poche.
1961 : *Les Petits Enfants du siècle*, roman, Livre de poche.
1963 : *Les Stances à Sophie*, roman, Livre de poche.
1966 : *Une Rose pour Morrisson*, roman, Livre de poche.
1969 : *Printemps au parking*, roman, Livre de poche.
1970 : *C'est bizarre l'écriture*, récit, Éd. Grasset. (Paru au Québec sous le titre *Le Journal du printemps*, Éd. l'Étincelle, 1977)
1973 : *Archaos ou le jardin étincelant*, roman, Livre de poche.
1975 : *Encore heureux qu'on va vers l'été*, roman, Livre de poche.
1976 : *Les Enfants d'abord*, essai, Éd. Grasset ; avril : numéro spécial du *Magazine littéraire*.
1982 : *Quand tu vas chez les femmes*, roman, Livre de poche.
1984 : *Le Monde est comme deux chevaux*, conte, Éd. Grasset, coll. La part obscure.




PIÈGE

LA GARDE PARTAGÉE OU LIBÉRATION?

par Dominique Legault et Dominique Pineault

***Kramer** vs quoi?*
Qu'y a-t-il derrière le discours des «nouveaux pères» exigeant la garde partagée?

Avec la garde partagée, on avait enfin trouvé le remède miracle aux éternelles querelles des parents divorcés ou séparés. L'enfant vivrait une semaine chez maman, une semaine chez papa ! Maman retrouverait ainsi une grande liberté. Papa, lui, aurait la chance de devenir ce «père d'un type nouveau» prêt à participer à l'éducation de ses enfants, une expérience fascinante et enrichissante que plusieurs hommes semblent tout juste découvrir !

La garde partagée ou conjointe, ce concept avant-gardiste et de plus en plus populaire, semble réconcilier plusieurs de nos désirs : une maternité physiquement moins contraignante, une plus grande implication des pères, donc une redéfinition des rôles parentaux. Bref, la libération de la maternité ! Et, effectivement, c'est ainsi que la vivent déjà, autour de vous et de nous, plusieurs femmes, hommes et enfants. Mais cela risque de changer, et la formule libératrice de se transformer en piège pour les femmes.

Au Québec, en effet, la garde partagée est revendiquée par certains groupes «masculinistes» qui souhaitent l'intégration dans la loi d'une formule pour l'instant adoptée à l'amiable par les parents. En théorie, ces «nouveaux pères» demandent la garde partagée pour assumer leurs responsabilités, participer à l'éducation de leur progéniture et ce au nom du «meilleur intérêt de l'enfant».

Photo : Louise Lemieux

Mais se pourrait-il qu'en pratique, au-delà d'intentions si louables, la garde partagée serve à plusieurs d'entre eux de moyen pour se défiler de l'obligation de payer une pension alimentaire ? Se pourrait-il que les femmes soient dupes d'un marché truqué où elles se retrouveront encore seules à s'occuper des enfants, mais avec moins d'argent ? L'exemple américain pourrait nous mettre en garde.

Ainsi, la garde partagée serait une arme à deux tranchants. Mais, avant d'aller plus loin, comment est-elle vécue, dans les faits, par de plus en plus de Québécoises ? Quels sont ses avantages ? Ses inconvénients ?

Le besoin du père

«J'ai longtemps pensé qu'il était plus simple pour une femme d'élever un enfant seule, sans mari ou chum.» Anne a 33 ans et travaille comme réceptionniste dans un hôpital. Elle étudie à temps partiel. Il y a cinq ans, lors de son divorce, il n'était nullement question pour elle d'entreprendre une garde partagée avec le père de son enfant. Pourtant, en bon père «cool» et à la mode, Simon en souleva la possibilité.

«À cette époque, mon mari vivait une période de grande "libération", il sortait, buvait beaucoup et n'était pas prêt à s'occuper du petit; il n'en avait aucune envie». Anne a demandé et obtenu la garde de son fils. Simon devait payer une pension alimentaire et avait un droit de visite d'une fin de semaine sur deux.

«Au début, je trouvais tellement plus facile de garder Sébastien chez nous et je sentais son père trop irresponsable pour bien s'en occuper. Surtout le dimanche soir, quand Sébastien revenait chez moi mal habillé avec sa poche remplie de linge sale. Puis, peu à peu, le vent a tourné: Simon avait besoin de voir Sébastien et de s'en occuper. Évidemment la présence d'un enfant qui parle, qui rit devient plus intéressante. Moi-même, j'ai compris une chose fondamentale dans ma relation avec mon fils: Sébastien aime son père et ne doit pas se sentir abandonné par lui. C'est pourquoi, progressivement, nous en sommes venus à vivre une garde partagée.»

Sébastien vit maintenant trois jours chez son père et quatre jours chez Anne. Mais ce n'est pas une garde totalement partagée. Anne conserve l'entière responsabilité financière de son fils. De plus, elle passe beaucoup plus de temps, toutes les fins de semaine, avec Sébastien. Pourtant, quand il faut choisir pour la garderie ou l'école, Simon prend part aux décisions, au nom du droit des pères. Un droit qu'il n'invoque pas trop souvent quand il s'agit de payer ou de passer du temps avec son fils.

«J'aime quand même mieux vivre une garde partagée comme celle-là que rien du tout, conclut Anne. Je trouve très important pour l'épanouissement de Sébastien que son père s'occupe de lui. Ça aide à briser la cellule trop étroite et étouffante de la famille.»

Plus de disponibilité

Quand Martine et Hubert se sont séparés, il y a deux ans et demi, François avait

deux ans. Martine travaillait à temps partiel dans un hôpital et militait à l'exécutif de son syndicat. Hubert s'était toujours beaucoup occupé de l'enfant, n'hésitant pas à prendre plus de responsabilités lorsque la mère était débordée par son travail syndical. François s'étant attaché également à ses deux parents, ils ont jugé bon dans son intérêt d'essayer la garde partagée.

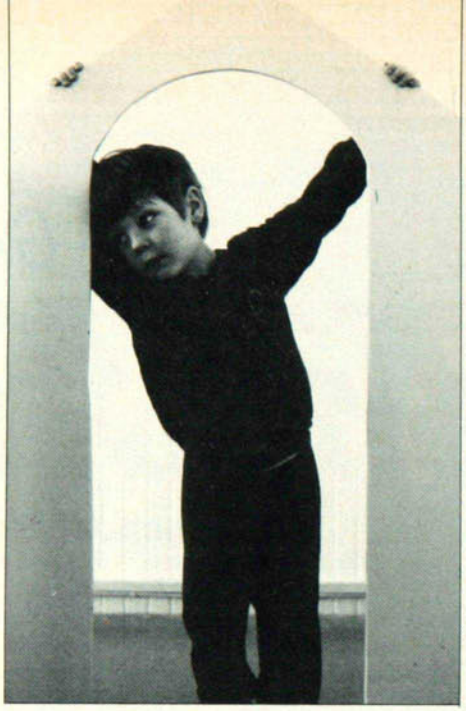
La première année fut très difficile: «La séparation n'était pas complètement assumée et il y avait beaucoup d'agressivité et d'émotivité dans l'air. Hubert passait tous les matins prendre le petit pour l'amener à la garderie. Cela nous forçait à avoir des rapports quotidiens à un moment où nous aurions eu besoin de prendre nos distances.»

«Il y avait aussi la compétition entre nous, pour l'amour de François, explique Martine. Hubert craignait que je lui enlève son fils. Et moi, j'étais réticente face à la garde partagée, anticipant des effets négatifs pour François. Nous avions aussi des divergences sur la façon d'éduquer notre enfant. À l'époque, Hubert était extrêmement permissif, ce que je jugeais néfaste. Et comme le dialogue était presque impossible entre nous deux, il était difficile de régler ces différends».

François a senti qu'il y avait des conflits entre ses parents et en a profité pour exercer sur eux une sorte de chantage: «Par exemple, s'il ne voulait pas se coucher le soir, il se mettait à pleurer et à demander son père. Ce qui me mettait le coeur à l'envers. Lorsque Hubert et moi nous sommes aperçus qu'il faisait la même chose avec nous deux, nous avons rapidement cessé de marcher dans son jeu. Mais pour régler ce genre de problème, il faut être capables de se parler. Maintenant, nous avons des ententes et des règles sur ce qui nous semble le plus important dans l'éducation de notre enfant. Pour les détails, François sait qu'il y a des différences, des choses qu'il fait chez sa mère et pas chez son père.» Après deux ans et demi, Martine considère que la garde partagée est la meilleure solution pour elle et son fils: «Je suis retournée aux études à temps plein, ce que je n'aurais sûrement pas pu faire sans une garde partagée. Hubert et moi subvenons aux besoins de François au prorata de nos revenus. Non seulement la garde partagée me donne du temps pour moi, mais elle me rend plus disponible pour mon fils, ajoute Martine. On ne peut nier qu'une mère qui se retrouve seule face à la responsabilité d'élever son enfant en arrive à être fatiguée, débordée et à accorder une moins bonne attention à l'enfant».

Briser les rôles

La garde partagée peut avoir pour effet de multiplier rapidement le nombre des personnes impliquées. Ève a une petite fille de trois ans qu'elle «partage» avec Jean, qui, lui, vit avec une femme assumant aussi une



garde partagée. Ève vit avec Mathieu; celui-ci a aussi une petite fille de trois ans qu'il «partage» avec Marie. «Heureusement que mon ex-mari travaille dans l'informatique, blague Ève; quand vient le temps de planifier les vacances, on met les horaires de tout le monde dans l'ordinateur».

Pour Ève, un des avantages de la garde partagée est d'aider à briser les rôles traditionnels: «En partageant, tu n'as pas le choix, tu es obligée de casser tout sentiment de possession excessif face à l'enfant. Cela amène une certaine distanciation qui t'aide à percevoir l'enfant comme un individu autonome, autre, qui ne fait pas partie de toi. Ce que lui vit et ce que toi tu vis, ce n'est pas la même chose. Tu n'es pas la seule à le contrôler.»

Mais, selon elle, il ne faut pas nécessairement voir la garde partagée comme la solution qui va régler définitivement tous les problèmes de la famille. «Il ne faut pas idéaliser la garde partagée "au boutte", au point de te séparer si tu vis encore avec ton conjoint! Pour moi, la garde partagée n'est ni un principe ni un modèle, c'est une alternative face à la séparation. Il ne faut faut pas oublier que, pour réussir, la garde partagée demande un certain respect mutuel et une grande confiance en l'autre, en ses capacités à prendre ses responsabilités, face à l'éducation de l'enfant.»

La mère, toujours recommencée

À l'heure actuelle, ni la loi sur le divorce ni le Code civil ne mentionnent la garde partagée. Par contre, l'absence de dispositions législatives fait en sorte qu'elle n'est pas prohibée non plus. En fait, les tribunaux québécois ne l'accordent ni ne l'imposent jamais si l'un des parents ne la désire pas. Résultat : la garde partagée ne représente guère plus de 3 % des jugements de la Cour supérieure, quand elle statue sur des cas de garde d'enfant.

Traditionnellement, les tribunaux accordent la garde entière à l'un des parents, avec droit de visite à l'autre. Bien qu'il n'y ait pas de présomption (enchassée dans un texte de loi) en faveur d'un des parents, en réalité la plupart des juges québécois accordent encore la garde aux femmes. *Accordaient*, faudrait-il dire : en février dernier, un juge de la Cour d'appel décidait d'accorder la garde de son enfant à un père. Il invoqua pour cela le changement des mentalités et pour la première fois au Québec, remit en question le fait que la mère soit *nécessairement* la meilleure personne pour soigner l'enfant. Ce précédent indique-t-il une nouvelle tendance profonde de la justice [1] ? Vu le conservatisme des juges, probablement pas.

En 1985 au Québec, alors qu'une union sur deux aboutit à une séparation, il demeure que, dans 85 % des cas, c'est la mère qui se retrouve avec le ou les enfants.

D'après certains groupes masculinistes, il faut attribuer cette situation à l'injustice d'un système judiciaire sexiste et conservateur qui défavorise les hommes, en se pliant à «une puissante norme culturelle, selon laquelle il ne faut pas séparer la mère de ses enfants.» Raymond Denis, du collectif Hom-Info, fait aussi valoir qu'un père qui souhaite s'intéresser à l'éducation de ses enfants verra son rôle réduit par les tribunaux à celui de pourvoyeur et de père de fin de semaine[2]. Quant à l'Association des hommes séparés et divorcés, elle soutient que le droit de visite limité consenti au père est le principal facteur qui l'amène graduellement à se désintéresser de son enfant[3].

Dans un article de la revue *Hom-Info*, un père anonyme accuse aussi les difficultés du système judiciaire : «La plupart des père divorcés démissionnent face aux luttes difficiles et aux coûts exorbitants (...) ils se résignent à ne pas avoir de rôle dans l'éducation et face au bien-être de l'enfant[4].»

Pour ces masculinistes, «l'absence» des pères est due à l'absence de reconnaissance de la paternité par la justice canadienne. Leur remède ? L'intégration de la garde partagée dans la loi. Les pères américains y avaient déjà pensé.

Une espèce rare

Aux États-Unis, la garde partagée a été revendiquée par le mouvement de défense des «droits des pères». Vingt-sept des 50 États ont maintenant une législation en faveur de la garde partagée.

Ainsi, en Californie, la présomption de garde légale à la mère a été remplacée par une présomption de garde physique partagée. Cela signifie que la garde partagée devient le principe de base en matière de garde d'enfant. Lors d'un divorce, si un des parents n'est pas d'accord avec la garde partagée, il devra prouver que l'autre est incapable de subvenir aux besoins de l'enfant.

De plus, un juge peut imposer la garde physique partagée à des parents non consentants (cela apparaît néanmoins irréaliste puisqu'une telle formule doit, pour être applicable, reposer sur l'entente des pa-

Photo : Louise Lemieux

rents). Comble d'ironie, on a même vu des juges ordonner la garde partagée à des parents vivant à 200 milles l'un de l'autre !

De tels changements à la loi ont-ils au moins favorisé un plus grand engagement des pères américains à l'endroit de leurs enfants ? Ce n'est pas si sûr. Selon une étude californienne, dans 88 % à 90 % des cas de divorce, c'est encore la mère qui reçoit la garde des enfants[5]. La raison ? C'est encore elle qui la demande ! Apparemment, les pères d'un type nouveau sont, au contraire, de plus en plus rares. En 1968, 20 % des pères réclamaient la garde totale ou partagée de leurs enfants : en 1972, 13 % ; en 1977, 7,9 %.

Pourtant, ceux qui la demandent l'obtiennent davantage : 35 % d'entre eux en 1968, 37 % en 1972 et 63 % en 1977 ! Il faut en conclure que même si les pères californiens ont beaucoup plus de facilité à obtenir la garde, ils ne courent pas après. Les hommes québécois sont-ils si différents ? Ou ne faut-il pas admettre que, contrairement à l'hypothèse des masculinistes, le fait que 85 % des «enfants du divorce» vivent avec leur mère reflète non pas une justice biaisée mais bel et bien un choix de la part des pères ?

D'ailleurs, selon une autre étude américaine, de Frank Furstenberg[6], la moitié des enfants de parents divorcés n'avaient pas vu leur père durant la dernière année. Les pères en général n'auraient donc pas tellement changé.

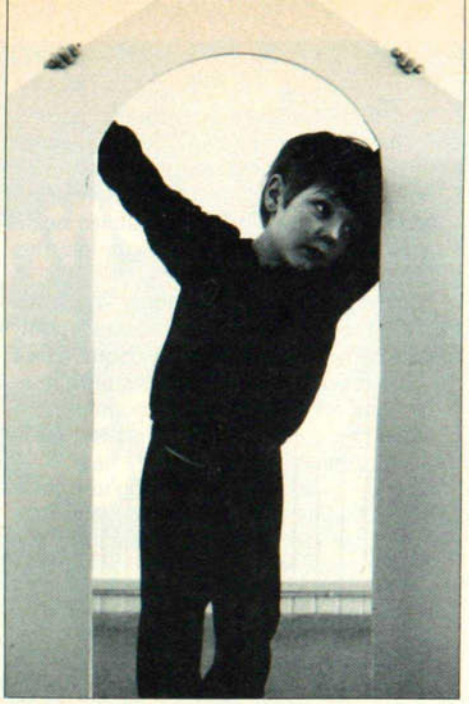
Kramer vs quoi?

Aux États-Unis toujours, le nombre de pères élevant seuls leurs enfants diminue, alors que le nombre d'hommes vivant seuls augmente deux fois plus vite que celui des femmes vivant seules, notait Barbara Ehrenreich[7]. Comment expliquer dans un tel contexte la mise en place de lois instaurant la garde partagée ?

Comment se fait-il que la loi se soit transformée pour en faciliter l'obtention aux pères alors que dans les faits, ils sont de moins en moins nombreux à s'occuper de leurs enfants ? Si, comme les chiffres nous le disent, une très petite minorité de pères désirant la garde de leurs enfants était effectivement brimée par la loi, comment cette très petite minorité a-t-elle réussi à obtenir des changements la favorisant nettement ?

Derrière le beau discours des papas du genre *Kramer vs Kramer*, ne faut-il pas aller voir à quoi a réellement servi leur plaidoyer ? Si on a monté en épingle l'injustice réelle faite à quelques hommes, c'est peut-être que la plupart des pères ont des intérêts économiques à provoquer des changements légaux ?

Car – ô surprise ! – parallèlement à ces transformations légales survenues dans 27 États américains, les tribunaux américains accordent de moins en moins de pensions alimentaires aux ex-épouses ainsi qu'à leurs enfants. C'est logique comme corollaire de la garde partagée, non ? Si les pères



et les mères s'occupent des enfants moitié/moitié, pourquoi les pères paieraient-ils des pensions aux femmes ? Après tout, ils ont les mêmes dépenses à assumer, non ?

Or, les femmes, elles, n'ont pas les mêmes revenus au départ. Moins rémunérées – quand elles le sont – que les hommes, les mères sont toujours financièrement perdantes au moment d'une séparation. Selon la sociologue Lenore Witzman, dans l'année suivant le divorce, 73 % des femmes accusent une baisse de revenu, alors que les hommes voient le leur augmenter de 42 %[8] (d'autant plus qu'environ 75 % des pères ne paient pas, ou très irrégulièrement, leur pension alimentaire).

D'autre part, les deux juristes américains Mnookin et Kornhauser précisent que si la règle n'accorde plus de préférence selon le sexe, cela donne un plus grand pouvoir de négociations aux hommes[9]. Et comme les pères en général tiennent moins que les mères à avoir la garde des enfants, le résultat est ce que les chiffres montrent : il n'y a pas vraiment plus d'Américains à s'occuper de leurs enfants qu'autrefois et ils paient en moyenne moins de pensions alimentaires. Précisons que ces deux juristes sont des hommes qu'on ne saurait taxer de parti pris féministe.

Effets pervers

L'adoption au Québec de dispositions légales sur la garde partagée, tel que souhaité par les groupes d'hommes, aurait-elle les mêmes effets pour les Québécoises ? On peut le supposer.

BOUQUINEZ À L'AISE À
AGENCE DU LIVRE
1246 rue St-Denis Montréal
Tél.: 844-6896

Mais qu'en pensent les trois mères interrogées plus tôt, mieux en mesure de jauger aussi les aspects humains de l'affaire ? «Ce serait une hérésie que d'imposer légalement la garde partagée, ça irait à l'encontre même de son esprit !», s'étonne Ève. Hérésie, non-sens, ineptie ! Anne et Martine sont d'accord.

Anne croit qu'une telle présomption de garde partagée aurait été néfaste dans son cas : «Si jamais la loi avait permis à Simon d'avoir une garde partagée sans mon assentiment, je me serais battue à mort pour la lui enlever. J'aurais fait une preuve d'alcoolisme, d'irresponsabilité, etc. La conséquence la plus malheureuse aurait été que mon mari n'aurait pas appris tranquillement à s'occuper de son fils, comme il l'a fait.»

Pour Martine aussi, qui a vécu un début de garde partagée houleux, l'imposition légale de la même mesure n'aurait pu qu'*antagoniser* des rapports déjà très difficiles. «Il nous a fallu un an pour établir une relation plus harmonieuse. C'est à force de dialoguer qu'on a pu évacuer de part et d'autre certains comportements trop émotifs. Un jugement de la Cour n'aurait fait qu'empirer les choses.»

Par ailleurs, Martine confirme les constatations des deux juristes déjà cités : une présomption légale de garde partagée lui aurait enlevé tout pouvoir de négociation. «C'est peut-être dégueulasse à dire, mais la présomption en faveur de la mère était mon seul pouvoir de négociation. Mon mari, lui, avait un bon salaire, une bonne job comme professeur et un statut social. Moi, je travaillais à temps partiel et je n'avais même pas les ressources financières pour élever un enfant.»

Pour Anne, Martine et Ève, la garde partagée est finalement une alternative viable et intéressante, qui doit varier d'un foyer à l'autre. Mais cela restera une alternative et non la solution finale, précisent-elles, tant que les femmes auront un statut social, un salaire et des emplois inférieurs à ceux des hommes. Autrement dit, cette formule basée sur le partage sera impraticable à grande échelle tant que les hommes ne commenceront pas à partager aussi leurs emplois et leur argent avec les femmes !

Toujours un piège?

On ne peut être en désaccord avec le principe de la garde partagée, lorsqu'elle s'établit sur un consentement réel des deux parents. Toutefois, l'expérience américaine démontre l'inutilité d'en faire une loi : ce n'est pas à coups de batailles juridiques que les hommes obtiendront «le droit des pères». C'est en s'impliquant «pour vrai» dans le soin et l'éducation de leurs enfants, avant et après la séparation du couple. Et, d'après nous, la majorité des femmes accepteront de «partager» avec un ex-conjoint qui aura fait la preuve de sa préoccupation quotidienne, soutenue, envers l'enfant.

CERTIFICAT DE PREMIER CYCLE EN CRÉATION LITTÉRAIRE

Ce nouveau programme est composé de deux cours théoriques et de trois ateliers obligatoires en création littéraire (15 crédits); de deux ateliers optionnels de création: récit, poésie, radio, télévision ou théâtre (6 crédits); de trois cours complémentaires sur des problématiques connexes de la production culturelle: communication et arts de représentation.

Conditions d'admission:

- détenir un diplôme d'études collégiales (DEC) ou l'équivalent;
  ou
- posséder des connaissances approfondies, une expérience pertinente et être âgé d'au moins vingt-deux ans;
  et
- maîtriser l'écriture du français (le candidat peut devoir s'inscrire à des cours de correction du français).

Demande d'admission:
Date limite pour la session d'automne '85: 1er juillet 1985
Bureau du registraire,
Service de l'admission
Université du Québec à Montréal
Pavillon Hubert-Aquin,
AR-750
Case postale 8888
Succursale "A"
Montréal (Québec) H3C 3P8
Tél.: (514) 282-3121

Information:
Module d'études littéraires
Pavillon Judith-Jasmin,
J-1775
1495, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H3C 3P8
Tél.: (514) 282-3652

Université du Québec à Montréal

Faut-il en conclure que, toutes les fois que les hommes revendiquent la garde partagée, ils tendent un piège aux femmes ? Non, sans doute. Et la majorité des femmes apprécieront le fait que les hommes ne se perçoivent plus seulement comme des «papas de fin de semaine».

Mais elles doivent demeurer vigilantes car, encore une fois, un discours «féministe» (la nouvelle paternité) risque d'être utilisé par certains pour atténuer indirectement leur responsabilité économique, en échappant notamment à l'obligation de la pension alimentaire.

Moins une alerte générale qu'une mise en garde : en dévoilant *aussi* la face cachée de la garde partagée, nous n'avions pas d'autre propos.

DOMINIQUE LEGAULT,
DOMINIQUE PINEAULT.
COLLABORATION À LA RECHERCHE :
ANNA SYLVESTRI, NICOLE ROY,
MARGARITA MORSELLA.

Dominique Pineault et **Dominique Legault**, étudiantes en Sciences juridiques à l'UQAM, viennent de terminer une recherche sous la direction de Me Renée Joyal-Poupart, elle-même consultante du CCCSF sur la question de la garde partagée.

1/ Comme il est très récent et qu'il y a maintenant huis clos en matière matrimoniale, il n'est pas possible, mi-mars, de fournir les références de ce jugement.
2/ Raymond Denis, in *Hom-Info*, déc. 1984, p. 6.
3/ «Les hommes séparés et divorcés ont des problèmes», in *La Presse*, 4 nov. 1984.
4/ In *Hom-Info*, op. cit., p. 9.
5/ «Child Custody Awards», Lenore J.V. Weitzman, Ruth B. Dixon, Univ. of California, in *Divorce Law Research Project*, 1979.
6/ «Divorce American Style», in *Newsweek*, janv. 1983.
7/ *The Hearts of Men. American Dreams and the Flight from Commitment*, Barbara Ehrenreich, Anchor Book and Doubleday, New York, 1984.
8/ Weitzman, op. cit.
9/ «Bargaining in the Shadow of the Law : The Case of Divorce», Robert Mnookin et Lewis Hornhauser, in *Yale Law Journal*, vol. 88, p. 916, 1979.

BOUQUINEZ À L'AISE À

L'AGENCE DU LIVRE

1246 rue St-Denis Montréal
Tél.: 844-6896

L'intérêt de l'enfant

L'avocate Chantal Sauriol, une collaboratrice irrégulière de *La Vie en rose*, défend un tiers de ses causes en droit matrimonial. Quel est son avis de praticienne sur l'aspect juridique de la garde partagée ?

«Très peu de pères veulent assumer la garde totale ou partagée de leurs enfants, observe-t-elle d'abord. Et l'exception, celui qui la demande, est effectivement pénalisé par la présomption légale (jurisprudentielle, en fait) envers la mère.» Ceci dit, Chantal Sauriol ne croit pas que la décision récente de la Cour d'appel entraînera une vague de jugements favorables aux pères, donc des gardes partagées «imposées» par les tribunaux, puisque les «nouveaux pères» sont encore très rares.

Par ailleurs, elle précise que l'intérêt de l'enfant, celle nouvelle notion introduite dans le droit de la famille par la Loi 89 en vigueur depuis 1982, fait obstacle à la garde partagée «imposée» dont il est question aux États-Unis.

Pour le juge, l'intérêt de l'enfant est fondamental : avant de décider, il doit jauger la *disponibilité*, le *milieu favorable* et les *conditions matérielles* des parents, cette dernière norme ne pouvant l'emporter sur les deux autres. Or, imposer la garde partagée à un couple en grave mésentente, contre la volonté de l'un d'eux, irait probablement à l'encontre de l'intérêt de l'enfant.

De plus, toujours selon elle, une présomption de garde partagée ne changerait rien aux obligations financières des deux parties. La pension alimentaire ne tomberait pas automatiquement puisque, selon l'article 570 du Code civil québécois, «chacun des époux est tenu de contribuer à l'entretien et à l'éducation de ses enfants, en fonction de ses facultés respectives.»

Chantal Sauriol note par ailleurs que les femmes recourent très peu à leur droit de pension alimentaire, alors que les pères, eux, n'exercent quasiment pas leurs droits de visite et assez mal leur devoir d'entretien !

Pour toutes ces raisons : cette abstention des pères, l'absence au Québec d'un lobbying d'hominist̀es aussi puissant qu'aux États-Unis, le principe même du droit de la famille, notre avocate-conseil ne croit pas au piège dans l'immédiat... mais, prudente, conseille de garder l'oeil ouvert.

F.G.



NOM PRÉNOM SEXE

ADRESSE APT.

VILLE PROVINCE ET / OU PAYS

CODE POSTAL TÉLÉPHONE

Je désire également être membre de VÉLO-QUÉBEC ☐

1 AN (6 numéros)10 $ MEMBERSHIP 2 $ TOTAL 12 $ ☐

2 ANS (12 numéros) 18 $ MEMBERSHIP 4 $ TOTAL 22 $ ☐

PAIEMENT:

CHÈQUE ☐ MANDAT POSTE ☐ AUTRE ☐

FAITES VOTRE CHÈQUE À L'ORDRE DE VÉLO-QUÉBEC

SIGNATURE _____

RETOURNEZ À:

VÉLO-QUÉBEC
1415, rue Jarry est, Montréal
Québec, H2E 2Z7

S.V.P. N'OUBLIEZ PAS D'INCLURE VOTRE PAIEMENT DANS L'ENVELOPPE

Juives et Arabes

Je me souviens. Ma mère me disait: "Si quelqu'un te traite de sale Juive, dis-lui: Kiss my ass!" Je suis fille de survivants de l'holocauste. Presque toute ma famille a été détruite par la terreur nazie et j'ai été élevée dans une atmosphère de persécution. Encore aujourd'hui, je ne tolère aucune remarque "subtile" ou apparemment innocente sur l'argent ou le nez des Juifs. Est-ce pour cela, pour avoir été sensibilisée très jeune à l'antisémitisme, que je me suis mise à étudier attentivement la situation au Moyen-Orient?

Des soeurs ennemies se parlent

par Shirley Sarna

L'histoire du conflit israélo-palestinien est une suite de bouleversements politiques, de guerres et de massacres. Des générations complètes de Palestiniens et de Palestiniennes n'ont jamais connu ce qu'est vivre en période de paix et mener une vie normale. La lutte a été très dure ; elle demeure l'une des plus complexes, opposant Palestiniens et Israéliens, États arabes et État d'Israël, État palestinien et États arabes.

Aujourd'hui, après des pertes innombrables des deux côtés, personne ne semble gagner quoi que ce soit. Israël refuse toujours de reconnaître l'existence du peuple palestinien et son droit à l'autodétermination, ce qui reste sans contredit l'obstacle majeur au retour de la paix dans les pays arabes.

Je pardonne mal à la plupart des gouvernements occidentaux de faire la sourde oreille aux protestations de six millions de Palestiniens, mais je ne peux pardonner non plus à Israël ce refus systématique de reconnaître aux Palestiniens leur droit – comme nation – à une patrie, à un gouvernement, à des institutions indépendantes et aux libertés fondamentales.

Je sais fort bien que cette affirmation émotive provoquera des réactions non moins émotives, en particulier dans ma propre communauté. Mais en tant que Juive, membre du Regroupement pour un dialogue Israël-Palestine, j'estime indispensable en ce moment d'engager entre les deux camps un débat de fond pour en arriver à une solution de paix au Moyen-Orient.



Bref historique d'une longue histoire

Le 29 décembre 1947, l'Assemblée générale des Nations unies vote, contrairement au voeu des populations palestiniennes, la partition de la Palestine en un État à la fois arabe et juif.

Le 14 mai 1948, l'État d'Israël est créé et reconnu par un vote de la majorité des pays membres des Nations unies, incluant l'Union soviétique et les pays du bloc de l'Est. Mais l'Etat palestino-arabe indépendant, lui, ne verra jamais le jour. Plus de 750 000 Palestiniens sont alors chassés de leurs terres et s'éparpillent dans plusieurs pays environnants. Visant à intimider les populations, les attaques armées contre les Arabes se multiplient et culminent en avril 1948 lors du massacre de Der Yassein, perpétré par le groupe terroriste de Menahem Begin. Bilan : plus de 250 victimes.

Le 11 décembre 1948, les Nations unies adoptent une résolution de principe prévoyant le *rapatriement* ou la *compensation*, c'est-à-dire le paiement des terres et des propriétés perdues par les Palestiniens au moment de leur dispersion. Cette résolution, proposée comme solution au problème des «réfugiés» palestiniens, ne reconnaît pas pour autant le droit du peuple palestinien à l'autodétermination. Pourtant elle ne sera jamais appliquée concrètement. Plusieurs des Palestiniens déracinés sont alors contraints de rejoindre les camps de réfugiés.

En 1956, les Français, les Britanniques et les Israéliens envahissent l'Égypte pour contrôler la zone du canal de Suez, nouvellement nationalisée par le président Nasser, et violent ainsi la souveraineté égyptienne. Premier axe de communication militaire et économique entre l'Europe et l'Asie, le canal de Suez est stratégique pour les puissances occidentales et cette opération est typique de la façon dont les grandes puissances utiliseront Israël comme chien de garde régional, afin de protéger leurs intérêts au Moyen-Orient.

En 1964, la formation de l'Organisation de libération de la Palestine (OLP) permet de regrouper la majorité des organisations palestiniennes : mouvements nationaux et culturels, syndicats, associations féministes, éducatives et économiques. Car contrairement à ce que l'on croit, l'OLP ne sera jamais seulement une organisation militaire.

En 1967, la guerre des Six Jours éclate entre Israël d'une part, et l'Égypte, la Jordanie et la Syrie, d'autre part. Bien qu'Israël se compare avec acharnement à David triomphant de Goliath, les forces militaires israéliennes sont bien supérieures en nombre et en munitions. Le conflit se solde par l'occupation israélienne de la Cisjordanie (située à l'ouest du Jourdain), de la bande territoriale de Gaza, des hauteurs du Golan (en Syrie) et de la presqu'île du Sinaï (appartenant à l'Égypte).

En 1969, le gouvernement travailliste encourage l'établissement des premières colonies juives dans les territoires occupés, chassant par le fait même la population palestinienne. Ceux et celles qui refusent de partir vivront ensuite comme des citoyens de troisième ordre[1].

En 1970, un autre horrible massacre marque profondément la lutte palestinienne aussi bien que l'unité arabe. Le roi Hussein de Jordanie lâche son armée sur les camps de réfugiés palestiniens. À cette époque, les Palestiniens forment une partie assez importante de la population jordanienne. Ils ont leurs écoles, leurs syndicats, leurs organisations culturelles, etc., sous le leadership de l'OLP. Craignant pour la stabilité de son pouvoir, Hussein se sert des Palestiniens comme boucs émissaires. Cette attaque, qui fait des dizaines de milliers de victimes, sera baptisée «Septembre noir».

Quelques années plus tard, en 1976, la guerre du Yom Kippur éclate entre Israël d'une part, l'Égypte et la Syrie d'autre part, celles-ci voulant reprendre les territoires occupés par Israël depuis la guerre des Six Jours en 1967.

Devant l'intensification du débat à l'intérieur de ses troupes et face à une situation qui dégénère et provoque de nombreuses pertes de vie, l'OLP commence à réviser sa politique générale. Alors qu'on accordait précédemment plus d'importance à la lutte armée, il devient évident que les dirigeants de l'OLP doivent maintenant s'activer plus aux plans politique et diplomatique.

Ce tournant se concrétise en 1974, lorsque Yasser Arafat se présente pour la première fois devant les Nations unies, avec un fusil dans une main et une branche d'olivier dans l'autre. Ce geste historique gagne à l'OLP, et à toute la cause palestinienne, beaucoup de crédibilité.

Néanmoins, les Palestiniens ont plusieurs ennemis, même à l'intérieur du monde arabe. En 1976, la guerre civile éclate au Liban entre la droite chrétienne (les Phalangistes) et la gauche musulmane. La Syrie se joint à la droite et les forces phalangistes massacrent les réfugiés du camp Tel-Al-Zaatar.

En 1977, le Likoud, parti israélien d'extrême-droite dirigé par Menahem Begin, prend le pouvoir, succédant ainsi au parti travailliste en place depuis 1948. La politique de Begin favorise l'établissement de nouvelles colonies de peuplement juives et l'expulsion des Palestiniens, et même l'annexion des territoires occupés.

En 1977 aussi, les accords de Camp David rendent finalement à l'Égypte les territoires occupés de la péninsule du Sinaï. Il s'agit du premier traité de paix signé entre les pays ennemis depuis 1948, l'Égypte et Israël. Cependant les accords n'offrent aucun avantage aux Palestiniens, puisque Begin continue à revendiquer des droits «bibliques» et historiques sur les autres territoires occupés.

Le pivot de la résistance

Depuis 1947, quel a été le rôle des femmes palestiniennes dans tout ce branle-bas de combat ? Elles ont été beaucoup plus présentes que leurs visages voilés pouvaient le laisser croire. Au début, les camps de réfugiés étaient peuplés à 80 % de femmes et d'enfants. Se retrouvant chefs de famille, les femmes ont dû subvenir aux besoins des leurs. Plusieurs d'entre elles faisaient le ménage dans les bureaux de grandes villes comme Beyrouth, travaillaient aux champs ou dans les usines de textile. Enfin, d'autres sont devenues institutrices, infirmières, artistes, écrivaines ou journalistes.

Après la création de l'OLP en 1964, plusieurs femmes ont gagné les rangs des *fedayins* (les Combattants pour la liberté palestinienne) et se sont engagées dans la planification et l'exécution de manoeuvres militaires, les équipes de premiers soins ou le transport des munitions et des provisions.

En 1968, des centaines de femmes arabes ont manifesté contre une parade militaire des Israéliens à Jérusalem. D'autres ont protesté contre la torture des prisonniers en Israël, l'interdiction des visites parentales et les changements au programme scolaire des enfants arabes.

La résistance des femmes a aussi pris une autre forme : la sauvegarde de l'identité nationale et de l'héritage culturel du peuple palestinien contre la propagande d'Israël, qui nie l'existence même d'une entité palestinienne (les Palestiniens ne seraient que des Arabes israéliens ou jordaniens, etc.). Les femmes se sont acharnées à enseigner la culture palestinienne, à combattre l'analphabétisme, à former des femmes dans divers domaines professionnels, à établir et diriger des garderies et des écoles.

Leur travail assidu dans toutes les sphères de la vie sociale a été le pivot de la résistance palestinienne. Bien que plusieurs Palestiniennes aient individuellement marqué l'histoire par leur bravoure ou leur héroïsme, il est important de souligner l'engagement quotidien de toutes les autres et leur contribution inestimable à la lutte.

S.S.

Photo : Tirée du livre «The Palestinians», Donald McCullin

L'année suivante, Israël envahit le Liban en vue de détruire les bases palestiniennes établies sur ce territoire, puis retire ses troupes. En 1982 a lieu la deuxième invasion du Liban par Israël et le siège de Beyrouth. Bien que l'OLP soit alors forcée de se disperser, cette bataille marque une première victoire palestinienne contre la puissante machine de guerre israélienne. Peu après, l'incroyable massacre des camps de réfugiés de Sabra et Chatilla sème la consternation dans le monde. La guerre civile éclate au sein de l'OLP, provoquée par une faction minoritaire soutenue par la Syrie.

Aujourd'hui, les conflits internes de l'organisation ne sont pas encore réglés. Cependant, la majorité des membres de l'OLP demeurent unis et fidèles à leur chef Yasser Arafat.

Celles qui dialoguent

À la veille du 29 novembre, décrété Jour de solidarité internationale envers les Palestiniens, j'ai rencontré quelques-unes de ces femmes juives et arabes qui «dialoguent pour la paix» : N.N., une Libanaise qui a survécu à l'invasion du Liban par Israël en 1982 ; N.S., une femme arabe d'origine syro-égyptienne ; et Janet Weinroth, une Juive née aux États-Unis, qui a vécu dix-sept ans en Israël et qui habite maintenant Montréal. Elle est une des fondatrices du Regoupement pour le dialogue Israël-Palestine.

Shirley Sarna : *Pourquoi avez-vous fondé le Regroupement ?*

Janet Weinroth : En 1968, mon mari et moi décidions de quitter Israël. Nous ne pouvions plus supporter l'hystérie, l'euphorie et le chauvinisme croissant, ni voir nos enfants éduqués dans un tel climat. Et puis, l'invasion du Liban suscita en moi colère et angoisse. Comment exprimer mon indignation face à ces solutions militaires ? Et je me suis retrouvée dans la rue avec plusieurs personnes. Nous avons préparé pétitions et manifestations et ce fut le début du Regroupement. Le premier pas franchi, nous avons décidé que la solution de rechange pourrait prendre la forme d'un dialogue israélo-palestinien. Puisqu'il y avait déjà là, travaillant ensemble, des Juifs et des Arabes.

NN : Après l'invasion du Liban, alors que les milieux juifs progressistes réévaluaient les politiques d'Israël, des Arabes progressistes remettaient de plus en plus en question la politique des pays arabes envers l'OLP. Et ces deux mouvements ont commencé à converger.

Comme Arabe, je suivais naturellement le courant. J'ai donc, peu à peu, rencontré des Juives ouvertes au changement et c'est là que j'ai réalisé la difficulté pour elles d'être à la fois Juives et critiques envers les gestes d'Israël. En un sens, nous avons toutes, Juives et Arabes, rompu avec les attitudes admises par la majorité de la population et essayé de vaincre les différences du passé, dans le but de trouver un terrain d'entente.

SS : *Que voulez-vous dire, Janet, par «chauvinisme» en Israël ?*

JW : J'ai été élevée à New York et mes relations avec des personnes de différentes nationalités m'ont sensibilisée à toute forme de discrimination raciale ou religieuse. Quand je suis arrivée en Israël, j'ai été littéralement bouleversée par la méfiance des Israéliens envers les Arabes : «Méfiez-vous des Arabes, ils peuvent vous planter un couteau dans le dos dès que vous regardez ailleurs !» Très jeunes, les enfants sont élevés dans cette atmosphère.

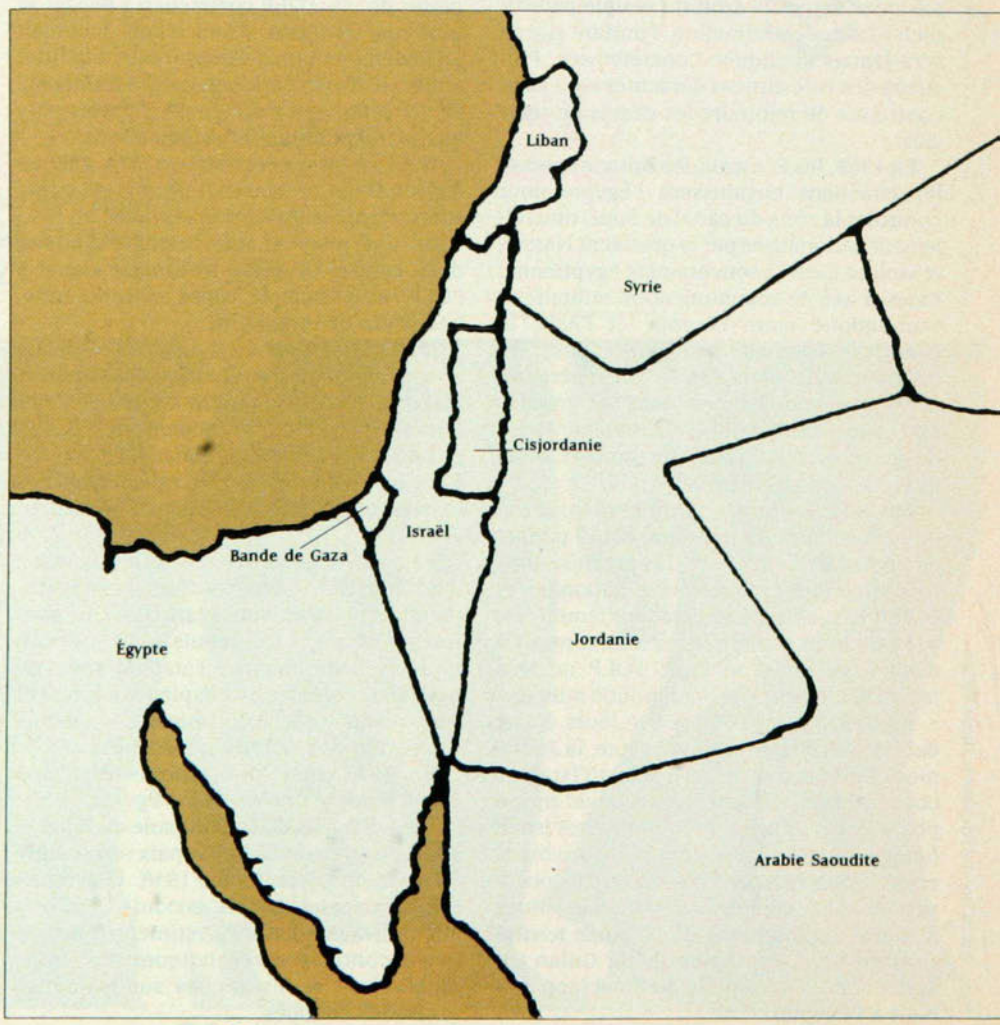
Au début des années 50, j'ai rencontré plusieurs pères de famille, dans les kibboutz et ailleurs, qui racontaient à leurs enfants des histoires horribles, émaillées de descriptions sadiques, sur les captures et les tortures que l'on faisait subir aux Arabes lors de la guerre d'indépendance en 1948 ; des histoires du genre «cowboys et indiens», avec des bons et des méchants. Quelques-uns avaient même plaisir à faire valoir ainsi leur bravoure et leur force.

J'ai essayé de discuter avec eux du tort qu'ils causaient à leurs enfants. Souvent, ceux-ci faisaient des cauchemars et projetaient dans leurs jeux ces peurs et ces visions stéréotypées. Mais il y avait un sentiment anti-arabe qui dépassait toute rationalité. Les parents avaient l'impression que leurs gestes étaient corrects et n'avaient pas à être remis en question. Au contraire, ils me considéraient comme quelqu'un à mettre en quarantaine parce que j'éprouvais et exprimais une certaine sensibilité à l'égard des Palestiniens.

SS : *Quelles sont, même ici, les idées fausses les plus répandues sur les Arabes et sur les femmes en particulier ?*

NS : Dans certains milieux, on parle d'une nouvelle forme d'antisémitisme[2], dirigé celui-là contre les Arabes. En Ontario, par exemple, certains manuels scolaires décrivent les Arabes d'une façon qui ne serait plus tolérée pour les Amérindiens ou les Noirs. Les hommes sont représentés comme de riches cheiks, avides de pouvoir et d'argent, et faisant chanter le monde avec les prix du pétrole. On ne fait pas le même sort aux Américains lorsqu'ils augmentent le prix du blé...

Les Palestiniens sont perçus comme des terroristes prêts à tirer pour un rien. Comme les Noirs, les hommes arabes sont vus comme des obsédés sexuels. Et pour les Occidentaux, la femme arabe typique est voilée, mystérieuse, soumise et terriblement excitante pour l'imagination masculine.



SS : *En Floride, une publicité d'auto montrait un homme plutôt laid, ressemblant à Yasser Arafat, en train de vociférer, avec le slogan : «Rendez un Arabe fou, conduisez une Toyota !»*
NS : Rappelez-vous les films *Casablanca* et *Les Aventuriers de l'arche perdue*. Les hommes arabes y sont décrits comme paresseux, ignorants, drogués à l'opium, voleurs. Quant au génie de la bouteille, c'est naturellement un voluptueux symbole sexuel et la servante la plus parfaite dont un homme puisse rêver.

SS : *Dans les milieux féministes, on estime que les femmes arabes sont beaucoup plus opprimées et dominées que nous. Est-ce par «paternalisme» ?*
NS : Un peu. En Occident, les gens ont tendance à comparer l'image la plus positive de la société nord-américaine (fausse parce qu'irréaliste) à l'image la plus négative de la société arabe (également fausse). Ce sont des comparaisons injustes.
NN : La situation d'une femme arabe change beaucoup d'un pays à l'autre, dépendant du niveau de développement industriel de ce pays, de sa propre classe sociale, du fait qu'elle habite une zone urbaine comme le Caire, le Beyrouth d'avant la guerre ou la campagne. C'est conjoncturel et, heureusement, la situation a évolué.

SS : *Comment réconciliez-vous la lutte pour la libération nationale et la lutte des femmes ? Pensez-vous que la lutte nationale l'emporte sur celle des femmes ?*
NN : Pour les femmes arabes, la question ne se pose pas ainsi. Nous estimons qu'en nous engageant dans la lutte pour nos droits en tant que peuple, nous contribuons à notre libération en tant que femmes. Les deux vont de pair, l'une ne nie pas l'autre.
NS : Ça ne veut pas dire qu'il n'existe pas d'inégalités entre les hommes et les femmes dans cette lutte. Mais si les Palestiniennes choisissent d'être infirmières plutôt que stratèges militaires, c'est dû à un conditionnement qui persiste depuis des générations, partout à travers le monde, pas seulement chez les Arabes, et que les hommes ne remettent pas en question. C'est universel et non pas spécifique à l'OLP.

SS : *La presse occidentale a décrit Israël comme un bloc monolithique. Où sont les voix dissidentes ?*
JW : Plus de 400 000 personnes ont manifesté à Tel-Aviv contre la guerre au Liban, ce qui représente une très forte partie de la population si on considère qu'il y a trois millions et demi d'Israéliens.

Mais ce n'était pas une résistance soutenue. Malgré tout, beaucoup de groupes se sont développés. Pour n'en nommer que quelques-uns : le Comité de solidarité de Beir Zeit (l'université palestinienne de Cisjordanie), le Comité contre la guerre au Liban, l'Association des parents contre le silence, *There is a Limit*[3], le Conseil israélien pour la paix israélo-palestinienne et la Liste progressiste pour la paix, qui a remporté récemment deux sièges au Parlement.

Les Juifs qui refusent de combattre au Liban ou dans les territoires occupés sont emprisonnés et humiliés pour donner une leçon à ceux qui songeraient à les imiter. Des espions et des délateurs terrorisent les dissidents. Il est dangereux pour les gens d'exprimer publiquement leur opinion : ils risquent d'être arrêtés, de se voir imposer des amendes ou de perdre leur emploi.

SS : *Les Juifs qui appuient le droit des Palestiniens à l'autodétermination sont taxés d'être antisémites, autodestructeurs et anti-Israël. Que répondez-vous à ces accusations ?*
JW : J'ai autant d'amour pour la culture et la tradition juives que ceux-là qui m'accusent. Cependant, je m'oppose à un gouvernement répressif qui défend son existence aux dépens d'un autre peuple. J'estime au contraire que les Juifs qui réévaluent le rôle d'Israël sauveront finalement les autres Juifs de l'antisémitisme qu'on peut éprouver quand on pense au rôle de vendeur d'armes joué par Israël envers des régimes aussi répressifs que l'Afrique du Sud et certains pays latino-américains.

Assez hypocritement, alors qu'on accuse violemment d'antisémitisme les Juifs ouvertement critiques à l'égard du gouvernement israélien, ce même gouvernement demeure étrangement silencieux face au véritable antisémitisme. Prenons le cas du journaliste juif-argentin Jacobo Timmerman. Il a été arrêté et torturé par des officiels brandissant la croix gammée, pour avoir critiqué la dictature fasciste en Argentine. Pourtant le gouvernement israélien n'est pas intervenu. Ce qui signifie qu'il est prêt à défendre des régimes répressifs et à passer sous silence l'antisémitisme.

Aussi longtemps que je m'identifierai à Israël, je souhaite une autre sorte d'État, un État reconnaissant des droits égaux à tous ses citoyens. Les Palestiniens et les Palestiniennes ont droit à un statut indépendant et le mode de gouvernement qu'ils choisiront devra être accepté quel qu'il soit. Les solutions militaires ne feront que provoquer un désastre. À ce moment-ci, toute solution doit impliquer une reconnaissance mutuelle. Plusieurs indices nous permettent de croire que l'OLP est disposée à reconnaître l'État d'Israël. Les dirigeants israéliens, s'ils sont réellement soucieux d'assurer la survie de leur État, devraient sans perdre de temps commencer à négocier avec l'OLP.

Shirley Sarna est professeure d'anglais et, au YWCA, de conditionnement physique.

1/ Les Arabes de Cisjordanie gagnent environ le tiers du revenu des familles israéliennes, les Arabes de Gaza, le sixième. Des femmes palestiniennes travaillant dans une manufacture de lingerie gagnent à peu près 120 $ par mois, etc.
2/ Juifs et Arabes sont *sémites*, c'est-à-dire des peuples appartenant à un groupe ethnique originaire d'Asie occidentale et parlant des langues apparentées.
3/ Un groupe de soldats israéliens qui refusent d'aller au Liban ou dans les territoires occupés.

Pour obtenir un copie du bulletin *Dialogue Israël-Palestine* ou pour toute information sur le Regroupement, écrivez à : *Regroupement pour un dialogue Israël-Palestine, C.P. 47, Succ. Victoria, Montréal, Québec H3Z 2V4.*

Neve Tirza

Voici un bon exemple, autant de la résistance palestinienne que de la dissidence israélienne. Les prisonnières palestiniennes de Neve Tirza, une prison pour femmes en Israël, sont à nouveau victimes de répression : une nouvelle loi interne oblige toute prisonnière sans travail à garder sa cellule 23 heures par jour. Ayant voulu protester contre cette sanction, des femmes ont alors vu tous leurs «privilèges» abolis : radio, télévision, journaux, livres, broches à cheveux, eau chaude, vêtements supplémentaires, repas communautaires, temps libre, tricot et broderie, matériaux pour écrire, effets personnels, etc. De plus, elles n'ont depuis droit aux visites qu'une fois par deux mois et ne peuvent plus s'adresser la parole entre elles.

Or, en prison, l'isolement est ce qu'il y a de plus difficile à supporter. Manger ensemble, lire, chanter, voir sa famille : ces gestes représentent la vie elle-même pour les détenues. Leur enlever un livre, c'est leur couper l'oxygène.

C'est pourquoi Women Against Occupation (Les femmes contre l'occupation), de concert avec les mères des prisonnières et d'autres groupes de femmes juives, ont organisé, le 21 janvier dernier, un «sit-in» dans les bureaux de la Croix-Rouge internationale, exigeant une intervention en faveur des prisonnières. D'autres actions sont aussi prévues.

Nous faisons appel à tous les mouvements de femmes et aux organismes de défense des droits humains afin qu'ils appuient les femmes de Neve Tirza. Envoyez vos lettres de protestation au ministre de l'Intérieur Itzhak Perets, The Knesset, Jerusalem, et faites connaître la situation de ces prisonnières dans votre entourage. Enfin, envoyez vos lettres d'appui à : *Women Against Occupation, P.O. Box 2760, Tel Aviv, Israel.*

LES FEMMES CONTRE L'OCCUPATION



Comment pulvériser la tordeuse?

par Magali Marc

«La forêt canadienne se meurt d'avoir été maltraitée et la tordeuse n'est qu'un symptôme de cet état». Début mars, à Montréal, au congrès du Syndicat canadien des travailleurs du papier, divers spécialistes et universitaires sonnaient l'alarme[1]. Et amenaient de l'eau au moulin des écologistes.

J'ai déjà décrit le problème des arrosages chimiques contre la tordeuse des bourgeons de l'épinette *(Choristoneura fumiferana)* pratiqués depuis des années par le ministère québécois de l'Energie et des Ressources (MER). Après avoir mené des consultations auprès des citoyen-ne-s concerné-e-s par le programme de pulvérisation, le Bureau d'audiences publiques sur l'environnement, le BAPE, remettait en novembre dernier son rapport au ministre de l'Environnement, lequel devait formuler ensuite ses recommandations au Conseil des ministres.

Le rapport du BAPE était sans équivoque. Il proposait, ou bien d'arrêter progressivement, sur une période de quatre ans, les pulvérisations chimiques contre la tordeuse ; ou bien d'imposer un moratoire de deux ans sur toute forme d'arrosage pour obliger le «promoteur», le MER, à chercher d'autres solutions pour protéger la forêt québécoise contre la gloutonne tordeuse.

L'arroseur arrosé

Bref, le BAPE avait pris au sérieux les multiples objections des groupes de citoyen-ne-s et n'avait pas été convaincu par les représentants du MER. Les commissaires du BAPE se surprenaient même que le MER n'ait pas jugé bon de modifier sa stratégie de pulvérisation face aux nombreuses critiques et aux propositions al-

Illustration : Diane O'Bomsawin

ternatives amenées par divers intervenants : «Compte tenu des contradictions inhérentes à une stratégie d'arrosage, des incertitudes et des risques sur la santé et l'environnement, du malaise social engendré, quelle est la manière d'atténuer la dépendance à l'égard des pulvérisations ? La réponse du MER semble être : Il n'y a rien à faire. En bref, c'est une fin de non-recevoir.[2]»

Selon le BAPE, les pulvérisations chimiques contre la tordeuse n'étaient ni rentables ni efficaces. De plus, le MER persistait à utiliser un aminocarbe, le Matacil 180F, pour pulvériser en forêt publique alors que le Matacil est reconnu comme le plus nocif des insecticides chimiques : la moindre dose a un effet sur l'être humain.

Le BAPE estimait enfin que seul le *Bacillus thuringiensis* (le BT), un insecticide biologique, devrait servir si l'on autorisait le programme de pulvérisation du MER.

La position du BAPE était certainement plus nuancée que celle des groupes environnementaux qui proposaient, eux, une révision profonde de la gestion forestière. Entre autres, qu'on interdise les coupes à blanc sur de grandes superficies ; que les allocations de coupes soient basées sur les possibilités de la forêt et non sur la demande de l'industrie forestière, etc.[3].

La sourde oreille

Quelle serait la réponse du gouvernement au rapport du BAPE ? Le nouveau ministre de l'Énergie et des Ressources, M. Jean-Guy Rodrigue, avait déjà indiqué que «renoncer aux arrosages serait aussi grave et irresponsable que refuser de prescrire ou d'absorber un médicament en cas de réel besoin.»

Début février, le Conseil des ministres tranchait : malgré les recommandations du BAPE, il décidait d'autoriser les arrosages en abandonnant, toutefois, les insecticides chimiques comme le Matacil au profit de l'insecticide biologique B.T. Ainsi, à partir de 1987, le MER est tenu d'arroser à 100 % avec du B.T.

Pour les environnementalistes, la concession est maigre et le MER encore loin du compte en matière de gestion forestière. L'industrie forestière, elle, se dit satisfaite et nullement inquiétée, puisque le Conseil des ministres, tout en fixant à 700 000 hectares la superficie arrosable, précise que «les superficies à traiter seront définies en fonction des besoins»[4].

Cette porte ouverte à l'augmentation des superficies arrosables démontre bien que, pour le gouvernement, les pulvérisations tiendront encore lieu de stratégie de gestion forestière.

C'est donc à tort que les journaux ont crié à la victoire des écologistes. Nous l'avons toujours dit, comme le Docteur Smirnoff, «créateur» du *Bacillus thuringiensis* : pour que les forêts soient moins vulnérables aux attaques de la tordeuse des bourgeons de l'épinette, il ne suffit pas d'arroser, même «biologiquement», il faut prévoir des stratégies de récupération du bois et reboiser avec des essences diversifiées.

À cela, les politiciens, tant les gouvernementaux que les libéraux dans leur nouveau programme électoral, font la sourde oreille et préfèrent se gargariser des mots «biologique» et «écologique», les sachant à la mode mais ignorant leur véritable signification.

1/ Téléjournal de Radio-Canada, 7 mars 1985.
2/ BAPE, *Rapport d'enquête et d'audience publique no 16* : Programme de pulvérisations aériennes contre la tordeuse des bourgeons de l'épinette. (1985-1989), p. 7.13.
3/ «La tordeuse des bourgeons», Daniel Vanier, in *Le Devoir*, 18 février 1985.
4/ «L'industrie forestière québécoise approuve la prolongation du programme d'arrosage», Pierre Lachance, in *Le Devoir*, 20 février 1985.

QUINZAINE DE LA RADIOPHONIE INTERNATIONALE DU 21 AVRIL AU 5 MAI 1985

2e ÉDITION

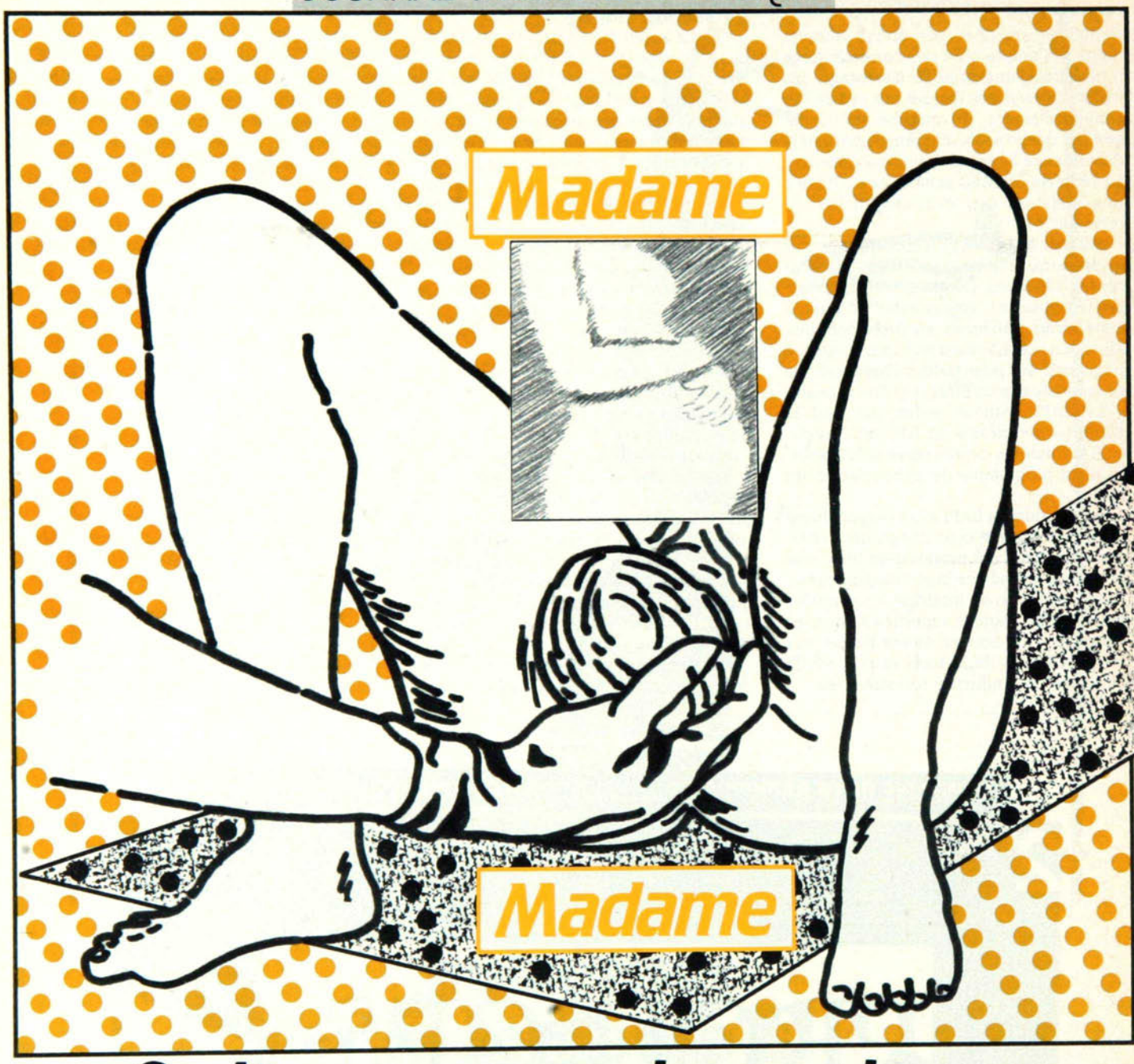
PRODIGES

RADIOS PARTICIPANTES:

CFLX	mf	98,1	ESTRIE
CIBL	mf	104,5	MONTRÉAL
CINQ	mf	102,3	MONTRÉAL
CKRL	mf	89,1	QUÉBEC
CHOC	mf	92,5	SAGUENAY

ORGANISATION/RÉALISATION CKRL MF 89,1 À QUÉBEC

47 STE-URSULE, QUÉBEC, QC. G1R 4E4 692 2575



Suites en seule majeure

par Monique Trottier

Qu'est-ce qu'ils ont tous à m'appeler *Madame* ? Je me suis souvent demandé à partir de quand j'aurais enfin l'air d'une «vraie femme» et ça y est ; aujourd'hui, pour la première fois de ma vie (j'ai 28 ans), on m'a appelée *Madame*. Je trouve ça presque choquant. C'est pourtant pas écrit dans ma face que je viens d'avoir un enfant. À moins que ça le soit dans mon corps ? Évidemment je suis encore plutôt en formes, il faudrait que je m'y mette, aux exercices postnataux, mais quand j'ai passé cinq ou six heures par jour à allaiter, il ne me reste plus grand énergie pour retrouver ma ligne et mon chum.

Je suis entrée en maternité comme en puberté, un peu innocemment, à la fois fière et inquiète, et voilà que je me sens pas mal innocente de m'être fabriqué cet enfant. On m'avait dit que ça changeait une vie mais à ce point-là ! Je suis trop étourdie par un quotidien d'enfer pour faire la lumière et encore trop accrochée à mon accouchement pour le laisser là dans les replis de mon ventre... Une chose à la fois.

Je nous revois des fois, nous les nouvelles accouchées, jambes flageolantes et bain de siège sous le bras, attendant sagement le doux réconfort de la petite fontaine désinfectante sur nos points de suture. «Une petite incision», me disait un médecin que je voyais pour la première fois (la mienne de médecin était partie en vacances) «et le bébé sortira à la prochaine poussée». «Pas obligatoire», qu'il disait, vu l'élasticité bien exercée de mon périnée (ça faisait cinq mois que je le massais tous les jours !) mais quand on entend ça après quinze heures de

Illustration Huguette Berthelot

travail à marcher de long en large dans la chambre des naissances, prisonnière de cette prisonnière en soi, on le supplie presque de disposer de notre chair comme il l'entend, pourvu qu'il sorte ce foutu bébé (même qu'à un moment donné, j'ai bien pensé qu'il finirait en bas du quatrième étage de l'hôpital, cet enfant).

Eh bien, la coupure, j'aurais dû m'en passer (je me suis bien passé d'épidurale), parce qu'après j'avais davantage l'air d'une jeune torturée que d'une jeune maman. J'aurais peut-être mieux fait de choisir une sage-femme à la place d'un médecin ? On se félicite, nous les femmes d'aujourd'hui, d'accoucher naturel (certains cataclysmes sont naturels, non ?) et dans vingt ans nos filles se moqueront de nous avec leurs césariennes à anesthésie locale.

Bien sûr, avec deux mois de recul, la mise au monde d'un enfant reste pour moi une expérience énergétique extraordinaire mais comme je me sentais brisée et déchirée au lendemain ! Je regardais tomber les caillots de sang au fond de la bol et c'était toute moi que je flushais avec ; je venais de faire le plus gros flat de ma vie et mon ventre gisait là, irréparable, sur mes cuisses. Quel gâchis ! On appelle ça le postpartum mais moi je dis qu'il s'agit d'un sentiment légitime de tromperie et de mensonge par omission parce qu'évidemment je m'attendais à avoir mal («Tu enfanteras dans la douleur» était bien là gravé) mais pas à être comme ça, fendue en deux, à corps perdu. Moi qui depuis neuf mois me prenais pour la reine de la maternité, je me retrouvais brutalement jetée dans l'arène de la maternité où m'attendaient une foule de vieilles initiées.

J'ai des relents des fois de cette odeur tenace qui s'incruste dans les toilettes et dans les femmes au département d'obstétrique. Nous sentions chaud le vieux kotex. Pas vraiment désagréable, juste à la limite entre le suave et le dégoûtant, mais une odeur presque gênante parce qu'on a l'impression qu'elle se voit. Et je me sentais complice de vous toutes dans cette quasi puanteur. On appelle ça les lochies mais moi je dis que c'est la marque indélébile de la jeune maman, celle qui rappelle la souffrance mais aussi la douce moiteur du nouveau-né déposé sur le ventre et qui était si chaud... si chaud... que j'en jouissais tout haut. Toute pudeur est morte en moi depuis cette naissance. Seule dans ma chambre semi-privée, seule parce que l'autre à côté semblait avoir déjà oublié et rejoint les rangs des mystérieuses initiées qui attendent au fond de l'arène qu'on passe par là pour nous dire, le regard de connivence : « Ça fait mal, hein ?» J'avais envie de les engueuler, celles-là, de ne pas m'avoir prévenue, de ne pas m'avoir empêchée. Ça semble normal d'oublier (ou nécessaire ?) mais j'en suis incapable. Je veux me souvenir et dire.

Seule cette première nuit, parce qu'on ne reconnaît pas aux conjoints le droit de partager l'expérience hors salle d'accouchement et c'est une autre façon de taire une partie du vécu des femmes. Seule, mon chum obligé de partir parce que la chambre était trop petite et que je ne voulais pas déranger l'autre à côté qui, elle, avait accouché toute seule, son mari parti travailler en dehors (et en dehors de tout de toute façon) et devant qui je me sentais coupable de mon homme. Seule parce que ma petite souffrait d'essoufflement passager et que la routine d'hôpital l'avait mise dans l'incubateur pour la nuit. On devrait fabriquer de grands incubateurs pour mères et filles essoufflées.

Seule et paniquée au beau milieu de la nuit quand je me suis mise à trembler de tous mes membres, comme cet agneau tué pour le méchoui de l'été dernier. Seule pendant cette grande détente du corps, normale après de si grands efforts, aux dires de l'infirmière (encore une chose que j'apprenais sur le tas !). Seule avec la peur de mourir ou de vivre ainsi abandonnée. Pourtant, je ne serais plus jamais seule et ça aussi me terrorisait. Seule quand je me suis éveillée baignant dans mon sang (les serviettes sanitaires ne sont jamais aussi sûres qu'on l'affirme !) et trop bête pour sonner l'infirmière, par peur de déranger ou de me plaindre. Aujourd'hui, je hurle ma longue plainte à la fécondité et à l'amour abusif.

À six heures du matin, on m'amenait ma toute petite pour la journée et pour la tétée. Je n'aimais pas le feeling de la succion sur mes mamelons mais je l'ai laissée m'attendrir au rythme du colostrum qui coulait et nous nous sommes détendues peu à peu, elle et moi enfin reconnues, longtemps enlacées comme après l'amour, notre amour désormais maculé par la conception. Nous sommes restées ainsi jusqu'à ce que se forment deux petites boules de sang au bout de mon sein qui n'avait pas l'habitude de la nourriture. Je n'avais pas respecté la règle du cinq minutes par sein et j'avais mal mais tant pis, je commençais à aimer ma fille.

Mon chum nous est revenu après une nuit passée dans le parking de l'hôpital, enragé de se sentir ainsi rejeté. Je lui avais tellement fait la guerre pour être reconnue pendant ma grossesse et voilà qu'il apprenait un peu ce que c'est que d'être bafoué dans ses droits les plus fondamentaux. Grand bien lui fasse ! Nous nous sommes tassés dans le lit, désormais trois, mais sont alors entrés le laveur de plancher, sans frapper et prenant bien son temps et le nôtre pour examiner ma culotte et mon soutien-gorge, et deux préposées qui ont changé mon lit en m'avouant détester ça. Mon déjeûner refroidissait, le médecin se pointait pour m'examiner, une employée de la pouponnière voulait m'apprendre à laver mon bébé et je devais me dépêcher d'aller visionner un vidéo sur l'allaitement maternel. Et ça n'a pas ralenti depuis. «Reste à l'hôpital le plus longtemps possible», me disait ma mère, «profites-en pour te reposer parce que c'est après que ça commence.»

Eh bien moi j'avais hâte que ça finisse et d'être seule, oui, d'être seule... mais je me sentais coupable, docteur (y a-t-il un remède à ça ?), coupable de ne pas être une mère rayonnante d'accomplissement (c'est maintenant que je ressentais vraiment le besoin de m'accomplir), une compagne débordante de reconnaissance et une patiente patiente. «J'en ai marre, docteur et je veux rentrer chez moi». Il m'a pensée en forme et m'a donné ce qu'il me restait de liberté.

Je suis passée devant l'accueil (l'écueil?) de l'obstétrique avec mon petit paquet, les infirmières m'ont souhaité «bonne chance» («merde» aurait été plus de circonstance), l'air soulagé de ne pas être à ma place – ou est-ce encore de la paranoïa ? Et je suis sortie, désormais mère au vu et au su de tout le monde. Même que maintenant, quand je magasine seule, on m'appelle *Madame...*

Monique Trottier est pour l'instant mère à plein temps et habite à la campagne, dans le comté de Bellechasse.



P
Aven

Elle s'appelle... ça n'a pas vraiment d'importance, surtout le matin. Évidemment, quand elle rentre le soir et qu'elle s'imagine qu'on l'appelle par son nom, Jeanne, Lucette ou Carmen, c'est pas la même chose. Mais personne ne l'appelle ni Jeanne, ni Lucette, ni Carmen et encore moins «chérie», le soir en rentrant, et si on l'appelle, c'est d'un «mmman» indéfinissable, toujours le même «Hey ! Mmman... c'est quoi qu'on mange mmman ?».

Mmman, ou Jeanne, ou Lucette ou Carmen, pas coiffée, c'est pas grave l'hiver en dessous du chapeau en acrylique de chez Woolworth, prend la «cent-vingt-huit Park Aveniou» tous les matins à 8 h 23. Elle descend en ville. Tous les matins, parce qu'elle prend l'autobus au coin de Fairmount et Park, y'a pas de place dans l'autobus, même si elle voit descendre les excités du Collège Français, même si elle s'arrange pour être toujours la première en file, l'autobus est plein, il faudrait qu'elle marche jusqu'à Outremont pour pouvoir s'assoir ou qu'elle ait l'air tellement fatiguée, tellement découragée, qu'un gars, pas trop distrait par la lecture de son journal, pas trop jeune non plus, lui laisse sa place en se promettant de faire semblant la prochaine fois de ne pas la voir. Mmman s'en souvient du jour où un gars lui a laissé sa place. C'était le gars qui lisait toujours le Montréal-Matin dans le

Photo : Louise Lemieux

128 Park Aveniou

par Hélène Le Beau

temps. Ça l'avait touchée. Elle s'était arrangée aussi pendant longtemps pour être partout dans l'autobus sauf dans le champ de vision du gars, de peur qu'il lui donne sa place encore. Des gens gentils comme lui, il faut les ménager et aussi, elle sait que ça l'avait dérangé le gars, elle aime pas déranger les gens, Mmman.

Le chauffeur la connaît. Il connaît tout le monde, même si assez souvent, aux habitués, il demande à revoir la carte qu'il prétend n'avoir pas vue. C'est sa façon à lui de faire la conversation. «Avancez en arrière !» Elle a chaud, elle a toujours chaud, les autres ont chaud. L'hiver, l'été, tout le temps, tout le monde a chaud, sauf ceux qui s'assoient près de la fenêtre comme pour les empêcher, ceux qui ont chaud, d'ouvrir. Madame Mmman revoit les visages, les fatigues, le suntan de Fort Lauderdale qu'elle oserait pas prendre tellement elle se trouve grosse et laide, trop vieille pour la plage, les marches, la piscine.

Ses souliers, coincés dans le sac que sa belle-soeur lui a donné à Noël l'année dernière, la seule fois qu'elle lui a fait un cadeau, probablement parce que Maurice était mort la semaine d'avant, s'écrasent un peu plus chaque matin quand elle laisse passer ceux qui veulent absolument aller au fond quand bien même y'a plus de place. Elle, le fond, elle trouve ça bruyant, sale et puis elle se sent comme au milieu d'une scène et que le confort des assis la ramène à la même hargne qu'elle éprouve quand Stevie, couché devant la TV, lui crie «Hey...».

Pareil, les gens. «Hey Mam'chose... c'est quoi l'spécial?» Le spécial c'est le tip monsieur, un bon tip pour les frites pas trop grasses, le café pas trop clair, le temps qu'elle lui sauve parce qu'elle est vite vite, pas souriante c'est vrai mais elle a tellement mal aux jambes, ses grosses jambes laides, vieilles, qu'elle a de la peine à voir quand elle les regarde des fois le matin debout sur la chaise dans le portique devant le miroir. Parce que dans le restaurant elle court tout le temps, elle court tellement qu'elle a juste le temps de manger un grill-cheese sur le coin de la table du fond près des cuisines, en cinq minutes, pas plus, de toute façon elle n'a pas le droit, sauf si elle paye le spécial à moitié prix, sans la soupe, sans liqueur, sans rien. Parce que son boss, c'est un maudit qui a commencé dans le souvlaki et qui finit dans la cuisine continentale. Il se souvient trop du temps où il lavait la vaisselle pour pas faire payer ça à ses employés. À cause de ça elle ne laisse pas ses souliers au travail, il serait assez fou pour les jeter.

Alors elle les traîne dans son sac, celui déjà déchiré que sa belle-soeur lui a donné l'autre Noël. Et même si elle les écrase un peu plus tous les jours parce qu'elle tient à rester là où elle est, dans le passage des obstinés, elle n'ira pas en arrière, jamais. Elle debout, les autres assis, non merci. C'est encore mieux tassée au milieu. Au moins, si elle se sent mal, quand les portes s'ouvrent elle peut respirer, bouger un peu comme pour faire semblant de sortir.

Dans la côte Bleury, après Sherbrooke, quand tous les gens qui descendent au métro se lèvent, elle a toujours peur. Parce qu'une fois, elle s'est trouvée tellement bousculée qu'elle a été obligée de descendre puis de reprendre l'autre 128. C'était du temps où la CAM[1] n'existait pas. Elle a eu tellement peur que le chauffeur ne croie pas son histoire d'avoir été emportée par une vague de pressés (c'est vraiment ça qu'elle avait ressenti, l'impression d'être comme une méduse soulevée par une vague au bord de la mer et rejetée sur le sable, parfois même elle se dit qu'elle avait bien aimé cette sensation), qu'elle avait repayé son transport, sans se servir de sa correspondance ou de sa tête, sa tête chiffonnée des mercredis matin.

Donc, dans la côte, elle essaie de se glisser entre les passagers impatients, comme une saumone qui remonterait le courant jusqu'à la mer, et si elle a un peu de chance, elle trouve à s'asseoir avant que l'autobus traverse la rue Ontario. C'est le seul moment de la journée où elle peut se reposer, deux arrêts, juste deux arrêts, sans souliers écrasés, sans rien. Rien que des gens qui s'en vont. À ce moment-là elle ferme les yeux, pour la seule fois de la journée elle pense à Stevie avec une tendresse qui ne reviendra pas avant le lendemain. Elle ne pense pas à la paye, ni aux tips, ni aux clients, ni à Maurice et son cancer, ni à l'homme mal rasé qui ressemble à son père et qu'elle voit tous les soirs à cinq heures et quart dans l'autobus du retour (dans cet autobus aussi elle est debout ; si elle s'asseoit elle a des fourmis qui lui mangent les jambes et elle est sûre qu'elle ne pourra pas se relever, jamais, ou des arrêts et des arrêts plus loin, trop loin pour arriver à temps pour préparer le souper de Stevie), ni aux rêves qu'elle fait parfois de son homme avec elle dans un grand lit de vagues, encore ces vagues, comme il lui avait promis, et qui lui dirait qu'elle a les plus belles jambes du monde avec un tan Fort Lauderdale jusqu'au cou, jusqu'aux oreilles, un sourire de soleil sur sa grosse, laide et vieille personne.

Elle ne pense pas. Seulement elle se laisse envahir par un silence sans impératif, sans injonction. Deux arrêts : Ste-Catherine, Dorchester. Dans ce tout petit temps qui lui appartient, elle s'imagine mourant quatre mille fois endormie sur son siège d'autobus sans que personne s'en aperçoive, que son corps de grosse vieille laide fait indéfiniment le trajet dans les deux sens sur la 128 Park Aveniou, coupant la ville en deux dans son vrai centre, à force de repasser dessus, et qu'on la laisse là parce qu'on s'en fout, que les pressés, les excités, les pauvres, les écoliers, les chauffeurs qui se succèdent, tous, tous, n'ont rien d'autre à faire que de l'oublier, de la laisser partir, son sac avec ses souliers écrasés sur les genoux.

Hélène Le Beau a toujours écrit, n'avait pas publié auparavant, et prend tous les jours la 128 pour aller gagner sa vie.

1/ Carte autobus-métro vendue par la Commission des transports de la Communauté urbaine de Montréal (NDLR).



Danyèle Patenaude et Roger Cantin

Cinéma d'hiver

Coup sur coup, les Rendez-vous du cinéma québécois (à Montréal du 29 janvier au 3 février) et le Festival des filles des vues de Vidéo Femmes (à Québec, du 20 au 24 février) exposaient la récolte 1983-1984 des films et vidéos produits par des Québécoises, ou par quelques étrangères dont la britannique Sally Potter. Diane Poitras a suivi les deux événements.

par Diane Poitras

Parmi les quelque soixante documents visionnés, lesquels commenter ? Peut-être en premier ces beaux films très peu connus pour toutes sortes de raisons, la principale étant leur brièveté : la télévision et surtout les salles de cinéma ne savent que faire des courts métrages.

Lettre à Catherine, de Marie Potvin, *Double Jeu*, de Suzy Cohen et *L'Objet* de Roger Cantin et Danyèle Patenaude, sont de ceux-là. Ces trois fictions dégagent un bien agréable sens de l'humour. J'ai toujours un peu peur de revoir des films que j'ai trouvés drôles mais, au deuxième visionnement de *L'Objet*, voyant venir les gags, j'ai ri encore plus que la première fois. Et voilà trois thématiques modernes laissant libre cours à une bonne folie. Toujours dans *L'Objet*, le personnage principal «freak» sur la fin du monde. Il quitte son travail (bof !), part en voyage, «remplit» ses cartes de crédit et rentre finalement chez lui regarder le spectacle du siècle en direct à la télé. Et là, je n'en dis pas plus. Effet de surprise et effets spéciaux se suivent ; Cantin et Patenaude, les scénaristes de *La Guerre des tuques*, nous en mettent plein la vue. Et c'est réussi !

Avec *Double Jeu*, Suzy Cohen se paie, elle aussi un tour de magie pas mal du tout. En 13 minutes, elle développe son intrigue, impose ses personnages et réussit à nous faire marcher. Ses héros sont deux enfants qui imaginent les aventures amoureuses de leur mère monoparentale. La réussite est d'autant plus remarquable que le film a été tourné avec un budget minuscule. Mais la réalisatrice ne veut pas en parler. Elle prend la situation autrement : ayant financé son film elle-même, elle n'avait pas à justifier devant des investisseurs son scénario, son casting ou son traitement. Et ceci, dit-elle, lui a laissé toute la liberté nécessaire pour aller jusqu'au bout de son projet et de ses fantaisies.

Contrairement aux titres précédents, *Lettre à Catherine* est une première oeuvre et donne très envie de voir le prochain film de Marie Potvin. Empreint lui aussi d'humour et d'une certaine fraîcheur, ce court métrage joue avec une forme narrative plus libre et assez fantaisiste. En voix hors champ, l'héroïne répond à une lettre de sa soeur partie en Europe. La musique et l'association des images, comme un album de photos, tentent de suggérer comment se passe la vie d'une jeune



L'Objet : Serge Thériault et Louise Rinfret



Double Jeu : Lucie Laurier et Doris Blanchet

femme qui a choisi la marginalité. On la voit entre autres choses, danser le tango avec des ami-e-s dans le port de Montréal[1].

Punk ou heavy metal ?

La Différence n'a pas d'importance, un vidéo de Stella Goulet et Daniel Guy, nous introduit dans le monde des adolescentes excentriques. Ces deux jeunes «punk» (Pardon ! Une «punk» et une «heavy metal») nous amènent sur leur terrain, nous provoquent avec un plaisir évident, pour se livrer finalement avec une troublante sincérité. Au bout des dix premières minutes, j'avais peur de me lasser de ces fanfaronnades, mais le ton s'est mis à changer. Les deux héroïnes de 14 et 17 ans commençaient à parler du chum idéal, des peines d'amour déjà connues, des enfants possibles ou impossibles, de leur avenir : «Ça ne me sert à rien d'aller à l'école, si Nostradamus a prédit la fin du monde en 1986 !» La boutade ne cherche même pas à cacher l'angoisse ; elle est une façon de l'exprimer. Tout comme l'extravagance de la coiffure et du maquillage. Le «syndrome du peigne», comme elles diraient, c'est... l'angoisse existentielle. Rien de moins.

Avec des miettes de budget, Stella Goulet et Daniel Guy ont fabriqué un document très efficace. Si elle ne cherche pas à faire «novatrice», la forme a au moins le mérite de bien servir le sujet. En fait, on a assis les deux adolescentes dans un salon et on leur a demandé de parler. La force du vidéo réside dans les personnages eux-mêmes. Les cinéastes l'ont compris et ont misé sur eux ; ils ont même su, tout porte à le croire, établir une relation de confiance avec les deux adolescentes. Par exemple, ils ont réussi à faire parler la plus introvertie des deux, la plus timide, tout en laissant beaucoup de place à l'autre pour cabotiner.

Mélodie, ma grand-mère et *Les Chevaux d'acier*, deux autres films de Stella Goulet, étaient sympathiques, attendrissants et même drôles ; *La Différence...* a les mêmes qualités, mais avec plus de vigueur et de consistance.

Vive la vidéo !

Encore une fois cette année, Vidéo Femmes a prouvé qu'il est possible de montrer d'excellents programmes vidéo, sur des écrans géants d'une qualité très acceptable. L'installation permanente permettait de passer du film à la vidéo sans délais et sans heurter ses sensibilités cinématographiques.

Parmi ces vidéos, le savoureux *Hormone Warzone*. (Le Champ de bataille des hormones???) Réalisé par un groupe de Toronto, The Hummers, ce documentaire expérimental avait été présenté à Montréal dans les cadres de Vidéo 84 et du Festival du nouveau cinéma. C'est dire qu'il plaît beaucoup.

Hormone Warzone est un document d'information et d'animation sur les méthodes contraceptives. Pour faire passer le message, on a eu recours à une mise en scène oscillant entre la fiction et le «soap opera». Exaspérée par les effets secondaires des méthodes contraceptives, une jeune femme rêve qu'un personnage mythique vient faire l'éducation sexuelle de son compagnon. Le rythme est rapide, les gags efficaces, les effets spéciaux et le montage assez audacieux. Enfin, les comédiens sont convaincants. Le hic : il faut comprendre l'anglais, of course !

Aux antipodes de la vidéo d'intervention se trouvent les vidéos expérimentaux de la New-yorkaise Kit Fitzgerald, dont on a pu revoir à Québec *Static* et *The Return of the Native* (une série inspirée d'un roman de Thomas Hardy). Fitzgerald, dont les productions avaient été fort appréciées au festival du Nouveau Cinéma en octobre dernier, emprunte la forme du vidéo-clip : elle utilise les effets électroniques avec pertinence et économie, dans une oeuvre où la musique et/ou la danse sont aussi importantes que le visuel. Ses pièces les mieux réussies donnent l'impression de petits poèmes visuels où les paysages jouent le premier rôle. Elles laissent une impression fugitive de la paysannerie d'Irlande, de ses moutons et de ses vallons. Fitzgerald a aussi produit un très beau clip tourné en Saskatchewan. Mais il faut dire qu'à d'autres moments, la technique, répétitive, devient lassante.

Les Tatouages de la mémoire, le dernier vidéo d'Helen Doyle, poursuit la démarche originale d'une réalisatrice qui ose prendre certains risques. L'an dernier, à ce même festival de Vidéo Femmes, Helen Doyle disait vouloir «vérifier jusqu'où va mon autocensure». Et il y a effectivement, depuis *Chaperons rouges* jusqu'aux *Tatouages*, en passant par *C'est pas le pays des merveilles* et *Les Mots/maux du silence*, recherche d'une parole de plus en plus personnelle. Mais si Doyle maîtrise parfaitement, dans ses documentaires, le rapport entre le contenu et la forme, je trouve qu'il s'obscurcit dans ses vidéos expérimentaux. Dans *Les Tatouages...*, par exemple, il y a une certaine mollesse entre les divers éléments de l'oeuvre. Comme si, à certains moments, l'image, la narration, les effets spéciaux et les personnages se chamaillaient entre eux pour prendre la place, au lieu de se compléter et de former un tout cohérent. Aussi, au visionnement, j'avais du mal à retenir ce que je venais tout juste de voir ou d'entendre. Je n'arrivais pas à créer ce lien nécessaire entre ce qui m'était proposé sur l'écran et ma propre imagerie intérieure. Et je me rendais compte, régulièrement, que j'avais l'esprit ailleurs.

Mais le travail d'Helen Doyle demeure très intéressant. Dans *Les Tatouages...*, j'ai beaucoup aimé la texture extrêmement ténue de certaines images, les blancs sur blancs, sur blancs, comme des dentelles, comme des transparences. J'aurais peut-être aimé y voir plus de simplicité, une façon plus directe d'aller à l'essentiel.



La Différence n'a pas d'importance

Photo : Michel Lamothe



Les Tatouages de la mémoire

Photo : Germain Bonneau

Entre le rêve et la réalité

Avec *J'ai toujours rêvé d'aimer ma mère*, Francine Prévost tenait un bon sujet : les relations mère-fille. Au début, la réalisatrice veut faire un film sur sa mère et, par là, se rapprocher d'une femme qu'elle a méconnue. Le projet est d'autant plus difficile que la fille semble avoir pris ses distances, il y a très longtemps, face à un amour maternel jugé trop envahissant. Le chemin inverse n'est pas si facile à parcourir. Mais voilà qu'en cours de travail, une autre jeune femme, une enfant «adoptée» à la recherche de sa mère naturelle, fait irruption dans la vie de la cinéaste. Celle-ci l'accueille, l'héberge et développe avec elle une relation de type mère-fille.

Tout ce matériel aurait pu donner un bon film, mais la réalisation ne va pas assez loin. La cinéaste soulève des questions intéressantes, mais les laisse en plan. Par exemple, la mère déclare calmement que non, elle n'a jamais eu la possibilité de faire des confidences à sa propre mère et que de toute façon, elle ne l'aurait pas souhaité. Vu le titre du film, c'est assez provocant : il aurait fallu creuser davantage. Ailleurs, il est question du lien physique et sensuel entre la mère et la fille, qui s'étiole dès que celle-ci ébauche des rapports de sensualité avec les hommes. Mais voilà, ces quelques filons – je pourrais en nommer d'autres – restent à l'état d'intuitions, tournent toujours un peu court.

La réalisatrice, et ce serait ma principale critique, semble sur-valoriser l'émotion, qui tient souvent lieu ici de discours et empêche la réflexion d'aller plus loin. Les féministes ont déjà montré ce qu'il y a de pernicieux dans ces associations trop rapides entre l'émotion et le féminin, entre la raison et le masculin. Les larmes et les débordements émotifs, tout au long du film, ne contribuent d'aucune façon à une meilleure compréhension du sujet ou au développement dramatique. Plus économe d'émotion, la réalisatrice aurait peut-être pris plus de distance face à son sujet et mieux discerné ainsi ce qui y était fort et ce qui l'était moins.

D'autres titres, nécessairement, valent la peine d'être mentionnés. Pour leur audace, *La Chevauchée roze*, de Marie Décary et *Pas fou comme on le pense*, de Jacqueline Levitin ; pour le sujet, *Événement à Restigouche*, d'Alanis Obomsawin et *L'Ordinateur en tête* de Diane Beaudry, dont le jeu des comédiennes est aussi à noter.

Que se dégage-t-il de la production 1983-1984 ? En film, plus de femmes ont réalisé des fictions : aux Rendez-vous, elles en présentaient presque autant que de documentaires (la même remarque s'applique d'ailleurs aux hommes). Encore une fois, cette année, une femme a remporté le Prix de la critique : Léa Pool, avec *La Femme de l'hôtel*. L'an dernier, le prix avait été partagé entre le *Journal inachevé* de Marilü Mallet et *La turlutte des années dures* de Pascal Gélinas et Richard Boutet.

Du côté de la vidéo, la production expérimentale a augmenté considérablement. En général, les vidéastes traversent une période de «brassage», de diversification et d'intégration des formes. Elles produisent moins qu'il y a quelques années, moins vite. Les résultats, par contre, sont plus soignés et plus recherchés. Les femmes vidéastes contrôlent visiblement mieux la technique, ce qui leur permet de s'aventurer hors des sentiers battus, avec plus d'assurance.

1/ *Lettre à Catherine* est distribué par Main Film, Montréal (845-7442). *Double jeu* a été acheté par la télévision... française et est disponible à Parlimage, Mtl (526-4423). *L'Objet* sera diffusé à Radio-Canada en juillet, et se trouve à Cinéma libre, Mtl (526-0473).
2/ *La Différence* et *Les Tatouages* sont distribués par Vidéo Femmes, Québec (418-692-3090).
3/ *J'ai toujours rêvé...* est disponible à l'ONF, Mtl (283-4823).



Sally Potter

Vidéo Femmes rendait hommage cette année à Sally Potter, une cinéaste britannique qui s'est acquis une réputation internationale grâce à la qualité de son oeuvre. On a présenté à Québec ses deux plus récents films: ***Thriller*** *(1979), reconnu comme un élément important de la production cinématographique féministe, et* ***The Gold Diggers*** *(1983), primé déjà dans plusieurs festivals dont Berlin, Moscou, Florence et Vancouver.*

Calme, extrêmement calme, réfléchie, elle écoute attentivement mes questions et répond lentement, avec précision et presque sans hésitation. Je reconnais, dans cette personnalité, ce qui m'avait tant fascinée dans *The Gold Diggers* (Les chercheurs d'or), ce questionnement des stéréotypes du cinéma : une réflexion poussée et extrêmement rigoureuse et une maîtrise remarquable de tous les éléments du langage.

Diane Poitras : *Est-ce que* The Gold Diggers *est un film sur la façon dont les femmes se voient ou sur la façon dont le cinéma voit les femmes ?*

Sally Potter : La perception que les fem-

Dans le prochain numéro de La Vie en rose!

Sylvie Dupont interroge celle qui n'a pas cessé de chanter le Québec et les femmes: PAULINE JULIEN

Gloria Escomel raconte le pays de son enfance, comme il était et comme il est devenu: L'URUGUAY

En plus, les conditions des NON-SYNDIQUÉ-E-S au Québec, un aperçu du FESTIVAL DES AMÉRIQUES, ce méga-événement théâtral, et surtout, surtout, surtout, l'entrevue surprise d'une QUÉBÉCOISE EXCEPTIONNELLE...

En kiosque dès le 27 avril

mes ont d'elles-mêmes est en partie façonnée par le cinéma, d'où nous viennent plusieurs de nos fantasmes conscients. Mais le film tente d'explorer, non pas tellement l'image féministe que les femmes ont d'elles-mêmes, que ce qu'on pourrait appeler la structure profonde de la féminité qui, elle, se situe dans l'inconscient.

DP : *Quelle est cette image féministe que les femmes auraient d'elles-mêmes ?*

SP : Les féministes ont beaucoup réfléchi sur l'image qu'on se fait consciemment de la féminité : se sentir forte ou faible, se sentir bien ou non à son travail, etc. Mais quand on fouille dans l'inconscient, on découvre des combinaisons tout à fait particulières d'éléments que le féminisme n'a pas encore vraiment expliqués.

DP : *Le personnage de Ruby incarne-t-il la recherche de cette image de la féminité enfouie dans l'inconscient ?*

SP : Oui, en quelque sorte, parce qu'il est interprété par Julie Christie, une comédienne très connue. Au lieu de lui tourner le dos, le film cherche à comprendre, par exemple, ce qu'il y a dans le «star system». Il rapproche donc la star de cinéma et l'icône féminine adorée par les hommes, mais qui reste sans pouvoir. Et beaucoup de femmes se reconnaissent dans l'expérience de Ruby, qui consiste à se sentir divisée : une partie de soi réfléchit et regarde l'autre partie de soi qui, elle, est reliée à cette icône qu'on appelle la féminité. En faisant ce film, j'ai réalisé qu'il n'est pas suffisant de détruire l'icône ou de lui dire adieu à tout jamais. Car il y a dans l'icône un pouvoir qui n'est pas uniquement destructeur et qui a quelque chose à voir, selon moi, avec le pouvoir originel de la mère. C'est pourquoi, dans *The Gold Diggers*, il y a beaucoup de symboles liés à la relation mère-fille.

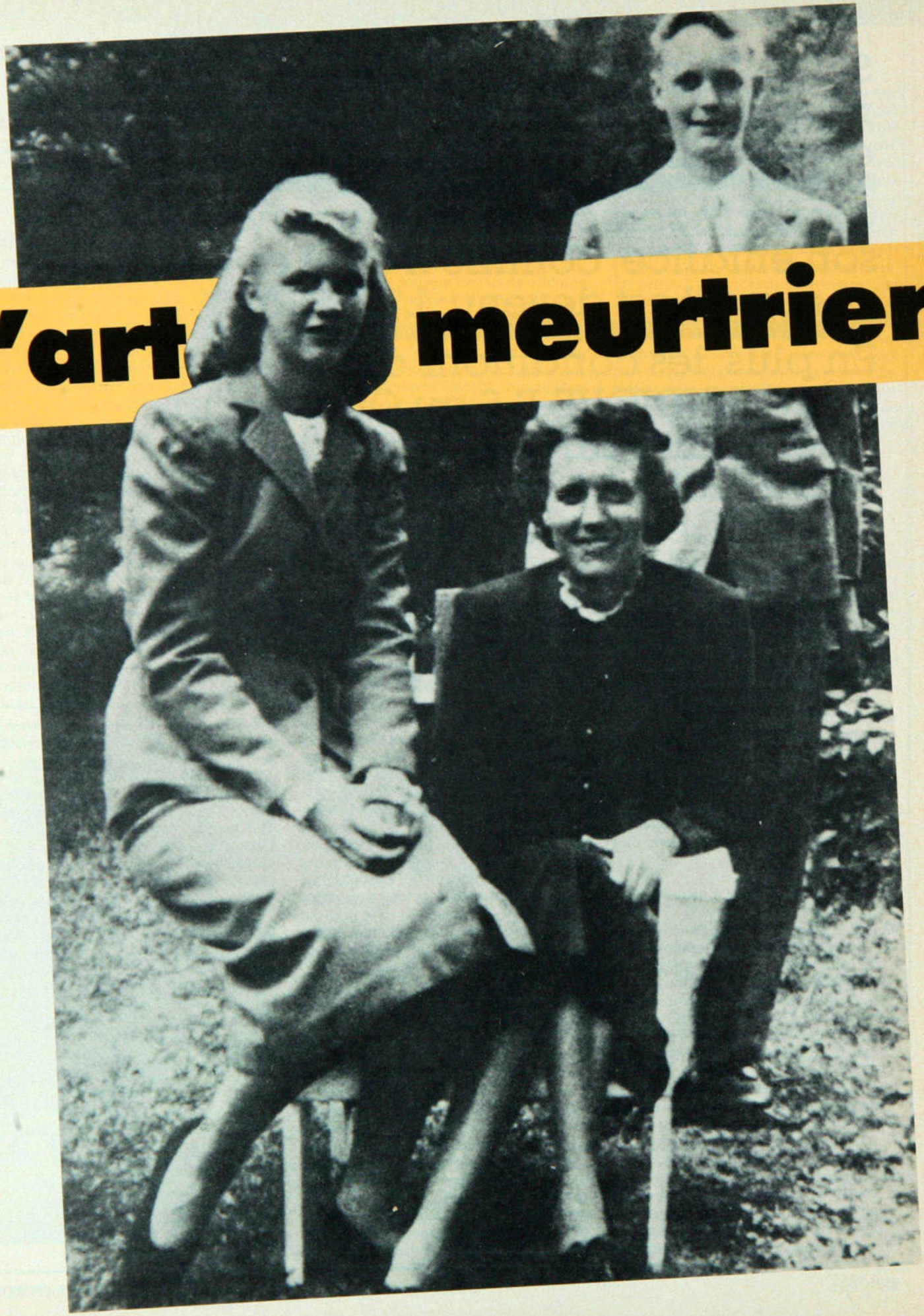
DP : *Et le personnage de Céleste, l'autre femme ?*

SP : Ruby est tournée vers l'analyse intérieure alors que Céleste (Colette Lafond) cherche à comprendre l'extérieur, les rouages de l'économie. Et leurs deux noms combinés forment la formule alchimiste *The Celestial Ruby* (Le Rubis céleste?). Le film tente donc de réconcilier ces deux mouvements : celui qui est orienté vers l'économie comme seul moyen de changer le système, et celui selon lequel on ne peut prétendre à aucun changement social ou politique si on ne commence par se changer soi-même.

DP : *N'est-il pas très risqué de donner à un film dont le contenu est politique, féministe, une forme aussi audacieuse ?*

SP : Ah oui, c'est risqué ! Mais l'idée du film était justement de tenter des connexions entre des mondes toujours séparés : le cinéma indépendant et le cinéma commercial ; le cinéma féministe et le cinéma esthétique ou expérimental. Tous ces aspects m'intéressent et je voulais les intégrer. Le thème du film, d'ailleurs, c'est l'intégration. C'est vouloir dire beaucoup de choses en même temps, je le sais. Dans l'enseignement, j'ai réalisé que les femmes agissent comme ça : elles essaient d'introduire toutes leurs idées dans un projet ou un film comme si c'était le dernier de leur vie... Mais enfin, je suis là pour défendre mon film, et non pour le critiquer !!! Je laisse ça à d'autres.

L'art meurtrier



de Sylvia Plath

Morte depuis 20 ans, Sylvia Plath est une poète encore trop peu fréquentée. Jusqu'à la fin avril, à la Place des Arts de Montréal, on peut entendre sa voix déchirante, à travers ***Je t'embrasse Sylvia****, de Rose Leiman Goldemberg, une pièce à deux voix tirée de la correspondance entre Sylvia et sa mère Aurélia*[1].

par Anne-Marie Alonzo

«La poésie est un art meurtrier», disait un critique américain après la lecture d'*Ariel*, de Sylvia Plath. Il disait aussi avoir eu la nette impression de lire des poèmes posthumes, c'est-à-dire écrits *après* la mort, pour l'avoir connue. Mais à lire Sylvia Plath, le malaise prend forme dangereuse. La lire c'est y entrer, s'y engouffrer totalement, et faire sien son étonnant mal de vivre. Née en 1932 dans le Massachussetts, cette jeune poète se donnait la mort en 1963 dans son appartement londonien. Elle avait trente ans, le disait et l'écrivait, parlait d'elle comme d'une autre, offrait son âme à diable et inscrivait mot à mot le destin qu'elle se préparait : «*Je connais le fond, dit-elle. / Je le connais par ma grande racine : / Qu'est-ce qui vous fait peur ? / Moi je n'ai pas peur : je suis allée là-bas.*»

Écrits férocement pendant les quelques mois précédant son suicide (on pourrait même dire : sa propre mise à mort, puisqu'elle glissa sa tête dans le four avant d'allumer le gaz), les poèmes composant *Ariel* sont à base d'arsenic et de vitriol. «*Je suis terrifiée par cette chose sombre / Qui dort en moi*». Mère de deux enfants, heureuse de l'être, heureuse en fait, du rôle de mère comme de peu de choses dans sa vie, Sylvia Plath écrit vraiment comme on accouche : «*Me voilà montagne, parmi les femmes-montagnes. / Les médecins vont parmi nous comme si notre grosseur / Épouvantait l'esprit...*» *Trois femmes*, son poème radiophonique à trois voix, se passe dans une salle de maternité. Trois voix, donc – le chiffre 3 n'est-il pas celui de l'éternité ? – se parlent en superposant leurs coeurs/corps, en partageant leur mal. Trois voix d'une même femme, l'écrivaine, l'enceinte et la rebelle, ou une femme à trois voix disant, avec le calme le plus sûr, l'évidence de la douleur. Et son empoisonnement.

Publiée en majeure partie après sa mort, Sylvia Plath devient mythe et légende. Le biographique prend une place telle qu'il est presque impossible d'en distinguer l'oeuvre, de la *lire* objectivement. Ses poèmes, comme sa prose d'ailleurs (*La Cloche de détresse*, Éd. Denoël), semblent faire du réel une intarissable fiction.

On peut tenter alors de trouver la raison du «départ», tenter d'expliquer, mais les hypothèses sont trop simples : malade, épuisée, à peine séparée d'un mari adoré (Ted Hughes, lui-même poète reconnu), ou bien victime de l'*american dream*, de sa tentative désespérée de concilier l'image de la femme au foyer et celle de la créatrice, femme libre et ambitieuse en quête de perfection et d'absolu... Rien de tout cela ne semble juste, tout l'est pourtant. Étudiante brillante, active, acharnée, décidée à réussir, Sylvia Plath enverra, dès ses dix-sept ans, jusqu'à 45 textes au magazine *Seventeen* avant que celui-ci ne publie sa première nouvelle.

C'est dans *Letters Home*, le livre contenant la correspondance entre Sylvia Plath et sa mère, que l'on trouve l'image du bonheur et de la réussite affective et sociale. Ce sont là les lettres-écran, celles du non-dit, de la *reassurance*. Et si le mal filtre, hésite entre la nécessité de dire et le besoin de taire, la femme déchirée préfère rester muette : «*J'ai souffert l'atrocité des soleils couchants. / Écorchée jusqu'à la racine / Mes fibres rouges brûlent et se crispent, une poignée de barbelés.*»

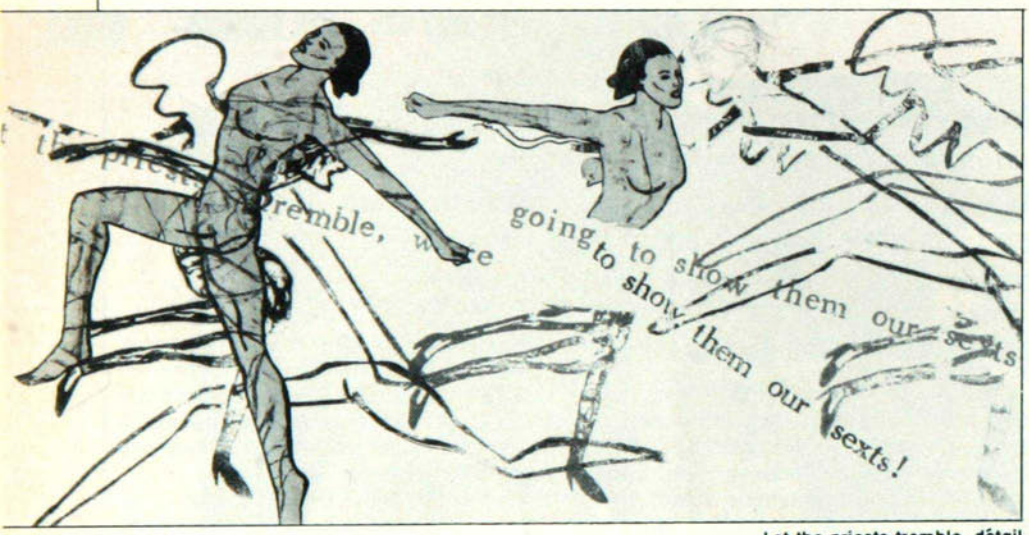
La dernière lettre de Sylvia Plath à sa mère date du 4 février 63 (elle mourait, sept jours plus tard) et rien n'y paraît de la douleur en phase terminale. «*En moi, jeune femme souriante. / Je n'ai que trente ans / Et comme les chats, j'ai neuf fois pour mourir.*» Un brin lasse, croit-on, épuisée par un hiver londonien implacable, Sylvia Plath écrit avec une rage telle, écrit dès quatre heures du matin, dans l'extrême urgence de l'état.

Avec *Je t'embrasse Sylvia*, tirée de la correspondance entre Sylvia et sa mère, l'écrivaine/poète devient donc personnage, entrant dans sa propre légende, revivant ainsi ce qui, déjà vécu, lui a laissé dire : «*Mourir / est un art, comme tout le reste. / Je le fais exceptionnellement bien.*»

1/ Au Café de la place de la Place des Arts, jusqu'au 20 avril. Avec Huguette Oligny et Christiane Proulx, mise en scène de Michelle Rossignol. Inf. : 842-2112.

Ariel, poèmes, Éd. des femmes, Paris 1978, traduit de l'anglais par Laure Vernière.
Trois femmes, texte dramatique, Éd. des femmes, Paris, 1975, traduit de l'anglais par Laure Vernière et Owen Leeming.
Letters Home, correspondance 1950-1963, Bantam Book, New York, 1977.

Les pionnières sont parmi nous



Let the priests tremble, détail

Nancy Spero et Harmony Hammond, deux initiatrices du mouvement féministe en arts visuels aux États-Unis, ont affronté avec énergie la nécessité d'un art qui inclut le politique et leur propre conscience féministe. Hammond était au Québec l'été dernier, Spero expose à Montréal, à Powerhouse, du 20 avril au 18 mai[1]. En voici un peu plus sur deux artistes remarquables.

par Rose-Marie Arbour et Nathalie Watteyne

Nancy Spero

Nancy Spero est une véritable figure de proue. Parcourir les étapes de son travail et de sa démarche artistique, c'est rappeler entre autres les événements, débats, problématiques qui ont animé et secoué le monde artistique depuis le début des années 70 en ce qui a trait au rapport difficile de l'art au politique, de l'art au féminisme. S'impliquant dès le début de sa fondation dans la coordination de la galerie féministe AIR à New York, Nancy Spero a rendu sa pratique artistique indissociable de ses prises de position contre la guerre du Vietnam, contre la torture des femmes (Chili), contre l'armement nucléaire, contre les conventions phallocratiques des langages et des codes universellement utilisés.

Ses oeuvres se déploient avec une force expressive remarquable : *The First Language* (le premier langage) est une série d'images féminines affirmant la victoire du sexe féminin sur la violence et la répression. Comme médium principal, elle a choisi le dessin sur papier : une série sur la guerre du Viêt-nam comprend une centaine de dessins où se confondent formes de bombe et de pénis. Une autre série de dessins intitulée *Codex Artaud* représente des sortes d'idéogrammes de figures mâles et femelles entre lesquels s'intercalent des passages dactylographiés du poète français Antonin Artaud. «Artaud était un paria de la société, disait récemment Spero. En un sens, je me sentais comme lui en tant que femme artiste au sein de la communauté artistique.»

Pour elle, les femmes seront toujours le symbole du rejet sur lequel le système social s'est fondé, un symbole essentiel pour déterminer ce qui est en dedans du système et ce qui est en dehors. Et la majeure partie de l'art de Nancy Spero questionne cette impossibilité du «féminin» dans un monde qui n'est pas produit par les femmes.

R.-M. A.

1/ Galerie Powerhouse, 3738, rue Saint-Dominique, Montréal, du 20 avril au 18 mai. Il y aura une rencontre avec l'artiste au Musée des Beaux-Arts de Montréal, le 21 avril à 15 heures.

Harmony Hammond

1984, année internationale des échecs ! Comme *Québec 1984*, le *Rendez-vous international Sculpture 1984* de Saint-Jean-Port-Joli aura été plutôt une récréation locale. Mais une sculpteure de New York a su s'y faire valoir : Harmony Hammond. En plus de peindre, sculpter, écrire, enseigner et organiser des expositions, cette artiste américaine très connue travaille avec et pour des femmes.

Sa première expérience de collectif fut, en 1972, l'ouverture d'une galerie d'art féministe. Au début des années 70, lasses d'être exclues et d'attendre, des femmes – artistes ou non – avaient fait du piquetage simultanément devant le Whitney Museum de New York et le Los Angeles County Museum, parce que les conservateurs de ces musées oubliaient trop souvent les femmes artistes, même les plus sérieuses. Leur besoin de diffuser l'art féministe devenant pressant, vingt femmes dont Harmony Hammond se regroupèrent et ouvrirent à New York l'AIR Gallery, première galerie/coopérative d'art féministe aux États-Unis.[1] Le geste leur permit enfin d'exposer individuellement à New York. «Dès l'ouverture, dit Hammond, le monde de l'art a été bien obligé d'admettre que les

Photo : David Reynolds

pièces présentées à l'AIR ne manquaient pas de qualité. Qui pourrait maintenant dire que les femmes se regroupent parce qu'incapables d'exposer ailleurs faute de bonne qualité de production ? Plusieurs galeries d'art féministes sont nées par la suite aux États-Unis. Aujourd'hui, nous en répertorions 350 à travers le pays. Après 13 ans, l'AIR est toujours très importante pour moi.»

Suite à cette première exposition à l'AIR Gallery, Harmony Hammond était invitée à enseigner à Chicago. Depuis, elle a donné des cours de peinture et de dessin dans une trentaine d'universités. «Je travaille beaucoup avec les étudiant-e-s. J'aimerais avoir la sécurité d'un poste à temps plein, mais à New York il y a plusieurs bons artistes et très peu d'emplois permanents. J'ai adoré, entre autres, l'expérience du Feminist Art Institute. On encourage les femmes qui viennent travailler avec des artistes à traduire leur expérience de femmes en un langage plastique. Elles n'obtiennent ni notes ni crédits, mais y viennent par plaisir.»

Artiste avant tout, Hammond a choisi de s'exprimer avec ses mains, mais elle trouve essentiel que les artistes articulent leurs idées et démystifient l'art pour le rendre accessible. «Les femmes ont besoin de lire sur les travaux d'autres femmes.» C'est pourquoi elle a écrit *Wrapping*, édité l'hiver dernier par Time and Space Ltd., qui traite du féminisme, de l'art et des arts martiaux. Les trois font partie de sa vie quotidienne et le projet se voulait initialement autobiographique. Publié, il est devenu une collection d'essais sur le rôle des femmes en ces années 80. Support à penser, à faire et à changer, il contient des reproductions de plusieurs artistes féministes importantes aux États-Unis.

Avec vue sur le fleuve

Sculpteure invitée, elle proposait l'été dernier au public québécois ce qu'elle nomme des *échelles d'âme* (spirit ladders). Elle demandait aux gens de Saint-Jean-Port-Joli leurs escabeaux et en retour leur en offrait de nouveaux. «Altérés, couverts de peinture, ils portent en eux leur propre histoire, leur usage prévu» : manipulés par l'artiste, ils se métamorphosaient en personnages. En fixant des éventails à ces escabeaux, Hammond affirmait de plus la présence féminine. Ayant dû y créer son propre aménagement extérieur, Hammond dit que Saint-Jean-Port-Joli l'a inspirée et qu'elle a envie maintenant de faire plus de pièces en sites naturels.

Vivant à New York depuis 1969, elle souffre du peu d'espace disponible pour intégrer ses oeuvres à l'environnement, mais se complaît dans l'univers excitant du monde de l'art new-yorkais, aime le mélange des cultures et les dialogues sur les idées, la concentration de gens intéressants. «J'aime travailler à New York et, seule dans mon studio, j'atteins une certaine clarté après un travail collectif. L'énergie, la compréhension et les idées que j'ai avec les femmes me passionnent. En studio, ces idées me reviennent et je les transforme en présentations métaphoriques.»

Harmony Hammond sculpte et peint, sans comparer le temps consacré à l'une ou l'autre expression : «Le temps a influencé ma production ; j'ai appris à travailler dans des laps de temps fragmentés car c'est tout ce que j'avais.» La sculpture, à intervalles dispersés, signifie pour elle extension des mains et proximité du corps. La peinture exige des temps de travail moins fragmentés, d'où l'intensité et le bouillonnement qu'elle y vit, pour un contentement différent.

Quant à ses prochaines réalisations, Hammond est d'abord évasive, parle d'un éventuel voyage au Japon et de recommencer ses cours d'aïkido. Puis elle enchaîne sur ses activités de l'année. «Je vis depuis un an au Nouveau-Mexique, pour fuir les pressions et les distractions de Manhattan mais aussi parce que je suis conservatrice, avec Jaune «Quick-to-see» Smith, d'une exposition prévue pour juin 1985 à l'AIR. Il s'agit du *Contemporary Native American Women Artists of United States*.[2] Accompagnée d'un catalogue majeur, ce sera la première exposition de travaux d'Amérindiennes vivantes, dans un contexte de collectif féminin. Harmony Hammond s'y est intéressée parce que ce travail «transcende les formes d'art traditionnelles». «Nous voulons promener cette exposition dans d'autres villes mais surtout dans les réserves indiennes d'Arizona et du Nouveau-Mexique. Ainsi les femmes amérindiennes pourront voir entre elles ce qu'elles font.»

Harmony Hammond est aussi en train d'écrire, avec Elizabeth Hess et Lucy Lippard,[3] un livre publié bientôt par Pantheon Press. Analysant en profondeur la nouvelle imagerie de l'art depuis les années 70, cet essai décrira le rôle de l'art féministe. «Différent de l'art patriarcal, l'art féministe est quand même affecté par celui-ci. Les préoccupations des femmes, telles leur sexualité et leurs prises de position antinucléaires, affectent leur art : voici la matière à traiter !»

Avec sa compagne, Harmony Hammond élève sa fille de 14 ans : «J'aimerais lui consacrer plus de temps. Je veux aider Tanya à prendre un bon chemin dans la vie ; ensuite, je pourrai travailler plus encore. Avec les années 80 et les «reaganomics», le combat antinucléaire demande beaucoup de travail et je veux continuer de participer aux enjeux politiques.»

N.W.



Hunkertime, détail

1/ AIR Gallery : Artists in residence. Selon la loi municipale de New York (volet incendies), les artistes occupant des studios situés en zone commerciale doivent s'identifier par une affiche.
2/ Femmes artistes amérindiennes contemporaines des États-Unis.
3/ Elizabeth Hess est journaliste au *Seven Days* et critique d'art au *Village Voice*. Lucy Lippard a écrit des livres sur l'art féministe dont *Overlay* (1983) et *From the Center* (1976).



Photo : Suzanne Girard

Angélique Ionatos

L'autre enfant du Pirée

C'était l'été dernier. Venue de Grèce, une jeune femme nous parlait avec humour de son pays "dont la boisson nationale est le café turc!", amour de sa "belle et étrange patrie qui cherche la révolte et s'offre des tyrans". Et pour cela, Angélique Ionatos ressuscitait la voix de grands poètes grecs comme Odysseus Elytis.

par Anne-Marie Alonzo

Juillet 84 : les journées sont splendides, le temps légèrement frais. À la salle Maisonneuve de la Place des arts, une jeune femme chante seule avec sa guitare. Menue, une tache de cheveux et de yeux sombres dans une robe blanche, étincelante. Au-dessus de nous, une voix rauque, sombre comme les cheveux, mais claire aussi, terriblement touchante, une voix grecque tirant plus de Mélina Mercouri que de Nana Mouskouri, une voix que les critiques européens qualifient de «rocailleuse».

Angélique Ionatos en est à sa première visite au Québec et si les journalistes français, élogieux, l'ont qualifiée de «Piaf hellénique», les commentaires de nos journalistes ne sont pas des plus favorables. *Le Devoir*, par exemple, lui reproche de ne pas chanter en français et dans un article particulièrement xénophobe et mal informé, traite en amateure celle qui a six disques à son actif, dont deux lui ont mérité le prestigieux prix *Charles-Cros*[1].

Née à Athènes, émigrée très jeune en Belgique, vivant maintenant à Paris, Angélique Ionatos s'est faite l'interprète des poètes grecs : Mortoyas, Kavafis, Ritsos, Elytis. Elytis surtout, dont elle aime *toute* la poésie et qui lui a inspiré la cantate *Maria Nefeli* (Marie des brumes). Car Angélique compose, et ses musiques allient l'ancien et le moderne, le souffle grec et le rythme syncopé de la musique contemporaine.

C'est sur l'invitation d'Henri Barras, directeur artistique de la PDA, qu'elle est venue chanter, tout juste avant Giovanna Marini, «cette autre étrangère qui ne va pas parler dans la langue du pays»[2]. Angélique Ionatos est choquée, déçue de cet article du *Devoir*, ne comprend pas, car chanter uniquement en grec est pour elle un choix politique. Au début, elle chantait en français avec Photis, son frère aîné. C'était du temps de la Belgique, de ce temps inconfortable où tout-e immigrant-e tente de s'adapter, de s'uniformiser dans la masse du pays autre, trop neuf et trop différent pour être essentiellement compris. Puis vint la rupture, toute professionnelle, «puisqu'on ne peut pas chanter avec son grand frère toute sa vie». Angélique s'affirme, re-choisit sa langue d'origine et se met à la composition.

L'amour de la poésie, l'amour des poètes grecs est aussi vif en elle, aussi important que son amour de la musique. Ce qu'elle chante aujourd'hui, accompagnée de cette seule guitare qui semble contenir tout un orchestre, ce qu'elle chante est intrinsèquement lié à la vie du pays quitté. La Grèce n'est plus mythifiée mais devient réelle, palpable, un brin nostalgique, parfois lointaine mais douloureusement présente, unique.

Si Mélina la chanteuse, la bouleverse, Mélina Mercouri ministre de la Culture du gouvernement Papandreou, par contre, ne la convainc pas toujours très bien. De ses compatriotes, elle démontre, avec équité, les défauts comme les qualités. Elle connaît l'histoire, s'y inscrit entièrement, emploie le «nous» comme on dit «je».

Les paroles, les liens entre les chansons se font dans un français impeccable, ce sont des textes, des presque poésies, qui expliquent et préparent. La chanson devient alors comprise, admise, comme si nous parlions la même langue de toute éternité. Mais la musique et la poésie ne sont-elles pas, par définition, polyglottes, voire internationales !? !

Le spectacle d'Angélique, sa rencontre, la conversation que nous avons avec elle sont moments de détente, le ton est ferme, assuré, convaincu, l'humour vif, légèrement acidulé, elle répond à tout, se tient généreusement informée. À l'inévitable question du féminisme, elle n'hésite pas un instant car il y a deux causes auxquelles elle adhère inconditionnellement, sont-elles pas, par définition, polygrottes, voire internationales ?

Trente ans à peine, une voix et un esprit solides, fervente et passionnée, Angélique écoute et parle et écoute encore. Donnant à la Grèce une voix nouvelle, elle est peut-être devenue à la suite de Mélina, cette ambassadrice de la culture, une envoyée toute spéciale qui trouve plus urgent de diffuser la poésie grecque et de stimuler la culture grecque actuelle... que de sauver les frises du Parthénon !

ENTREVUE DE
ANNE-MARIE ALONZO
ET FRANÇOISE GUÉNETTE

1/ 1«Un charme qui repose sur l'humour», Mireille Simard, in *Le Devoir*, 27 juillet 1984.
2/ Voir «Elle raconte des histoires», Lucia Malvisi et Mercedes Roy, in *LVR*, novembre 1984.

Discographie d'Angélique Ionatos

Maria Nefeli (Marie des brumes), d'après Elytis.
I Palami sou (Ta paume de main), prix de l'Académie Charles-Cros.
To dassos ton anthropon (La forêt des hommes).
O Hélios O Héliatoras, d'après un recueil d'Elytis, textes traduits, Arc-en-ciel, no 3012.21.



Photo : Jacques Robert

Pierrette Fleutiaux

Livres

Des contes de fées-ministes

Métamorphoses de la reine, Pierrette Fleutiaux, Éd. Gallimard, Paris, 1984, 217 p.

Il y a une petite question angoissée, un petit oiseau qui bat des ailes de temps en temps dans mon esprit : comment raconter les contes de fées à mon enfant ? Et comment ne pas les raconter ? Comment, au moins, les raconter *autrement*, sur un autre ton de voix ou avec d'autres moralités à la fin, de manière à ce que ces histoires n'inculquent pas aux petites filles la peur et la frivolité, aux petits garçons la violence et la vantardise ? Les destins du Petit Chaperon rouge, de Cendrillon, de Blanche-Neige et de la Belle au bois dormant, nous les avons appris par coeur avant de pouvoir les critiquer par le cerveau ; faudra-t-il à tout jamais transmettre ces cadeaux empoisonnés de génération en génération ?

La réécriture des contes de Perrault à laquelle Pierrette Fleutiaux s'est livrée à coeur joie ne constitue pas une réponse à la question de l'oiseau. C'est, sans l'ombre d'un doute, un livre pour adultes – certains paragraphes pourraient même être classés «x» – mais les images qu'il peint sont si marquantes qu'elles laisseront à coup sûr leur empreinte sur les stéréotypes qui furent leur point de départ. Jamais plus on ne lira Cendrillon sans penser à *Cendron*, ni Petit Poucet sans penser à *La Femme de l'ogre*.

En s'endormant, l'enfant prend une phrase du conte qu'il vient d'entendre et l'intègre à un début de rêve, brode dessus, l'agence avec des éléments tirés d'autres contes connus, en fait une histoire nouvelle mais retentissant de sonorités familières. C'est exactement ainsi que procède Pierrette Fleutiaux, qui sait que le mot *texte* veut dire *tissu*. Pénélope subversive, elle tire savamment sur les ficelles des récits modernes, mélange un conte avec un rêve, tisse et retisse, et peu à peu la reine, de méchante marâtre ou sorcière, se trouve métamorphosée en femme.

Pour vous donner un avant-goût de cette magie, voici des pierres enchantées qui s'adressent à un chasseur endormi dans le bois : «Pourquoi viens-tu voir la reine ?» – «Parce que le roi veut la tuer.» – «Et pourquoi ne l'as-tu pas tuée ?» – «Parce que je l'aime...» – «La reine est plus âgée que toi...» – «Le roi est aussi plus âgé que la reine...» – «Elle pourrait être ta mère.» – «Je n'ai rien contre ma mère...»

Ainsi, cela peut exister, une littérature qui n'a rien contre les mères ? Et des histoires belles et fortes qui parlent de femmes belles et fortes ? Oui. Et tout cela devient plus réel que les loups et les ogres dont on nous a si longtemps menacées.

NANCY HUSTON

La conscience révoltée

Sommeil d'hiver, Marie-Claire Blais, Éd. Pleine Lune, Montréal, 1984.

Sous le titre collectif de *Sommeil d'hiver*, nous trouvons une pièce de théâtre, qui donne son nom au livre, et quatre textes dramatiques déjà réalisés à Radio-Canada : *L'Exil*, *Fantôme d'une voix*, *Fièvre* et *Un couple*, qui nous montrent l'extrême diversité des voix qui hantent Marie-Claire Blais.

Sommeil d'hiver est une superbe pièce où l'étrangeté emprunte à la danse des morts, comme une image fantasmatique de ce passage à l'après-vie qui laisse les morts en proie aux vivants et à l'impossible effacement de nos actes. Les indications de mise en scène laissent entrevoir un spectacle hallucinatoire d'une grande sobriété dramatique.

L'Exil semble se dérouler en un État dictatorial, où la liberté artistique est abolie avec les autres ; mais, comme dans *Fièvre*, à travers le dévoilement des atrocités humaines ou de la misère des pays du Tiers-Monde, c'est de Dieu et des hommes conformistes que doute la voix féminine, voix de la conscience révoltée. *Fantôme d'une voix* soulève le drame de toutes les vocations de femmes créatrices qui se sont tues face à celles – plus reconnues – de leur homme ; dans *Un couple*, de jeunes parents s'affrontent : Françoise, qui veut inventer de nouvelles valeurs de vie, et Jean-Pierre, qui s'accroche désespérément aux structures traditionnelles.



Photo : Gloria Escomel

Marie-Claire Blais

À travers ces quatre situations dessinées par un dialogue poignant et fort, Marie-Claire Blais nous présente une ère de transition, où ce sont les femmes qui cherchent – et parfois trouvent – la voie nouvelle.

GLORIA ESCOMEL

Cotnoir, scribe et témoin

Plusieures, Louise Cotnoir, Éd. des Forges, Trois-Rivières, 1984, 76 p.

Le rendez-vous par correspondance/ les prénoms, Louise Cotnoir, Éd. du Remue-Ménage, Montréal, 1984, 2ème prix Alfred Desrochers 1984.

Depuis longtemps active dans le milieu littéraire, Louise Cotnoir publiait au printemps son premier recueil de fiction : *Plusieures*. Contenant des textes déjà publiés (pour la plupart) dans des revues, l'un d'entre eux sorti en 83 sous forme de livre-objet, *Plusieures* témoigne ! Quelles étaient nos préoccupations en 1979, 80, 83, où en étions-nous féministiquement parlant et où se situaient ce que nous appelions nos écritures ? Évacuantes, libérantes, désaliénantes surtout, elles naissaient d'un important «féminin», d'une nécessaire «venue à l'écriture». *Plusieures* ramène donc le sang menstruel, la peur de la «saleté», de la gluance mais aussi la mère-femme-aimée, celle de qui l'on naît puisque l'on sait «naître d'une femme», mère muette sur les choses innommables qui viennent du sexe. *Plusieures* appelle celles toujours pareilles sorties d'une seule, l'auteure, faisant cocus et faisant fête, *la scribe*, *la diseuse*, *la pareille*. *Plusieures* en une et une pour chacune, l'on peut regretter que ces textes nous parviennent avec quelques années de retard.

Écrire des lettres, les adresser, mettre une date, se dire d'un lieu, cacheter et poster, c'est faire des *Rendez-vous par correspondance*, c'est aussi écrire. À la fine pointe de la vie promise et de la plume. En dehors de toute

tradition et au coeur même de cette longue tradition épistolaire des femmes. «Certains jours, être un sujet féminin me tue au pied de la lettre». De chair et de papier, donc, Louise Cotnoir devine, pressent, raconte et questionne, les rendez-vous s'établissent entre sa plume et l'autre/les autres, celles/ceux à qui l'on s'adresse, à qui l'on est adressée. Réel de femme, fiction aussi, *Les rendez-vous* sont lieux de rencontres amoureuses ou démentes, retenus entre le désir de dire et celui d'être lue.

Texte beaucoup plus souple, d'une belle et fluide écriture, à la fois douce et excessive, se souvenant immanquablement du sort fait aux femmes, à la fois création et reportage de cette création.

À la fin de ce second livre, mais inscrit comme début de reconnaissance, *Les prénoms*, de Hélène de Troie à Nicole Brossard et Yolande Villemaire. Oeuvre de présent comme on dirait cadeau, *Les prénoms* s'égrènent, égrènent l'histoire avec eux et en même temps. Mini-portrait, chaque texte se fait poème/redevance comme «ascendance choisie».

ANNE-MARIE ALONZO

Après Zeus le père

Portrait de Zeus peint par Minerve, Monique Bosco, Éd. HMH, Montréal, 1982.

Portrait de Zeus peint par Minerve, fiction qui relève du roman, mais qui déconcerte, à la fois par son rythme poétique et par le recours à des personnages mythiques. Mais sous ces visages humains des dieux et des déesses de l'Olympe, masques transparents, se déploient les références et les mythes du temps moderne, le visage – éternel – du père tyrannique dont l'interminable agonie remet entièrement en question la fille – Minerve – et surtout les valeurs patriarcales dont on l'a sculptée.

L'inversion des rôles – Minerve, la «créature», réinvente son créateur, Zeus, qu'on lui avait juré éternel – allégorise le drame de la fin d'une tutelle, et permet une de ces visions poétiques – ou prophétiques – qui renouvellent le regard porté sur ces statues recouvertes de la patine des habitudes. Zeus, le dieu, l'immortel, le père, l'homme, n'est plus ce qu'il était, désinvesti du regard adorateur de sa fille. Les dieux ne survivent que par la ferveur de leurs fidèles. Mais les fidèles survivent-ils à la mort des dieux ? Minerve se lamente : «Je me suis creusé et inventé des labyrinthes, dignes des temps anciens, où je me suis perdue, pendant des années. (...) Maintenant peut-être suis-je prête à affronter la lumière crue du soleil levant.»



Monique Bosco

Pour qui sait voir les visages à travers les masques, la vérité prégnante des mythes, ce *Portrait de Zeus* oublié, dérangeant, aux rythmes obsédants, est un cri de Minerve que nous partageons toutes, dans son ambiguïté et sa beauté.

GLORIA ESCOMEL

Par le feu

Lecture en vélocipède (poèmes 1970-1971), Éd. Les Herbes rouges, Montréal, 1983 (réédition).

En 1972, le 4 juin plus précisément, Huguette Gaulin s'immolait par le feu sur la place Jacques-Cartier, à Montréal. Elle devait mourir le 6 juin. «Avant la lettre, Huguette Gaulin était devenue écrivaine, personne publique, émissaire, bouc et agent, de la souffrance, du désespoir de toutes et de tous», dit Normand de Bellefeuille en préface. Poète non encore publiée, pacifiste, elle avait confié trois manuscrits aux Éditions du Jour. Cette réédition aux Herbes rouges reprend l'oeuvre complète de l'auteure, soit *Nid d'oxygène*, *Recensement* et *Lecture en vélocipède*.

Poèmes dangers, vifs de leurs mots comme on dirait de blessures, les textes de Huguette Gaulin crient «attention», mais nul n'écoute, semble-t-il, nul n'entend. En parler ici est difficile, presque indécent ; il faut lire, comprendre seule et relire, reprenant pour soi chaque souffle/mot, car le dire des mort-e-s est indélébile. À l'endos du livre, une photo en gros plan, un visage d'enfant (elle est née en 1944) ne paraissant pas ses vingt-huit ans, une photo-image dérangeant la lecture, la surveillant.

Violemment moderne à l'époque où s'écrivait à peine cette littérature à venir, l'écriture de Huguette Gaulin «décide de l'angle», ses thèmes fouillent l'os, le nerf, la mer, le feu... «je chancelle / car les pièces perdues / d'une campagne inscrite entre les roses impatients / et l'heure précise / incendient».

Un livre immense de mémoire, un livre contenant toute l'oeuvre/la vie/la mort d'une femme dont le geste étonnant ne cessera pas de hanter nos écrits et nos li(v)res.

ANNE-MARIE ALONZO

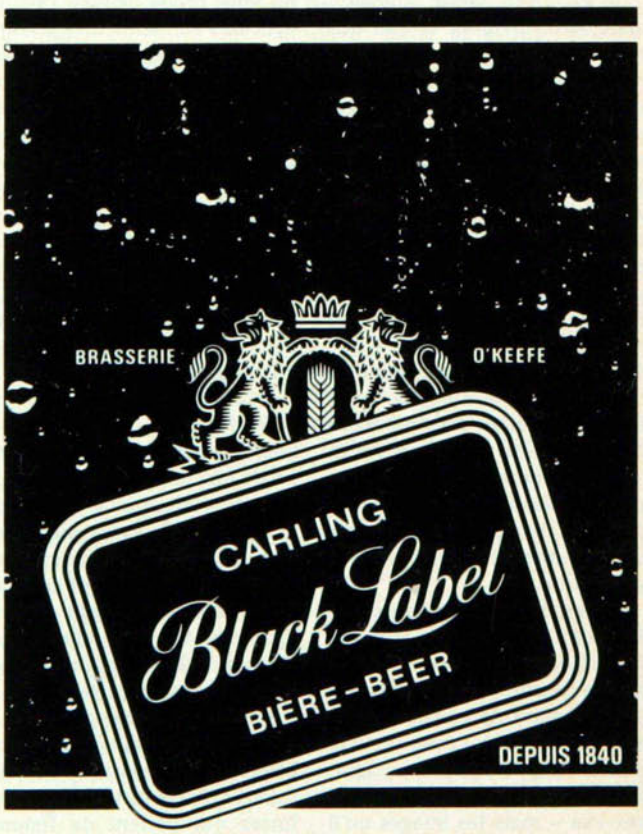
Ici les Amazones

Archives distraites, Germaine Beaulieu, Écrits des forges, Trois-Rivières, 1984, 58 p.

Après un assez long silence, Germaine Beaulieu nous donne un tout petit livre au titre contradictoire : *Archives distraites*. Ce qui se range, dont on tient compte, qu'on compile et... ce qui vient du rêve, joue avec la réalité, déjoue le temps. Une poète s'adonne à l'écriture ferme, juste et ardue du poème et le fait avec une pointe de désinvolture, un brin de «distraction». L'écriture de Germaine Beaulieu fait présence en littérature et, bien que peu fréquente, laisse une marque d'attente et de réflexion.

Divisé en deux parties : *Sur l'onde, transparence* et *L'Idée de jouir ensemble*, le recueil fait de l'histoire d'une femme, une histoire d'écrire. «Âmes ciselées dans la luxure inféconde/ici les

Photo : Gloria Escomel



amazones/La jouissance domine le pouvoir/et transcende le verbe vertical./» Trois lignes, parfois cinq, un trait, portrait ou dire de jouissance et de sensualité, les poèmes sont brefs à lire mais longuement vécus. Beaucoup de blanc comme pour refaire le souffle, la «mutation» anime, atteint, succède, l'à venir semble prêt comme prêtes les femmes à aimer.

«L'énergie fuit/s'abîme sous le regard. Volupté./Folles amantes qui se projettent/belles,/l'idée de jouir ensemble/»

ANNE-MARIE ALONZO

*L*e réel et l'imaginaire

Journal d'une fiancée 1920-1923, Anaïs Nin, Éd. Stock, 1984.
Éditions Stock, 1984.
La Maison de l'inceste, Anaïs Nin, Éd. des femmes, Paris, 1976.

N'étant pas une lectrice inconditionnelle du *Journal* d'Anaïs Nin, j'ai lu avec un plaisir mitigé le dernier volet, publié tout récemment chez Stock, le *Journal d'une fiancée*.

En 1920, la jeune Anaïs de dix-sept ans vit dans un monde clos, hermétique, se nourrissant presque exclusivement de rêves, de lectures et d'écriture. Son style parfois malhabile, son discours tantôt grandiloquent, son romantisme et son mimétisme sont autant de manifestations d'une adolescente en quête d'absolu et d'idéal.

Plus vieille, Anaïs Nin épurera sa vision du monde. *La Maison de l'inceste*, écrit dans la cinquantaine et publié en anglais en 1958, en est un bon exemple et me plaît davantage. Ce poème en prose dévoile une écriture inédite, différente de celle du *Journal d'une fiançée* par l'esthétisme qui s'en dégage. En quête d'identité, la narratrice se raconte à travers une multiplicité de personnages-miroirs et tente, par la suite, de les harmoniser en un seul.

Mais pourquoi titrer *La Maison de l'inceste* ? La narratrice vit un cauchemar éveillé, une descente aux enfers où des images obsédantes d'amours incestueuses la hantent et l'emprisonnent. Elle les récupère toutefois dans son rôle de personnage-écrivain en leur attribuant une fonction créatrice. L'originalité et l'audace d'Anaïs Nin résident dans la représentation du «je» à trois niveaux de lecture : en tant que personnage imaginaire (celle qui ressent des émotions), en tant que narratrice (celle qui raconte une histoire) et finalement en tant qu'écrivaine (celle qui écrit un livre). Ainsi, la triple représentation du «je» confirme la symbiose quasi parfaite du réel et de l'imaginaire.

Anaïs Nin a déjà dit au sujet de son *Journal* : «J'ai besoin de revivre ma vie dans le rêve, le rêve est ma vraie vie». Cette réflexion s'applique également à l'ensemble de son oeuvre où la fonction de l'écriture participe à la réunification du monde onirique avec celui du quotidien. Le fil d'Ariane, du *Journal d'une fiançée* jusqu'à *La Maison de l'inceste*, se devine dans la récurrence de certains thèmes : la recherche de l'identité, l'expérience onirique comme moyen de connaissance de soi et enfin la quête de l'harmonie et de la vérité.

Mais pour moi, le bijou, celui qui mériterait un prix, c'est *La Maison de l'inceste*, malheureusement méconnu du grand public.

FRANCINE LAMPRON

La Crêperie Québécoise

« Une atmosphère de détente où vous dégusterez les crêpes les plus légères et les plus délicieuses ! »

«La meilleure crêperie» — André Robert

1775 St.Hubert, Montréal (Métro Berri) 521-8362

Depuis dix ans au cœur des préoccupations, des désirs, des délires et des rêves des gens du centre-ville...



RADIO CENTRE-VILLE
CINQ FM / 102,3 / CÂBLE 96,5

Radio Centre-Ville, la radio communautaire et multilingue

Une radio différente, animée par plus de 300 bénévoles, qui diffuse en 7 langues: français, anglais, espagnol, grec, portugais, créole et chinois.

Ça fait dix ans cette année et ça continue

Radio Centre-Ville se veut une alternative aux radios commerciales par l'information, la musique et le type de publicité qui y sont présentés.

5212, boul. St-Laurent
Montréal, Qc, H2T 1S1
Bureau: 495-2597
Studios: 495-1548

Encre de Chine

Oeuvres poétiques complètes.
Li Qingzhao, Éd. Gallimard, coll. Connaissance de l'Orient, Paris, 1977 ; traduit du chinois par Liang Paitchin.

Ce n'est pas un livre neuf ; en fait, il date du XII[e] siècle ! Née en 1081 dans le Shandong, Li Qingzhao (prononcer Ts'ing-tchao) «vient aujourd'hui, à travers neuf siècles, avec un mince recueil de poèmes qui la rend éternellement vivante», nous dit celle qui a pris deux bonnes années à traduire ce livre. Car il n'y a pas là qu'une simple traduction, mais bien une présentation de l'auteure *et* de l'oeuvre complète, une recherche minutieuse concernant l'époque, tant au niveau culturel que politique d'un pays si vaste et si secret.

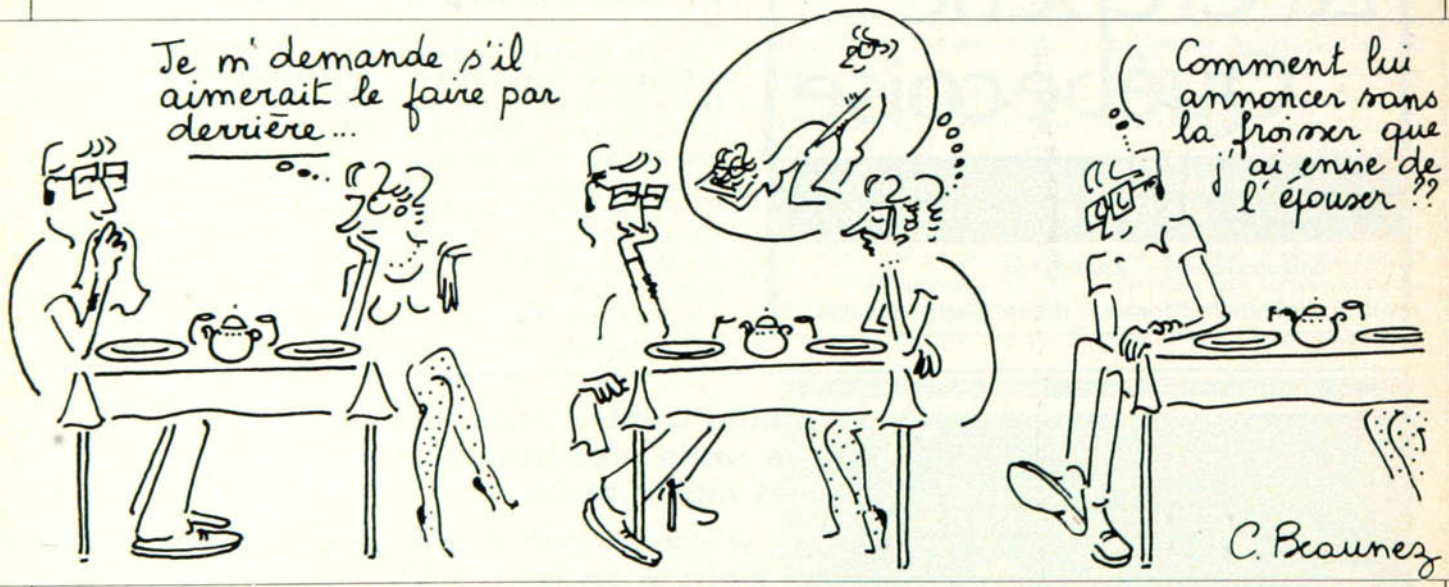
Des «poèmes à chanter *(ci)*», des «poèmes classiques *(shi)*» et des «poèmes en prose rythmée et rimée *(fu)*», j'ai été troublée, touchée par la fraîcheur et la vivacité de l'écriture parfaitement orientale dans sa grâce et son élégance ambrée. D'une rigueur digne des «beaux esprits» et des amoureux de poésie, les écrits de Li Qingzhao traitent d'amour, de pudeur, de politique et de problèmes sociaux.

Issue d'une famille de lettré-e-s, elle épouse à 18 ans un étudiant de l'Université nationale, bibliophile et collectionneur d'objets historiques et artistiques. Mari et femme rivalisent avec humour (et amour) d'érudition, faisant des compétitions poétiques et Li Qingzhao devient la principale collaboratrice de son mari, dans sa rédaction du *Recueil d'épigraphes sur métal et sur pierre*, oeuvre en trente volumes. Liang Paitchin rapporte que leur collection de livres couvrait dix salles de la maison. Dix salles ! Pauvres, fuyant guerres et polémiques, les époux achetaient des livres et des objets d'art dès qu'ils trouvaient le moindre argent. La nature, les richesses de l'esprit et les beautés du coeur, quelques fruits, un peu d'eau et le loisir de lire, d'écrire et d'étudier, voilà leurs seules préoccupations, leurs seules valeurs.

De celle qui écrit : «Ces trente années, j'ai étudié la poésie/j'ai caché mes efforts dans l'ombre du silence», on peut lire «Les deux Han se succédèrent en une seule dynastie/dont le Nouvel Empire surgit comme une anomalie» et enfin, sur une note plus légère, ce «poème à chanter» : «Je viens de mettre ma robe doublée, nouvelle et brochée d'or/ma tête penchée sur l'oreiller/a écrasé le phénix, aigrette de l'épingle/Seule j'étreins mon lourd chagrin ; nul rêve beau ou clair !»

Voilà, venue d'un autre monde d'il y a neuf cents ans, celle que l'on nomme «la plus célèbre poétesse chinoise», celle que l'on imagine, écrivant ou chantant mais rendant avec génie les plus belles formes de la poésie du XII[e] siècle chinois.

ANNE-MARIE ALONZO



Mes partouzes, Catherine Beaunez

La chasse aux mecs

Mes partouzes, Catherine Beaunez, bande dessinée, Éd. Glénat, Paris, 1984.

Une bande dessinée pour femmes célibataires : pourquoi pas ? Il n'y a pas que les hommes à s'ennuyer sans amour... et sans sexe ! Et Catherine Beaunez n'a pas peur de le dire. Cette jeune bédéiste française, qui a déjà publié dans *La Vie en rose* (!) et collabore à des revues comme *Circus* et *Fluide glacial*, s'est lancée dans la grande aventure de l'illustration des fantasmes féminins et des relations hommes-femmes. Pour le meilleur et pour le pire : «Oui, allô Georges, c'est moi ! J'ai reçu ta lettre... Y a une formule que j'aime pas beaucoup. Tu écris : 'J'aimerais beaucoup te faire l'amour.' C'est le 'te' là qui me gêne...»

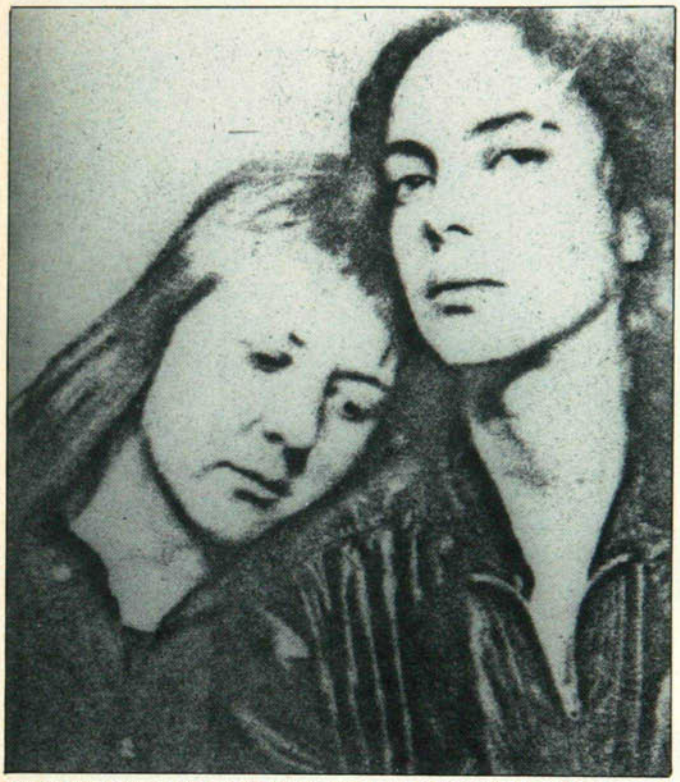
Mes partouzes pourtant, n'est pas une bande «cochonne» pour femmes adultes seulement. D'ailleurs, la page couverture qui, au départ, arborait une petite dame toute nue se masturbant seule sur son lit, a été modifiée par l'éditeur en accord avec l'auteure. «Trop osée», disait-on. L'album est plutôt un mélange, parfois amusant, parfois redondant, de grandes réflexions et de petites obsessions de femme seule. Original et osé, le sujet est rarement abordé par les femmes de façon aussi crue.

Dessins en noir et blanc, à la Reiser mais en moins «dégueulasse», moins de finesse que Brétecher mais un sens de l'observation assez aigu, propos colorés et aventures pas toujours réjouissantes ; un seul personnage féminin vit, une histoire par page, selon les hauts et les bas de sa condition de femme et de ses états d'âme très hétérosexuels.

Avec insistance, l'auteure illustre le non-dit du grand jeu de la séduction ou encore l'avant-rencontre et les multiples péripéties imposées par la coquetterie féminine. Jusqu'à l'absurdité : «Bon, quelle couleur de draps ? Blanc et bleu, ça fait vierge. Mauve et rose, ça n'ira pas avec la couleur de ses yeux. Allez, le blanc c'est ce qu'il y a de plus sobre... Au bout de la troisième fois, j'espère que ce sera lui qui fera le lit.» Et le plaisir sexuel des femmes dans tout ça ? «Bon, je sens que j'ai trop forcé sur la masturbation... Tout ça parce que je n'ose pas lui sauter dessus. Du coup je m'esquinte le clito en attendant qu'il se déclare !»

Voilà une bande dessinée qui m'a laissée perplexe, finalement. Sans grandes prétentions féministes, *Mes partouzes* demeure cependant un premier album divertissant qui raconte autre chose que des «harlequineries» tout à fait dépassées.

SYLVIE LAPLANTE



Marik Boudreau et Suzanne Girard, nos deux collaboratrices, ont remporté récemment, ex-aequo avec Sam Tata, le premier prix du concours de maquettes de livres photographiques organisé par le magazine OVO (2500 $). Cette photo est tirée de l'ouvrage primé, «Pièces jointes». Le deuxième prix allait à Judith Crowley pour son livre sur les mères. Trente-trois photographes avaient relevé le défi de ce concours, une première au Québec, lancé dans le but d'intéresser et les photographes et les éditeurs à semblables projets.

Cinéma

Enfin l'émotion

C'est comme une peine d'amour...
Suzanne Guy, Québec, 1984.

L'avortement, expérience émotive comme il en est peu, obsédante au point d'être paralysante, est vécu de façon différente par chaque femme... et chaque homme. Suzanne Guy a voulu rendre compte de cette réalité dans son film *C'est comme une peine d'amour*, et c'est une heureuse initiative. Occupées jusqu'à maintenant à lutter pour la reconnaissance du droit à l'avortement et l'implantation de cliniques offrant ce service, nous avions abordé le sujet sous l'angle de la justice sociale et de l'autonomie des femmes, en laissant quelque peu dans l'ombre son aspect émotif. Si certaines d'entre nous savaient pour l'avoir vécu ce que recouvrait cette réalité, il n'est pas évident que la population en général le savait.

Mais (car il y a un mais), fallait-il absolument qu'émotion rime avec perte de l'autre, et attachement à l'enfant ? Malgré l'intérêt de certains témoignages, j'ai eu l'impression d'assister à un film-réclame sur l'instinct maternel, ce qui m'a profondément agacée. Comme si l'auteure voulait déculpabiliser les femmes qui avortent en nous convaincant qu'au fond ces femmes aiment bien les enfants et désirent en avoir. Mais à quoi, à qui sert toute cette mauvaise conscience ?

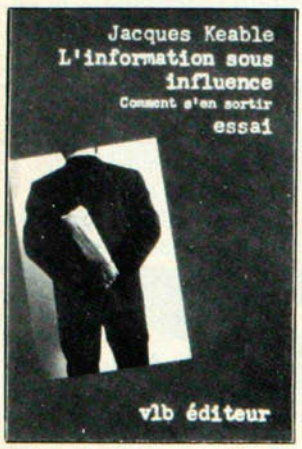
Suzanne Guy termine son film en amorçant une réflexion sur la mutation des rôles des hommes et des femmes. Je n'ai pu m'empêcher de penser que si cette réflexion avait été intégrée au film, celui-ci aurait peut-être gagné en profondeur ?...

HÉLÈNE SARRASIN

Autre son de cloche

Dans la mise en scène de tous ces témoignages, Suzanne Guy a

L'INFORMATION SOUS INFLUENCE
Comment s'en sortir
par Jacques Keable



Un réquisitoire implacable contre la concentration de la presse. Le contrôle des médias par une poignée de businessmen n'est pas une fatalité. Des solutions existent pour s'en sortir et l'auteur y apporte sa contribution.

240 pages 14,95$

Un ouvrage important qui concerne les lectrices et les lecteurs de LA VIE EN ROSE.
vlb éditeur

Qui est Celia Rosenberg?



demandez à votre libraire
LA CONSTELLATION DU CYGNE
la pleine lune Distribution: Prologue

Photo : Marik Boudreau



Photo : Alain Chagnon

La chevauchée roze

fait un effort pour sortir des sentiers battus du documentaire, effort auquel j'ai été sensible. Mais ce souci esthétique contribuait parfois à créer une distance entre les personnes interviewées et le public. Aujourd'hui, lorsque je repense à *C'est comme une peine d'amour*, me viennent à l'esprit ces images sur papier glacé de magazines tels que *Vogue*. Une facture très lustrée, très soignée, voire sophistiquée, mais somme toute plutôt froide, et très décollée de la réalité. Ceci dit, il n'est pas facile de sortir de l'hyper-réalisme dans le documentaire.

Par ailleurs, j'ai été dérangée par la caméra que je trouvais voyeuse à certains moments. Particulièrement pendant la scène de l'avortement, avec ce zoom-in final sur les larmes silencieuses de la «patiente». J'avais la très désagréable impression de voir son visage pour la première fois depuis le début de la séquence.

Malgré ces réserves et surtout dans un contexte où 3 000 manifestant-e-s Pro-Vie s'attaquaient encore récemment à la clinique Torontoise et Morgentaler, je crois que le film de Suzanne Guy apporte une contribution au débat.

DIANE POITRAS

Cowgirls épiques

La Chevauchée roze, de Marie Décary, fiction, 16mm, 7 min 55 s, Québec, 1985.

Marie Décary est magicienne. Disposant d'un budget minime et en un temps de tournage record (deux jours seulement), elle a réussi à concocter un très beau court métrage. Fable féministe empruntant à la comédie, à l'épopée et au surréalisme, *La Chevauchée roze* met en scène une cavalerie de femmes qui s'empare d'un verger sous l'oeil apeuré du gardien. Cette opération est téléguidée par une visionnaire, jouée par Marie Décary elle-même, qui, simulant le sommeil, sauve à la dernière seconde l'honneur du bataillon.

Marie Décary invente des femmes légendaires en puisant à même la réalité. Les chevaux de la cavalerie sont les balais-bannières confectionnés par la réalisatrice et sa complice Lise Nantel pour la manifestation du 8 mars 81 et utilisés depuis lors quasi annuellement.

Une des qualités de ce film est qu'il court-circuite les mythes et renverse les rôles en ne ménageant ni l'humour ni les surprises. À voir absolument.

LINDA SOUCY

Les Films du Crépuscule
présentent
C'EST COMME UNE PEINE D'AMOUR
UN FILM DE
SUZANNE GUY
L'AVORTEMENT VECU DE L'INTERIEUR DES ÊTRES

L'Androgyne
livres et revues pour gais et lesbiennes
grand choix de litterature feministe
ouvert le dimanche
3642 boul. St-Laurent
2e etage
Montreal, Quebec H2X 2V4
842-4765

Spectacle

Idole des «sixties»

Joan Baez, spectacle donné le 27 février 1985, à la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts, Mtl.

Trente-et-un disques dont huit d'or, dix prix et trophées, un doctorat en lettres, une compagnie de production, d'innombrables tournées à travers le monde... tout cela en 25 ans d'une carrière remarquable et remarquée. Car Joan Baez n'est pas qu'une chanteuse folk à la «voix douloureuse de soprano» ; c'est une légende, un mythe que les parents nostalgiques des années 60 reviennent voir de spectacle en spectacle en y traînant leurs adolescent-e-s.



Joan Baez

Idole des intellectuel-le-s de gauche et des partisan-e-s de la paix, Joan Baez commence par chanter, au début des «sixties», dans des petites boîtes puis dans des festivals, et met sa voix au service de la dissidence et de la protestation. «Sa musique est plus qu'un message, c'est un engagement», qu'elle respecte depuis tant d'années. Et si, comme elle le chante, «Dylan went to Jesus» et que Hendrix, Joplin et les autres ne sont plus, elle ne cesse de porter sa guitare sur l'épaule comme d'autres leur fusil.

Chanter auprès de Martin Luther King, s'opposer à la guerre du Viet-nam, fonder l'Institut pour l'étude de la non-violence et Humanitas International, faire de la prison, être activiste politique, «antipatriotique», refuser de verser 60 % de ses revenus pour le budget de la Défense (elle se voit intenter une poursuite de 50 000$ par l'Internal Revenue Service américain), voilà la chanteuse, la troubadoure que l'on compare à Jeanne d'Arc.

Aujourd'hui, Joan Baez a les cheveux courts qui grisonnent légèrement ; élégante, elle est vêtue de vêtements soyeux, seyants ; sa voix a baissé d'un ton mais garde toute sa force, toute sa beauté. Alternant entre des chansons «old, new and in between», elle parle longuement (trop ?) de tout ce qui la concerne et la motive. Elle parle aussi d'amour, elle rit beaucoup, change d'accent, taquine les uns et les autres, se moque un peu du sérieux avec lequel elle et sa bande vivaient à 20 ans et fait une hilarante imitation de Dylan en chantant... Dylan.

Nous étions tous et toutes là, hétéroclites et rayonnants, nous étions nostalgiques, sentimentaux, nous la sentions, la comprenions à demi-mot, nous lui pardonnions ses quelques temps morts ou ses interminables accords de guitare, nous étions là avec elle comme nous le sommes depuis tant de disques et d'années et quelque part «la nostalgie est bien ce qu'elle était».

ANNE-MARIE ALONZO

MONTRÉAL

PREMIÈRE-BÉNÉFICE DE LA VERSION FRANÇAISE DE «EL NORTE»

Au profit des programmes internationaux du YMCA de Montréal pour ses projets outre-mer.

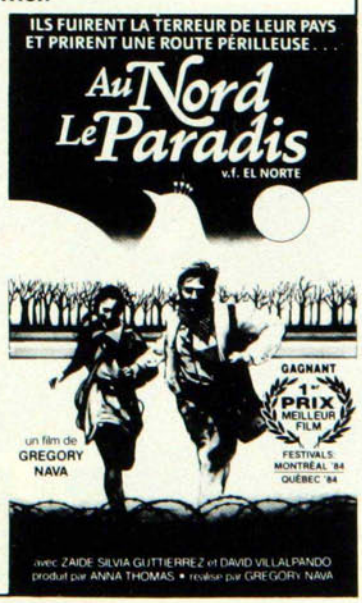
Jeudi, le 18 avril 1985
20 heures
Cinéma Le Parisien
480, rue Ste-Catherine O.

Billets en vente dans tous les YMCA de Montréal et à l'Agence du livre français, 1246, rue St-Denis.

Prix d'entrée:
étudiants: 3,00$
âge d'or: 3,00$
adultes: 5,00$

Toute contribution supplémentaire sera grandement appéciée.

Renseignements:
(514) 849-5331 x 162



OUVREZ L'OEIL

FESTIVAL INTERNATIONAL DE FILMS ET VIDÉOS DE FEMMES. MONTRÉAL 85.
DU 6 AU 16 JUIN.

UN NOUVEL ÉVÉNEMENT CINÉMATOGRAPHIQUE À MONTRÉAL

(514) 522 3141

CINÉMA FEMMES MONTRÉAL

Cinéma

Ciné-femmes

Le Service d'action féministe du YWCA de Montréal inaugure une nouvelle série de 12 films et vidéos, tous les mardis midi, à compter du 12 mars.

Le 2 avril : *Dream For a Free Country : A Message from Nicaraguayan Women*. Un documentaire sur le rôle joué par les femmes dans la révolution sandiniste et sur leur désir de participer au même titre que les hommes. Film couleur, 60 min, réalisé par Kathleen Shannon, Ginny Stikeman, Edward LeLorrain, Blake James.

Le 9 avril : *L'avortement, histoire secrète*. La réalité de l'avortement face aux différentes structures et valeurs sociales. Film couleur, 55 min, réalisé par Gail Singer, ONF.

Le 16 avril : *Women in Belize*. La situation des femmes dans ce petit pays d'Amérique centrale. Diapositives présentées par Heather Holms.

Le 23 avril : *Femme/sage comme une image*. Comment les femmes sont-elles représentées dans les médias ? Vidéo couleur, 23 min, réalisé par Joanne Fréchette et Linda Peers.

Le 30 avril : *Just for Me*. Les avantages et désavantages de l'exercice physique pour les femmes. Film couleur, 27 min, réalisé par Lois Tupper.

Lieu : 1355, boul. Dorchester ouest (métro Lucien-L'Allier). Entrée gratuite pour les membres ; non-membres, 2 $. Renseignements : Francine Mayer, 866-9941, poste 43.

Silence, elles tournent !

Du 6 au 16 juin, aura lieu ce festival international de films et de vidéos de femmes. Les femmes tournent partout ; à Montréal, elles montreront une trentaine de longs métrages de fiction, des films documentaires et d'animation, et animeront des ateliers. Gardez les yeux et les oreilles ouverts, on en reparlera. Pour renseignements, en attendant : Louise Martin, 522-3141.

Théâtre

Nature morte

La guerre du Viêt-nam mise en parallèle avec d'autres, plus intimes, qu'on appelle guerres domestiques. Avec Michèle Deslauriers, Hélène Mercier et Gilbert Sicotte, mise en scène de Yves Desgagnés, au Théâtre de Quat'sous, 100, avenue des Pins est, Montréal, jusqu'au 28 avril, à 20 h. Réservations : 845-7277.

Je t'embrasse, Sylvia

L'ascension et la chute – jusqu'au suicide – de l'écrivaine américaine Sylvia Plath. Avec Christiane Proulx et Huguette Oligny, mise en scène de Michelle Rossignol, au Café de la Place, 1501, rue Jeanne-Mance, Montréal, jusqu'au 20 avril, à 20 h 30. Renseignements : 285-4273.

L'antimouche

Une pièce d'Albert G. Paquette, mise en scène de Serge Le Maire, à l'Eskabel, 1237, rue Sanguinet, Montréal, du 3 au 20 avril, à 20 h 30. Information : 737-7153.

Événements

Le Festival québécois de créations jeunesse

Pendant trois jours, les jeunes nous en mettront plein la vue. Stages en vidéo, cinéma, danse et théâtre, et publication de cahiers techniques à l'intention des jeunes intéressés à ces disciplines ; colloque de deux jours sur les moyens de rendre la production culturelle plus accessible aux jeunes ; échange culturel avec la France et la Belgique, etc. Les 5, 6, 7 avril, à la polyvalente Pierre-Dupuis, 2000, rue Parthenais, Montréal. Information : 849-5297.

L'aventure littéraire des femmes

Jovette Marchessault présentera sa fameuse conférence, *L'aventure littéraire des femmes*, en tournée dans les Cantons de l'Est. Le 3 avril, à 20 h : Saint-Hyacinthe. Le 4 avril, 20 h : Weedon. Le 9 avril, 20 h : Saint-Félix-de-Kingsey. Le 23 avril, 20 h : Saint-Jacques-le-Majeur. Dans la majorité des cas, à la bibliothèque municipale. Pour plus d'informations : (819) 826-2259.

Expositions

Montréal

Galerie d'art Concordia, 1455, boul. de Maisonneuve ouest (879-5917) : Biennale de la faculté des Beaux-Arts, jusqu'au 27 avril. **Dazibao**, Centre d'animation et d'exposition photographique, 4060, boul. Saint-Laurent, suite 104 (845-0063) : Alain Chagnon, *TNT : Travailleuses non traditionnelles* (document photographique sur les femmes qui exercent des métiers d'hommes), à compter du 24 avril. **Galerie Skol**, 3981, boul. Saint-Laurent, suite 810 (288-6636) : Paule Delisle, *Trois lieux picturaux* (objets acryliques), du 2 au 13 avril ; Lucie Dion, *Transmission* (dessins et installation), à compter du 30 avril ; Louise Mercure, *De la gestation à la magie* (huiles sur toile et sur papier), du 16 au 27 avril. **Galerie Noctuelle**, 307, rue Sainte-Catherine ouest, suite 555 (845-5555) : Dorothy Deschamps (sculpture céramique), jusqu'au 30 avril. **Articule**, 4060, boul. Saint-Laurent, suite 106 (843-9686) : Janet Logan (peinture), du 3 au 20 avril. **Galerie Powerhouse**, 3738, rue Saint-Dominique, suite 203 (844-3489) : Nancy Spero (peinture et dessin), à compter du 20 avril ; rencontre avec l'artiste au Musée des Beaux-Arts le 21 avril.

Hull

Axe Néo-7, Centre d'art contemporain, 205, rue Montcalm (819-771-2122) : Vikky Alexander (photographie), du 3 au 21 avril ; Suzanne St-Denis (sculpture), à compter du 24 avril.



Photo : Suzanne Girard

Claude Krynski, Janine Gagné, Nicole Fréchette, Josée Drolet, Daniella Lavallée, Louise Martin, Linda Soucy : les organisatrices de Silence, elles tournent (Cinéma femmes)

Le 5e anniversaire de La Vie en rose

Cinq ans pour nous, c'est comme 100 ans pour La Presse et 75 ans pour Le Devoir! Alors permettez-nous de vous ennuyer à notre tour avec un peu de narcissisme bien placé.



Photo : Marik Boudreau

Début février. Violaine Servant gagne (la chanceuse!) le voyage au Mexique offert en décembre, par LVR, à toute nouvelle abonnée, en collaboration avec la compagnie d'aviation Wardair.



27 février. Une quarantaine de professionnelles, de femmes d'affaires, de politiciennes (bref, des femmes qui ne sont généralement pas associées à LVR) se bousculent à la Maison des vins, à la suite d'une invitation de LVR. Nous voulions savoir ce qu'elles pensaient d'un magazine comme le nôtre... Elles nous l'ont dit.



Photo : Suzanne Girard

10 mars. Les filles de LVR (un peu cernées, c'est vrai) sont au poste pour la journée d'ateliers-kiosques-vidéos-panel-etc. organisée à l'UQAM par l'Intersyndicale des femmes.



Photo : Suzanne Girard

4 mars. Brunch-anniversaire de LVR au bar Dietrich, à Montréal. Pas mal rigolo, si on aime le champagne et les sandwiches roses, les Folles Alliées et Marie-Claire Séguin.



8 mars. La garderie Lafontaine au grand complet remonte la rue Saint-Denis pour venir chanter «Bonne fête» à LVR (et sensibiliser le quartier à la lutte des garderies). Ça, c'est d'la relève!

ERRATUM, ERRATUM! Non, **La Vie en rose** n'est pas à la veille de «donner la parole aux hommes», comme le disait l'article paru dans **Le Devoir** du samedi 2 mars. Même si nous pensons, en effet, solliciter à l'automne quelques textes masculins en vue d'un dossier sur les hommes et le féminisme. De là vient la confusion. Donc, messieurs, rentrez vos plumes.



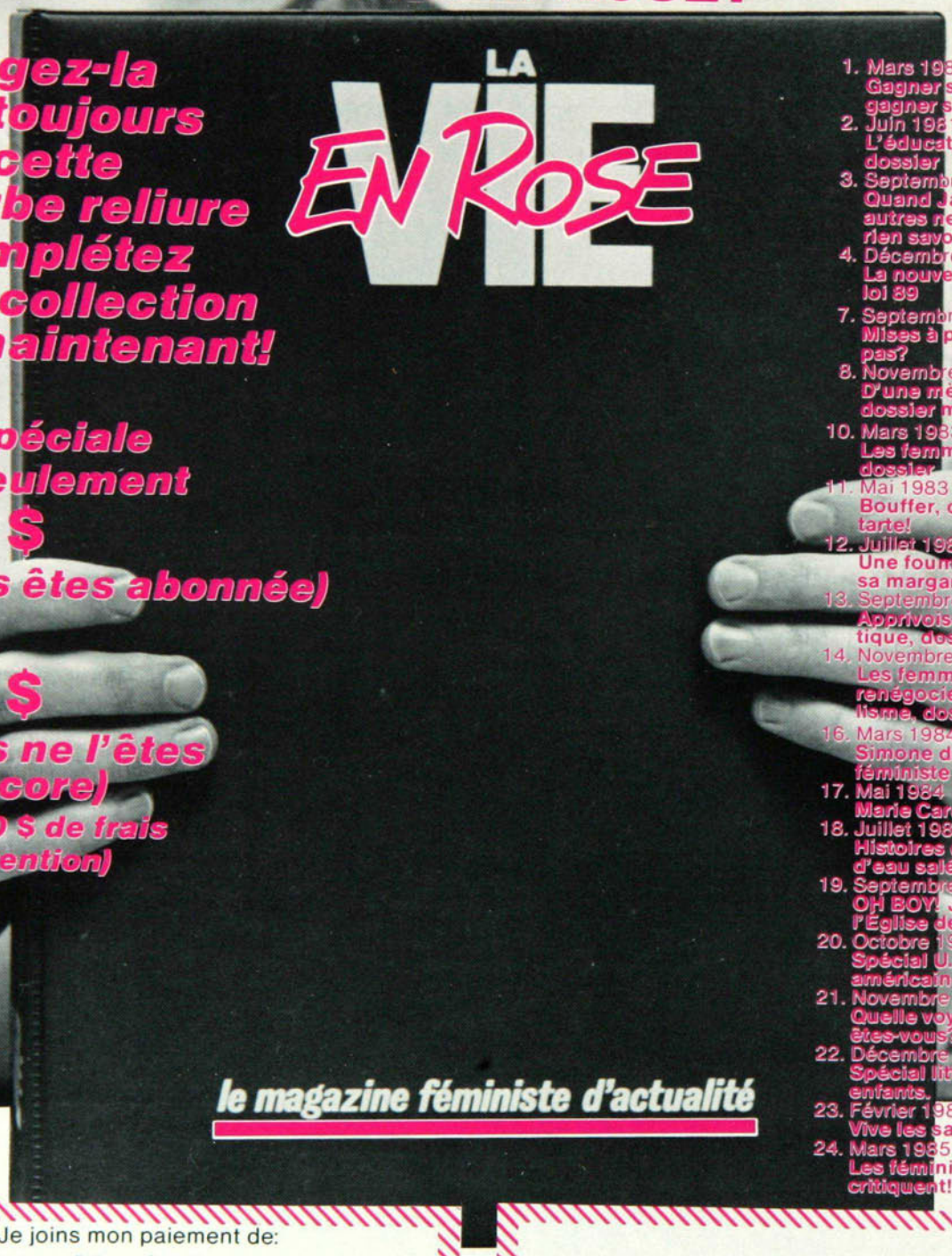
Photo : Suzanne Girard

Mais la reine de la journée est Léa Roback, 81 ans de militantisme!... à qui les femmes, rendent chaleureusement hommage.

VOUS ÊTES EN AMOUR AVEC LA VIE EN ROSE?

Protégez-la pour toujours avec cette superbe reliure et complétez votre collection dès maintenant!

Offre spéciale
Pour seulement
5,95 $
(si vous êtes abonnée)
ou
6,95 $
(si vous ne l'êtes pas encore)
(plus 1,00 $ de frais de manutention)



1. Mars 1981
Gagner son ciel ou gagner sa vie?
2. Juin 1981
L'éducation sexuelle, dossier
3. Septembre 1981
Quand Janette et les autres ne veulent plus rien savoir
4. Décembre 1981
La nouvelle famille et la loi 89
7. Septembre 1982
Mises à pied, mises au pas?
8. Novembre 1982
D'une mère à l'autre, dossier maternité
10. Mars 1983
Les femmes en prison, dossier
11. Mai 1983
Bouffer, c'est pas d'la tarte!
12. Juillet 1983
Une fourmi flottait dans sa margarita
13. Septembre 1983
Apprivoiser l'informatique, dossier
14. Novembre 1983
Les femmes veulent renégocier le syndicalisme, dossier
16. Mars 1984
Simone de Beauvoir, féministe
17. Mai 1984
Marie Cardinal, entrevue
18. Juillet 1984
Histoires d'amour et d'eau salée
19. Septembre 1984
OH BOY! Jean-Paul et l'Église des hommes
20. Octobre 1984
Spécial U.S.A., Les américaines et le pouvoir
21. Novembre 1984
Quelle voyageuse êtes-vous?
22. Décembre 84 – janvier 85
Spécial littérature pour enfants.
23. Février 1985
Vive les sages-femmes!
24. Mars 1985
Les féministes se critiquent!

Je joins mon paiement de:

☐ 6,95 $ mon no. d'abonnée est _____
☐ 7,95 $ Frais de poste et de manutention inclus pour chaque reliure demandée

☐ par chèque ☐ Visa ☐ Master Card

N° carte _____ Expiration _____

Signature _____ Tél. _____

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Code postal _____

Allouez de 4 à 6 semaines pour la livraison

LA VIE EN ROSE, 3963, rue St-Denis, Montréal, Qc H2W 2M4

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Code postal _____ Tél. _____

Ci-inclus un chèque ou mandat-poste au montant de _____ 2,50$ par numéro

1	2	3	4	7	8	10	11	12	13	14
☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐

16	17	18	19	20	21	22	23	24
☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐

LA VIE EN ROSE, 3963, rue St-Denis, Montréal, Qc H2W 2M4

L'insécurité dans les villes



Voilà le thème des trois dramatiques, française, suisse et québécoise, qui alimenteront le débat de ce **super Droit de parole international: Agora,** avec Claire Lamarche.

Vendredi 5 avril à 20h
Réalisation: Jacques Cholette et Guy Leduc

L'autre télévision Radio Québec

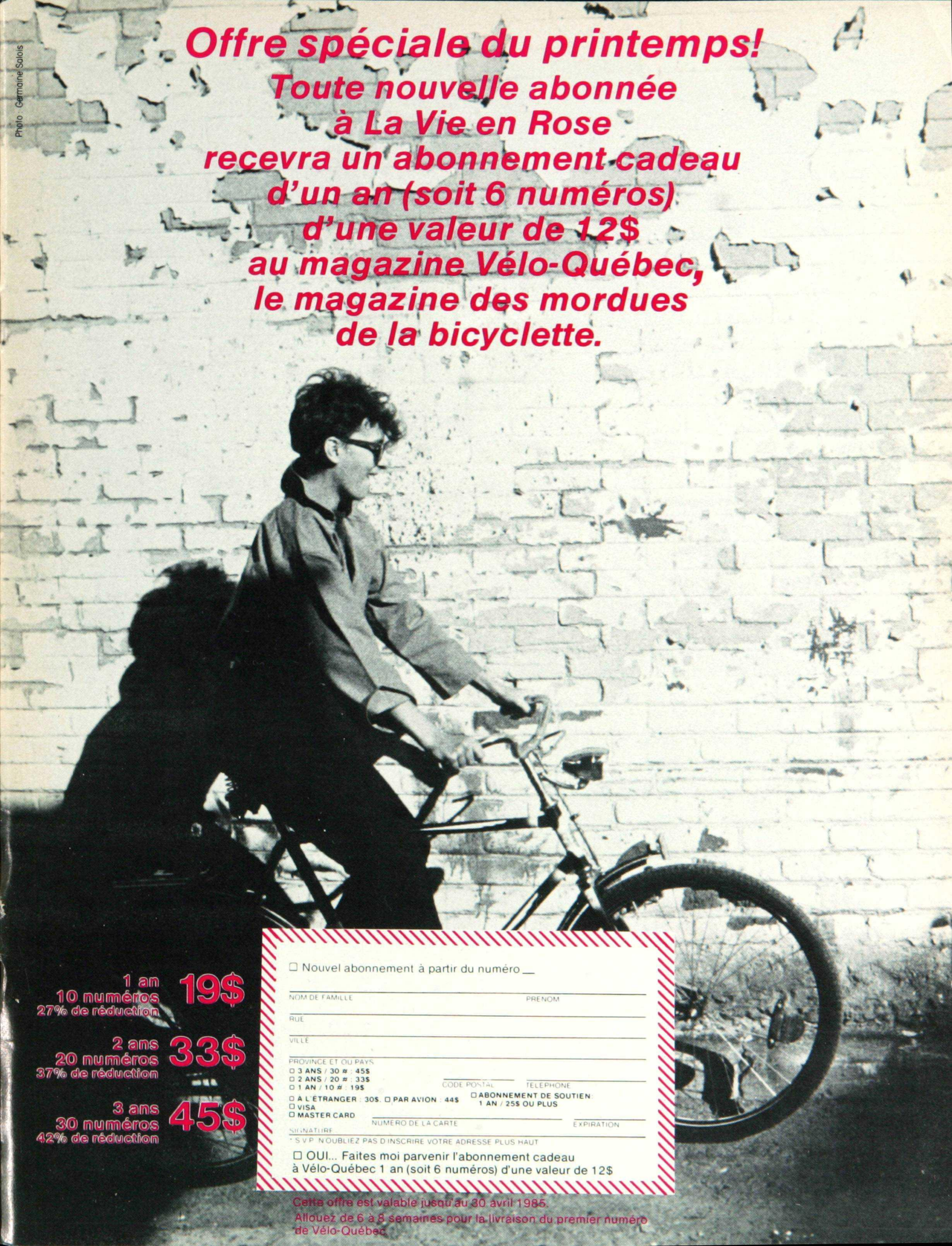


Photo : Germaine Solois

Offre spéciale du printemps!

Toute nouvelle abonnée à La Vie en Rose recevra un abonnement-cadeau d'un an (soit 6 numéros) d'une valeur de 12$ au magazine Vélo-Québec, le magazine des mordues de la bicyclette.

1 an
10 numéros
27% de réduction
19$

2 ans
20 numéros
37% de réduction
33$

3 ans
30 numéros
42% de réduction
45$

☐ Nouvel abonnement à partir du numéro __

NOM DE FAMILLE _____ PRENOM _____

RUE _____

VILLE _____

PROVINCE ET OU PAYS _____

☐ 3 ANS / 30 # : 45$
☐ 2 ANS / 20 # : 33$
☐ 1 AN / 10 # : 19$

CODE POSTAL _____ TELEPHONE _____

☐ À L'ÉTRANGER : 30$. ☐ PAR AVION : 44$

☐ ABONNEMENT DE SOUTIEN 1 AN / 25$ OU PLUS

☐ VISA
☐ MASTER CARD

NUMÉRO DE LA CARTE _____ EXPIRATION _____

SIGNATURE _____

* S.V.P. N'OUBLIEZ PAS D'INSCRIRE VOTRE ADRESSE PLUS HAUT

☐ OUI... Faites moi parvenir l'abonnement cadeau à Vélo-Québec 1 an (soit 6 numéros) d'une valeur de 12$

Cette offre est valable jusqu'au 30 avril 1985.
Allouez de 6 à 8 semaines pour la livraison du premier numéro de Vélo-Québec.